

Canada K1N 6N5

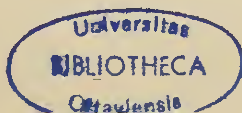
L'ANTI-HUGO,

Par L. V. Raoul



BRUXELLES,

KIESSLING ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
26, *Montagne de la Cour.*



PRÉFACE.

Fidèle aux leçons d'Aristote, de Cicéron, d'Horace, de Quintilien, de Longin, de Boileau, je n'ai pas attendu, pour combattre les nouvelles doctrines littéraires, la réaction qui commence à s'opérer contre elles. Il y a plus de dix ans que je leur fais une guerre ouverte, guerre toute de principes, où je ne connais mes adversaires que par leurs écrits; où je ne m'engage que dans l'intérêt du bon goût et des bonnes mœurs.

On me demandera pourquoi c'est à M. Victor Hugo, et à lui seul, que je m'attaque; c'est que M. Victor Hugo est un homme de génie; qu'il n'y a que les hommes de génie dont les écarts puissent être dangereux, et qu'il m'a semblé que, si je parvenais à faire voir que le chef de l'école s'est jeté dans une mauvaise voie, l'école tout entière serait jugée, et que ce serait, ou jamais, le cas de dire :

. . . . . . *ab uno*

Disce omnes. . . . . .



INTRODUCTION.

Avant d'analyser les ouvrages de M. Victor Hugo, il nous a paru utile de chercher à nous rendre compte des principes et du système de composition de l'auteur; car l'auteur a un système de composition et des principes qu'il expose franchement, qu'il applique avec une admirable constance, et qu'il importe de connaître, pour apprécier à sa juste valeur, un des génies les plus étonnants de notre époque. Nous avons donc lu ses romans, ses drames et

ses poésies lyriques, avec les notes, dissertations et préfaces qui les accompagnent. Voici ce que nous y avons trouvé de plus saillant sur ses doctrines en général, et, en particulier, sur la poétique nouvelle dont il a doté la jeune France, et qu'il semblerait, comme l'a dit un écrivain allemand, avoir composée tout exprès pour sa poésie.

Il y a, dans M. V. Hugo, l'homme religieux, l'homme politique, et l'homme de lettres. C'est en le considérant sous ce triple rapport, qu'on se formera une idée plus juste de la trempe de son esprit, de la nature de ses convictions, et du but de ses ouvrages.

Comme homme religieux, M. V. Hugo n'aime point Voltaire, et nous ne nous lui en faisons pas un reproche.

Ce n'est, dit-il, ... qu'un singe de génie,
Chez l'homme, en mission, par le diable envoyé.

Il se moque de ses plaisanteries : « Contre les marqui-
» ses, les nonnes, les capucins, et autres monstres de
» l'ordre social, plaisanteries que suivirent si heureuse-
» ment les guillotines, les fusillades, les mitraillades, les
» bateaux à soupapes, et autres *drôleries* tout-à-fait déli-
» cates. » (façon d'écrire, soit dit en passant, qui prouve que l'ennemi de Voltaire, n'est pas moins étranger à son style, qu'antipathique à sa philosophie).

Il pense : « Que la poésie est un sacerdoce; que Dieu et
» le peuple sont les deux objets de son culte; que Voltaire
» a trop oublié que le trépied du poéte a sa place près de
» l'autel; que la littérature du siècle de Louis XIV était
» plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocra-
» tique, que d'une société monarchique et chrétienne;
» que l'histoire des hommes ne présente de poésie, que
» jugée du haut des idées monarchiques et religieuses;

» que la poésie actuelle est l'expression anticipée de la » société religieuse et monarchique qui sortira un jour » du milieu de tant de ruines; que, si les poètes anciens » ont différé des nôtres dans la peinture de l'amour, » c'est que les sociétés polies d'Athènes et de Rome, » ignoraient la céleste dignité de la femme, révelée plus » tard aux hommes par le Dieu qui voulut naître d'une » fille d'Ève; que la génération nouvelle ne veut point » baser son existence sur l'athéïsme et l'anarchie; qu'il » lui faut des croyances, des vérités révelées; qu'elle » revient à la religion, parce qu'elle ne renonce pas aisé» ment à la vie; que la foi épure l'imagination, et que » c'est pour cela que nous avons des poètes. »

Voilà certes, des pensées religieuses et monarchiques, exprimées dans un style édifiant; mais, si elles naissent toutes d'un sentiment respectable, sont-elles toutes également réfléchies, également vraies? Voltaire, que nous ne prétendons pas défendre, est-il à ce point coupable des horreurs d'une révolution dont il eût infailliblement été une des premières victimes? Et, bien qu'il n'ait que trop outragé la religion, ne s'est-il jamais souvenu que *le trépied du poète a sa place près de l'autel?* Ne s'en est-il pas souvenu, par exemple, dans Zaïre, dans Alzire, dans la descente de St-Louis aux enfers? Mais s'il faut absolument abandonner le chantre de Henri à M. Victor Hugo, lui doit-on aussi abandonner le *grand-siècle*, et n'a-t-on pas droit de s'étonner qu'il ne voie que l'expression d'une société *idolâtre et anti-monarchique*, dans la littérature qui nous a donné Polyeucte, Athalie, Esther, les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, les sermons de Massillon et de

Bourdaloue, etc. etc., et cela, sous un prince tel que Louis XIV?

Quant à nos jeunes poètes qui veulent des *croyances*, des *vérités révelées*, leur retour à la religion est-il si sincère? Y doit-on voir autre chose qu'une réaction contre le siècle précédent? Le plus orthodoxe d'entre eux n'est-il pas à l'*index?* Et se persuadera-t-on facilement que c'est *la foi qui a épuré l'imagination* d'où sont sortis les drames de *Marion de l'Orme, le Roi s'amuse. Lucrèce Borgia, Ruy-Blas?*

Comme homme politique, M. V. Hugo a commencé par être royaliste. Il nous apprend que: « a 18 ans, il a été » stuartiste, jacobite et cavalier ; que, si son père a été » un des premiers volontaires de la grande république, » sa mère. pauvre fille de 15 ans, en fuite à travers le » bocage, a été une brigande; qu'il a presque aimé la » Vendée avant la France, et que Larochejaquelin, Chate- » lineau, Pichegru, etc. ont été ses héros. »

A l'occasion de l'assassinat du duc de Berry, il parle: » Des insinuations perfides et des atroces calomnies de la » faction ennemie de tous les trônes légitimes. Nous » autres, s'écrie-t-il, qui servons la cause monarchique, » si de nouvelles guerres civiles venaient à éclater, vrais » libéraux, vrais royalistes que nous sommes, nous serions » à notre tour des exilés, des proscrits. »

Il a chanté Henri IV et loué Charles X: « Mais, de- » puis, ses anciennes convictions catholico-politiques se » sont écroulées pièce à pièce. Il estime encore Larocheja- » quelin, Chatelineau, Pichegru, etc, mais il ne les aime » plus. Il n'est plus Vendéen de cœur, mais d'âme seule- » ment. Il a trouvé la révolution de 1830. admirable; et,

» pareil au platane dont l'écorce se renouvelle, à mesure » que le tronc grossit, il a éprouvé une transformation » complète. »

Il dit comment s'est opérée cette transformation, l'explique naturellement et s'en justifie sans peine. « C'est » faire, selon lui, un mauvais éloge d'un homme, que de » dire qu'il n'a pas varié depuis quarante ans; c'est louer » une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort, et pré- » férer l'huître à l'aigle. »

Si la maxime n'est pas d'une morale sévère, l'expression en est ingénieuse ; la comparaison de l'huitre et de l'aigle est surtout bien imaginée, et, pour qui voudrait donner une nouvelle édition du *Dictionnaire des Girouettes*, il serait difficile de trouver une meilleure épigraphe.

Mais c'est plus spécialement l'homme de lettres, qu'il faut étudier dans M. V. Hugo, si l'on veut saisir la clef de son système et s'initier au secret de ses compositions.

La pensée qui domine dans sa théorie : « C'est qu'à » une époque de lumières et de progrès, comme la nôtre, » rien ne doit rester stationnaire; que le génie, trop » longtems captif dans les entraves des préceptes et des » règles, a besoin de plus d'indépendance ; et que les arts » d'imagination n'ont pas moins à moissonner que les » sciences, dans le champ des théories, des inventions et » des découvertes. »

Cette pensée qui ne lui appartient pas tout-à-fait, s'est du moins fécondée sous sa plume; et c'est aujourd'hui celle de toute l'école moderne; celle de tous ces jeunes écrivains, romanciers ou poètes, qui, désespérant, ou plutôt incapables d'atteindre les modèles, en marchant sur leurs pas, se flattent de les dévancer en suivant une autre

route; qui prennent pour un excès de force, leur impuissance à porter le joug ; qui ne savent pas que c'est la difficulté vaincue qui fait en grande partie le mérite et le charme des beaux-arts; qui se figurent que les bons ouvrages s'improvisent ; que le travail et la correction sont inutiles ; et qu'il suffit de faire autrement, pour faire mieux que les autres. Ils croient donc que les arts et les lettres sont susceptibles de se perfectionner indéfiniment; que, de même que les sciences exactes , ou les sciences naturelles, on peut, à chaque génération, les reprendre, pour y ajouter, au point précis où les a laissées la génération précédente; qu'on invente des manières de peindre et d'écrire, comme des formules d'algèbre , des hypothèses de physique, et des procédés de chimie. La disparité est évidente. Les mathématiques, la physique et leurs applications aux besoins de la société, ne se composent que de théorêmes, de faits, de méthodes qni s'enchaînent, se multiplient, se déduisent les uns des autres. C'est ainsi que Descartes a pu ajouter quelque chose à Euclide, Newton à Descartes, Cuvier à Buffon. Chacun d'eux a pu attacher un nouvel anneau à cette chaîne de propositions démontrées que les savants se transmettent d'âge en âge, et qui s'étendra, se développera sans cesse, tant qu'il restera, et il en restera toujours, des vérités à découvrir, des phénomènes à observer, des expériences à faire, des conséquences à en tirer. Il n'en est pas ainsi des beaux-arts. Une génération leur suffit pour produire des chefs-d'œuvre; ils commencent par des Iliade et des Odyssée auxquelles les âges suivants n'ajoutent rien. Voilà pourquoi les poëmes, les marbres, les tableaux, les monuments d'architecture des siècles de Périclès, d'Auguste , de Léon X,

n'ont pas été surpassés et ne le seront jamais. M. V. Hugo le dit lui-même, à propos de Phidias et de Raphaël. Est-ce à dire pour cela qu'il ne reste plus rien de beau à créer dans les arts? Dieu nous garde de le penser. Le génie de l'homme est inépuisable. Ce qu'on a fait, on peut le faire encore; on peut composer d'autres poëmes, sculpter d'autres statues, peindre d'autres tableaux, construire d'autres monuments; on peut faire aussi bien, mais à condition de ne pas faire autrement; bâtir avec d'autres matériaux, mais non suivant d'autres proportions. Le beau est un, immuable, éternel; il est dans la vérité, dans la nature, et il ne sortira jamais que des monstres d'un moule différent de celui où les grands maîtres ont jeté leurs chefs-d'œuvre. Ce moule cependant, les novateurs essaient de le briser; il est trop étroit pour leur génie: ils n'en veulent plus; ils ne veulent plus rien de ce que les siècles ont admiré depuis Homère jusqu'à nous; ils ont rompu avec le passé, et, renonçant à l'héritage de leurs pères, ils prétendent tout régénérer, tout remettre à neuf; c'est ce qu'ils appellent la *Renaissance*, comme si, avant eux, le monde eût toujours été plongé dans les ténèbres! Écoutons en effet M. V. Hugo.

« Toutes les vieilles poétiques sont *dématées;* le poète
» n'a besoin ni de lisières, ni de *menottes*. Il ne connait
» ni de géographie précise du monde intellectuel, ni de
» carte routière de l'art, avec les frontières du *possible*
» *et de l'impossible;* c'est aux générations nouvelles
» qu'appartient la *victoire* en poésie, en peinture, en
» sculpture, en musique, dans tous les arts. Elles ont *en-*
» *semence;* l'avenir moissonnera. A peuple nouveau art
» nouveau. Admirons les grands hommes, mais ne *les*

» *imitons pas;* faisons *autrement*, et ne prenons pas l'or-
» nière pour le chemin. »

M. V. Hugo, comme on le voit, justifie pleinement ce que nous avons dit des prétentions de l'école régénératrice dont il est le coryphée. Il ne veut pas de *menottes*, c'est-à-dire de règles; en effet, plus forts et plus habiles que Racine et Molière, ses pareils n'en ont pas plus besoin que l'équilibriste de balancier, et l'insensé de *garde-fou*. Planant dans les plus hautes régions, et même au-delà du monde intellectuel, il ne connaît pas les limites du *possible et de l'impossible*, ce qui est fort commode pour les imaginations extravagantes, et nous explique, nous ne dirons pas les invraisemblances, mais les *impossibilités* d'une foule de scènes de ses romans et de ses drames. Admirateur des grands hommes, au lieu de faire *autre chose*, il prétend faire *autrement* qu'eux : ce qui est le meilleur moyen de ne jamais leur ressembler. L'avenir, dit-il, *moissonnera* dans le champ *ensemence* par les générations nouvelles : ce qui prouve que les générations nouvelles n'ont encore que des génies en herbe, et M. V. Hugo le sait bien, lui qui, s'il n'est pas trop modeste, ne croira la révolution littéraire qu'il prophétise, accomplie qu'au moment où apparaîtra enfin un poète *qui soit à Shakespeare, ce que Napoléon est à Charlemagne.*

Ces idées de rénovation ne laissent pas d'être curieuses; mais, comme il a été dit ci-dessus, elles n'appartiennent pas exclusivement à M. V. Hugo. Il en a de plus neuves, de plus originales, qui ne sont qu'à lui, et qui le caractérisent mieux. La plus remarquable, celle qu'il regarde « comme la source la plus riche que la nature puisse ou-
» vrir à l'art, c'est l'union du grotesque et du sublime, du

» terrible et du bouffon, du comique et du tragique,
» de tout ce qui fait rire à *gorge déployée*, avec ce qui fait
» pleurer *à chaudes larmes ;* c'est l'amalgame de tous les
» contraires qui donne *au sublime moderne quelque chose*
» *de plus grand que le génie antique.* »

Et pourquoi cela? pourquoi cet amalgame de l'informe et du régulier, du beau et du laid, du vice et de la vertu ? Vous ne le devineriez pas :

« C'est que les hommes de génie, si grands qu'ils soient,
» ont toujours en eux *leur bête* qui parodie leur intelli-
» gence, et que c'est par là qu'ils touchent à l'humanité,
» par là qu'ils sont vraiment dramatiques. »

Or qui dit dramatique, dit tout pour M. V. Hugo; car
« bientôt, en poésie, tout se résumera sous la forme
» essentielle et culminante du drame. »

Soit, mais qu'est-ce donc que le drame, comme l'entend M. V. Hugo ? Le voici : « C'est le mélange sur la scène
» de tout ce qui est mêlé dans la vie; c'est le bien, le
» mal, le haut, le bas, la fatalité, la Providence, le génie,
» le hazard, la société, la nature, la vie. »

S'il disait que c'est le cahos, il dirait la même chose.

Cette théorie, qui assurément n'est sortie d'aucune autre tête que de la sienne, il n'a cependant pas l'orgueil de se l'attribuer à lui seul; il la doit, dit-il, à celui qu'il nomme : « *le roi du théâtre, à Shakespeare,* dans les
» créations duquel on trouve *le point d'intersection* de la
» grandeur et de la vérité. »

Ce n'est pas toutefois que Shakespeare lui paraisse exempt de défauts; il lui en reproche plusieurs, tels que :
« l'abus de la métaphysique, l'abus de l'esprit, des
» scènes parasites, des obscénités, l'emploi des friperies

» mythologiques, de l'extravagance, de l'obscurité, du
» mauvais goût, de l'enflure, des aspérités de style, taches
» assez considérables en elles-mêmes et par leur nombre,
» mais qui ne font que lui donner plus de ressemblance
» avec le chêne qui a le port bizarre, les rameaux noueux,
» le feuillage sombre, l'écorce âpre et rude, et qui est le
» chêne *à cause de cela.* »

Ainsi, la comparaison admise, c'est *à cause de ses défauts* que Shakespeare est le roi du théâtre. Le paradoxe paraîtra tant soit peu étrange. Que Shakespeare, malgré ses défauts, soit le premier des poètes tragiques, nous concevons qu'on le dise; mais qu'il doive à ses imperfections, la prééminence qu'on lui accorde, nous n'y comprenons rien; car enfin nous ne voyons pas qu'il faille absolument qu'un ouvrage ait des défauts; *l'Apollon du Belvédère* n'en a pas; il n'y en a pas dans *Athalie ;* le sublime, dans ces deux belles créations, pour n'y être pas en contact avec le grotesque, n'en perd rien de son éclat, et quand M. V. Hugo regarde ce contact, *cette union, cet amalgame, comme la source la plus riche que la nature puisse ouvrir à l'art,* il ne parle pas comme il pense, puisqu'il écrit ail-
» leurs, qu'il n'aimerait point à voir un tableau de Michel-
» Ange, *parmi les casseroles trompe-l'œil de* M. Drolling. »

Une autre idée favorite du célèbre écrivain, c'est que : « tout ce qui est dans la nature est dans l'art. » Boileau l'a dit, il est vrai :

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais il ne l'a pas dit dans un sens aussi général. En effet, si tout ce qui est dans l'art est dans la nature, la réciproque n'est pas soutenable; il y a dans la nature des objets

qui choquent, qui répugnent, qui révoltent. La pudeur les indique, le goût les rejette, et l'art se garde d'autant plus de les retracer aux yeux, que mieux ils seraient représentés, plus ils seraient repoussants. Tel serait un *crapaud* dans une corbeille de fleurs, ou le portrait de *Quasimodo*, près d'une figure de l'Albane. L'expérience en a été faite à Bruxelles, pour le héros de Notre-Dame ; nous l'y avons vu figurer dans une exposition de tableaux, et l'on a pu juger, par l'impression qu'il a produite, que le public, à cet égard, était parfaitement de notre avis. Ce ne sont donc pas, malgré l'anathème du grand prêtre de la nouvelle doctrine, *des pédants si étourdis*, que ceux qui prétendent que le difforme, le laid, le hideux ne doivent pas être un objet d'imitation pour l'art.

Du droit de tout montrer à celui de tout dire, il n'y a qu'un pas. Aussi M. V. Hugo n'entend-il pas « que son vers » *fasse la petite bouche ;* jurons royaux, locutions popu- » laires, propos des halles, le mot propre en tout; il ne » s'interdit rien, et se moque de la pruderie du langage » classique. » Ce qui n'empêche pas que dans l'une de ses préfaces, il ne se plaigne, d'on ne sait quelle école qui se plait à ramasser les trivialités et les bassesses de la vie. »

La construction du vers français est d'une extrême simplicité ; il ne diffère de la prose, que par l'inversion, la rime, le repos après le premier hémistiche, et la loi qui proscrit l'hiatus et l'enjambement. De ces règles, M. V. Hugo n'en respecte guère qu'une, celle de la rime. Il lui faut : « Un vers brisé, sans césure, qui enjambe à volonté, » et dont les charnières soient assez multipliées, pour se » plier et se superposer à toutes les formes du dialogue. »

On verra plus tard l'espèce de poésie qui résulte d'un vers de cette façon, et comment le sien, avec toutes *ses charnières,* se plie et se superpose mieux à toutes les formes du dialogue, que celui de Racine, de Molière, de Regnard et de ce bon Colin d'Harleville.

M. V. Hugo *ne corrige jamais ses ouvrages.* On le voit bien. Ou, *s'il les corrige, c'est par de nouveaux ouvrages.* Cela n'est pas clair. Il affirme que *Molière et Lafontaine ne se corrigeaient pas.* Nous n'en savons rien, et il y aurait plus d'une raison d'en douter; mais où sont les Molière et les Lafontaine? M. V. Hugo en connaît-il beaucoup? Et d'ailleurs n'est-ce que par là qu'il faudrait chercher à leur ressembler? A ces citations que nous aurions pu multiplier et développer davantage, nous en ajouterons une dernière. M. V. Hugo prétend que *c'est la philosophie qui, au dix-huitième siècle, acheva de mûrir l'œuvre classique.*

Il nous semble au contraire que c'est elle qui, à cette époque, commença à dénaturer et à corrompre la littérature; les bons esprits du tems l'ont observé et s'en sont plaint, témoin la satire de Gilbert. C'est d'ailleurs la marche ordinaire de l'intelligence humaine; on ne raisonne sur les arts qu'après qu'ils ont produit des chefs-d'œuvre. Aristote est venu après Homère et Sophocle; Sénèque après Virgile et Horace; Corneille, Racine, Molière ont précédé cette philosophie du dix-huitième siècle, qui prétendit tout réformer, qui essaya de *démâter les vieilles poétiques*, trancha la querelle sur la prééminence des anciens et des modernes en faveur de ceux-ci, imagina de nouvelles théories littéraires, envahit le théâtre, contesta le principe des unités, inventa la tragédie bourgeoise, la comédie larmoyante, le drame qui les confond; c'est alors qu'elle

enfanta une littérature qui n'était plus celle du siècle de Louis XIV, littérature sceptique et raisonneuse que nous sommes loin pourtant de dédaigner, quoique M. V. Hugo la méprise ; que nous admirons même, sous plusieurs rapports, et qui vaudra toujours mieux que celle de *la Renaissance*, cette fille naturelle d'une mère abâtardie, à laquelle elle n'a emprunté que ses défauts, et dont, en dernière analyse, elle n'est que l'émanation, la décomposition, et, pour ainsi, dire le *caput mortuum*.



L'ANTI-HUGO.

ANALYSE CRITIQUE.

Pour procéder avec ordre dans cette analyse, où c'est presque toujours l'auteur que nous laisserons parler, nous examinerons tour à tour ses romans et autres ouvrages, en prose, ses drames et ses poésies lyriques.

ROMANS.

HAN D'ISLANDE.

—

M. Victor Hugo étant un grand peintre, nous avons cru que, pour donner une idée plus complète de son talent à cet égard, il ne serait pas mal de faire précéder l'analyse de quelques-uns de ses romans, du portrait des principaux personnages qu'il y met en scène. Cela nous exposera à des redites, mais les ouvrages n'en seront que mieux connus et plus faciles à apprécier.

Les principaux personnages de Han d'Islande sont :

Han d'Islande, *Spiagudry*, *Nicholl Orugix* et *Musdœmon.*

Han d'Islande, fils d'Ingolphe l'exterminateur, est un petit homme trapu, cachant sous des gants de renard bleu, de larges mains armées d'ongles durs et retors, comme ceux d'une bête fauve; sa barbe est rousse et touffue; son front couvert d'un bonnet de peau d'élan, sous lequel se hérissent des cheveux de même couleur; son corps enveloppé, pour tout vêtement, de la dépouille des animaux sauvages qu'il a tués; sa bouche large, ses lèvres épaisses, ses dents blanches, aiguës et séparées; son nez recourbé comme le bec d'un aigle; sa voix semblable au grondement d'une hyène qui cherche un cadavre, et son œil gris-bleu, extrêmement mobile, lance un regard étincelant où la férocité du tigre n'est tempérée que par la malice du singe. On le voit partout; mais son séjour habituel est au fond d'une caverne affreuse dans laquelle il n'a pour compagnon et pour ami que l'ours *friend* qui partage ses goûts, ses repas, ses joies féroces, qui entend son langage; qui le sert en esclave; qui le défend dans les combats, et sur le dos duquel il échappe au danger, quand il n'est pas le plus fort. Il est armé d'un large sabre, d'un poignard sans fourreau, et d'une hache de pierre. Il n'a pour écuelle et pour coupe, qu'un crâne humain dans lequel il boit l'eau des mers et le sang des hommes; ce crâne est celui de son fils, tué dans un combat contre un des arquebusiers du régiment de Munkholm, et dont il a juré de venger la mort par l'extermination du régiment entier. Son bonheur est de sentir des chairs palpitantes frémir sous sa dent. Un sang fumant est la boisson qui réchauffe le plus délicieusement son gosier altéré. Il ne se plait qu'à briser des êtres vivants contre les pointes des rochers; qu'à entendre les cris de sa victime se mêler au bruit des membres qui se déchirent; et

si, à la fin, il se lasse de la vie, c'est qu'il a bu assez de sang, qu'il n'a plus soif, et que l'âme d'Ingolphe, que, depuis la mort de son fils, il est désespéré de ne pouvoir transmettre à un autre, lui est maintenant à charge.

Voilà le héros de la pièce, le personnage sur lequel doivent rouler tous les événements ! Il est assurément de ceux qu'on n'eût pas imaginés autrefois ; mais où l'auteur en a-t-il trouvé le modèle? nous craignons bien, quoi qu'il l'ait dessiné de main de maître, que ce ne soit au-delà des *frontières du possible.*

Spiagudry est le gardien du *Spladgest*, c'est-à-dire de la morgue de Drontheim. Un corps maigre et voûté, un visage hâve, des cheveux rares et sales, de longs doigts et un accoutrement complet de cuir de renne, le font reconnaître d'abord. Sa grimace, quand il veut faire l'aimable, *ressemble au dernier éclat de rire d'un pendu.* Il ne lui reste que deux dents, et ce triste gardien des morts, qui, dans son charnier garni de six couches de pierre, ne spécule pour vivre que sur le nombre et la taxe des cadavres confiés à ses soins, n'en est pas moins, dans son abjecte misère, possédé de la manie des sciences. Assis sous la voûte obscure de son funèbre édifice, devant une table couverte de vieux livres, de plantes sèches et d'ossemens décharnés, vous diriez un philosophe plongé dans de profondes méditations ; et, même en voyage, lorsqu'il aurait, comme on le verra, à s'occuper de tout autre chose, il ne parle que de curiosités naturelles, d'aventures merveilleuses, de vieux monuments, de pierres et de caractères rhuniques, le tout accompagné de cent citations grecques, latines, scandinaves. Mais c'est particulièrement dans l'histoire des bourreaux qu'il déploie les trésors d'une vaste érudition, soit que, par de nombreux témoignages, quand il en a peur, il cherche à relever la dignité de leur ministère ; soit qu'un moment après, quand il a cessé de les

craindre, il s'évertue à démontrer non moins doctement, l'horreur et l'infâmie de leurs terribles fonctions. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait incompatibilité entre l'amour de l'étude et la position de Spiagudry; mais très-certainement ce n'est ni à la morgue de Paris, ni à celle de Londres, que l'on a jamais rencontré son pareil.

Nicholl Orugix est le bourreau de Drontheim. On sait qu'aujourd'hui le bourreau est un personnage obligé dans nos romans et dans nos drames. Celui-ci habite la tour de Vygla. La voûte d'un escalier noir conduit à son appartement. Une grande potence appuyée au mur, des scies de bois et de fer, des chaînes, des carcans, un chevalet et de grandes tenailles, un rouleau de corde de chanvre, des fourneaux et des chaudières, des pinces et des scalpels, des fouets de cuir, garnis de pointes d'acier, une hache, une massue, des syphons en cuivre, des roues à dents de bronze, une caisse de grands clous, un cric, tel est l'ameublement de *Nicholl Orugix.*

Béchlie, sa compagne', est une grande femme, au col long et osseux, aux mains décharnées et diaphanes. Ses traits livides, sa figure sèche et anguleuse, ont quelque chose de cadavéreux, et il s'échappe de ses yeux creux des rayons sinistres pareils à ceux d'une torche funèbre. Elle est vêtue depuis la ceinture, d'un jupon de serge écarlate qui ne laisse voir que ses pieds nus. Sa poitrine flétrie est à moitié couverte d'une veste d'homme de la même couleur, dont les manches sont coupées au coude, et le vent agite sur sa tête de longs cheveux gris, à peine retenus par une ficelle d'écorce. A quelques pas d'elle, sont couchés sur un tas de paille, ses trois enfants qui dorment *comme trois dépendus*, et qu'on voit à leur réveil, jouer avec les tenailles et les pinces de leur père, ou monter sur un chevalet tout sanglant.

Pour le maître du logis, c'est un homme de proportions

colossales, vêtu, comme sa gracieuse moitié, de serge rouge. Son énorme tête paraît immédiatement posée sur ses larges épaules. Il a le front bas, le nez camus, les sourcils épais. Ses yeux, entourés d'une ligne de pourpre, brillent *comme du feu dans du sang*. Le bas de son visage entièrement rasé, laisse voir une bouche grande et profonde, dont un rire hideux entr'ouvre les lèvres *plus noires que les bords d'une plaie incurable*. Deux touffes de barbe crépue, tombant de ses joues sur son col, donnent à sa figure, vue de face, une forme presque carrée.

Les habitudes, les gestes, les discours de cette horrible famille, ne sont pas moins révoltants que leurs traits et leur costume. Nicholl Orugix entend-il le tonnerre? *c'est un éclat de rire de Satan*. Sa femme est une vieille sorcière; ses enfants de petits louveteaux, ou de jeunes marcassins qui grandissent dans la crainte *du diable et de la potence*. Il ne s'entretient que des juifs qu'il a pendus, des brigands qu'il a roués, des magiciens qu'il a fait bouillir, de ses cadavres qu'il vend, ou des squelettes qu'en fait sa compagne, et que lui achète le cabinet d'anatomie de Berghen. Je suis heureux, dit-il; *je ris* de tout; les syndics me fournissent une charette et des habits rouges; la tour de Vygla me garantit de la pluie; *je bois, je mange, je pends et je dors*.

L'imagination de l'auteur, après de semblables peintures, est-elle épuisée? a-t-il montré, sous toutes ses faces, ce qu'il y a dans l'humanité, de plus laid, de plus monstrueux, au physique et au moral? non, il lui reste encore à tracer le portrait de Musdœmon.

Musdœmon est le frère de Nicholl Orugix. Il est parvenu, malgré sa naissance, à force d'intrigues, et au moyen d'un faux nom, à s'insinuer dans les bonnes grâces d'un grand du royaume, le comte d'Ahlefeld, dont il a séduit la femme. Auteur d'un complot ourdi pour perdre

Schumacker, prisonnier d'État, ancien chancelier, dont le comte occupe la place, il engage la comtesse à le seconder dans ses machinations. Celle-ci, tout ambitieuse qu'elle est, honteuse maintenant d'une indigne et criminelle accointance, souffre impatiemment les discours effrontés où il lui rappelle leurs anciens tête-à-tête, et que je supprime par respect pour le lecteur. A l'aspect de la rougeur qui monte au front de la noble dame, le monstre avec *un rire pareil à celui du diable*, lorsqu'au moment où le pacte expire, il saisit l'âme qui s'est donnée à lui : pauvre folle, dit-il, comment peux-tu rougir de choses que nul œil humain n'a vues? et, quand elle lui parle de Dieu et des remords qu'elle éprouve : Dieu! faible femme, tu n'es pas digne d'avoir trompé ton mari. Et, si tu as des remords, pourquoi leur insultes-tu chaque jour par des crimes nouveaux? Elphége (c'est le nom de la comtesse), il faut choisir : ou les remords et plus de crimes, ou le crime et plus de remords. Fais comme moi; choisis le second parti; c'est le meilleur, le plus gai du moins.

Nous ne nous étendrons pas sur ce caractère que nous aurons occasion de développer. Nous dirons seulement ici que Musdœmon finira par être pendu de la main de son frère.

Les autres personnages ne sont pas si odieux. Le rôle de la comtesse, il est vrai, n'est guère honorable, et celui de son époux ne l'est pas davantage. Le vieux Schumacker est un brave homme qui n'a que le malheur de ne pas agir et de mal raisonner; sa fille Ethel, une ange de vertu comme il y en a dans tous les romans. Ordener, un cavalier généreux dont le dévouement serait admirable, si *l'impossibilité* des actions que lui prête l'auteur, permettait d'y prendre le moindre intérêt; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Tout le nœud du roman consiste dans le complot formé par le comte d'Ahlefeld, sa femme et Musdœmon, contre

l'ex-chancelier Shumacker qu'ils ont déjà fait arrêter et qu'ils espèrent achever de perdre, en soulevant en son nom et sous prétexte de le délivrer, les ouvriers des mines du Drontheimhuis.

La première scène se passe chez Spiagudry, gardien de la morgue où l'on vient d'apporter le cadavre de Gill-Stadt, fils de Han d'Islande, et celui du capitaine Dispossen assassiné par le père de Gill. Han s'y rencontre avec Ordener, fils du vice-roi de Norwége.

Ordener se rendait au château de Drontheim, pour porter des consolations au prisonnier d'État Shumacker. Le vieillard lui demande des nouvelles de Dispossen à qui il a confié et dont il attend une cassette renfermant des papiers nécessaires à sa justification. En apprenant sa mort, il se croit perdu. Ordener lui promet d'aller sur le champ prendre des informations, et ce n'est toutefois qu'après un assez long entretien avec Ethel sa fille, qu'il le quitte, pour retourner au Spladgest.

Han d'Islande y était encore. Il tenait dans ses bras le cadavre de son fils qu'il étreignait fortement avec des cris sauvages, pareils aux grondements d'un ours qui caresse son petit. Puis, saisissant la tête de Gill-Stadt, Spiagudry, dit-il, aide-moi. Le concierge, à demi-mort de frayeur, s'assied sur la pierre noire, et soutient de ses mains cette tête froide et humide, tandis que le petit homme, au moyen de son poignard et de son sabre, en enlève le crâne avec une dextérité singulière. Alors il tire de son havresac un *petit coffre de fer*, qu'il a trouvé sur le capitaine, et qu'il croit rempli d'or, quoi qu'il ne contienne que des papiers, ce dont il aurait pu se douter, au poids seul, et ce qu'il aurait dû vérifier; puis, s'adressant à Spiagudry : porte ce coffre à la veuve Stadt, au hameau de Thoctrée, et remplis fidèlement mon ordre.

Comme il parlait ainsi, un bruit se fait entendre à la

porte; il attache le crâne de Gill à sa ceinture, s'élance avec l'agilité d'un chamois, par l'ouverture supérieure du toit et disparait.

Ordener entre. Il veut savoir comment Dispossen a été tué, et si l'on a trouvé des papiers sur lui. Spiagudry lui révèle, non sans hésiter, que le capitaine a été tué par Han d'Islande; mais il jure qu'il n'a point vu de papiers. Interrogé sur la demeure du brigand, la vue d'une pièce d'or le détermine à convenir qu'il la connait, et il s'engage à y conduire le jeune homme. Han, du haut du toit, avait tout entendu.

Ordener court instruire Shumacker de ce qu'il vient d'apprendre, et lui donne sa parole qu'il ira dans le repaire même du monstre lui arracher la vie avec le dépôt dont il s'est emparé. Ce projet fait frémir Ethel qui cherche envain à l'en dissuader, et le voilà en route avec le gardien du Spladgest. Spiagudry était chargé du coffret mystérieux. Comme ils cheminaient, un éclair brille, un orage éclate. Ils aperçoivent une vieille tour. C'est l'habitation d'Orugix. Ils s'en font ouvrir la porte, et ne tardent pas à y être rejoints par deux autres voyageurs. L'un, revêtu d'un habit noir, est le ministre luthérien Athanase Munder; l'autre, Han d'Islande déguisé en ermite. On ne s'attendait guère à la rencontre de ces quatre personnages en pareil lieu, et moins encore à la manière dont ils en sortiraient sans encombre et sans explication.

Le chancelier d'Ahlefeld était également en campagne avec Musdœmon, pour aller trouver le fameux Han qu'ils voulaient mettre à la tête des révoltés. Les chanceliers de ce pays là ne sont pas des modèles de prudence.

Le ministre Athanase Munder qui, dans la tour de Vygla, s'était intéressé à Ordener, le sachant engagé dans des montagnes infestées par les mineurs, accourait en ce moment pour lui offrir un moyen d'échapper au danger.

Il venait de porter les derniers secours de la religion à un faux monnayeur condamné au supplice, et ce malheureux, avant de mourir, lui avait remis un parchemin pour lui servir de passe au milieu des brigands. Prenez, dit le bon prêtre à Ordener, ce parchemin dont je n'ai pas besoin, et qui vous servira mieux que votre épée.

Tandis que ces choses se passaient, Han d'Islande, les bras teints du sang de plusieurs arquebusiers de Munkholm annonçait à la veuve Stadt, la mort de Gill leur fils, dont il lui montrait le crâne, et lui demandait si elle n'avait pas reçu un coffret de fer de sa part. Sur sa réponse négative : Spiagudry, se dit-il en lui-même, cet or te coûtera cher.

Musdœmon, sous le nom de seigneur Hacket, avait assigné un rendez-vous aux chefs de la révolte, dans la clairière de Ralph, le géant. Il les y trouve réunis, leur communique son plan d'attaque, leur distribue de l'argent, et, après leur avoir promis que Han d'Islande viendrait se mettre à leur tête, leur fait jurer de combattre aux cris de : *vive Shumacker, sauvons Shumacker.*

Ordener et le vieux concierge étaient parvenus au hameau d'Oëlmoe dont, en cet instant même, les habitants accouraient de toutes parts, à la voix glapissante d'un crieur public. C'était une proclamation du gouverneur de Drontheim, qui mettait à prix la tête de Han d'Islande, et celle de Spiagudry. — Vraiment ! s'écria un petit homme dont le visage était caché sous un large feutre. — Sur ma foi, reprit un forgeron qui portait son manteau en bandouillère, ce n'est pas moi qui me chargerai d'aller chercher la tête du brigand ! — Ni moi, répétèrent une foule d'autres. — Pourtant, dit encore le petit homme, celui qui en serait tenté, trouverait Han d'Islande demain dans la ruine d'Arbar, après demain dans la grotte de Walderhog. — Comment le savez-vous, demande Ordener ? — Je sais où est Han d'Islande, comme je sais où est Spiagudry.

Musdœmon était présent. Spiagudry aurait voulu être bien loin. Comment, dans toute cette foule, ne se trouvait-il personne qui reconnût le petit homme ?

Le comte d'Ahlefeld n'était plus qu'à une petite distance de la ruine d'Arbar où Musdœmon venait d'entendre que le brigand devait se trouver. Ils s'y rendaient pour lui faire leurs propositions, et, en cas de refus, ils s'étaient assurés d'un faux Han qui les attendrait dans deux jours au lieu du rendez-vous des mineurs.

Spiagudry s'était momentanément séparé d'Ordener avec lequel il n'avait pas voulu gravir un rocher trop escarpé, et il se tenait près d'un foyer de feuilles sèches, considérant le coffret de fer dont plusieurs fois le bruit avait failli le trahir en chemin, ce qui aurait singulièrement abrégé le roman, si Ordener y avait fait attention, quand tout-à-coup, en face de lui, de l'autre côté du foyer, il aperçoit un petit homme debout, les bras croisés : — Est-ce ici le chemin de Thoctrée, dit le petit homme ? — Grâce, seigneur, grâce répète Spiagudry. — Ne crains rien ; je ne te séparerai pas de ton trésor. A ces mots, dénouant sa ceinture, il la passe dans l'anneau de la cassette, la suspend au col du misérable, et, le saisissant dans ses bras de fer, l'emporte comme un tigre emporte une longue couleuvre, et, un moment après, il s'éleva dans la ruine un grand cri auquel se mêlèrent les éclats *d'un effroyable rire.*

Han d'Islande apparemment n'attachait pas un grand prix au coffret, ou bien l'auteur en avait besoin pour le dénouement de son drame.

Ordener, en descendant du rocher, ne retrouve plus son compagnon, et se remet en marche.

Au moment où le chancelier était près d'entrer chez le brigand, il s'y passait des choses étranges ; les détails en sont un peu longs, mais on nous en voudrait de les avoir retranchés.

Le monstre, au fond de sa caverne où pénétrait à peine un rayon de lumière, était courbé sur un objet sanglant, duquel s'échappaient quelques gémissements sourds, et portait à ses lèvres une coupe, en forme de crâne humain, pleine d'une liqueur fumante. Un grand loup sort subitement de dessous la voûte d'une galerie. C'est le vieux loup, au poil gris, le plus vieux loup des forêts de Sminden. Un effroyable combat s'engage entre l'animal et le brigand. Celui-ci, de son bras droit, étreint le ventre du loup qui lui avait jeté les deux pattes de devant sur les épaules ; de la main gauche, il garantit son visage de la gueule béante de son adversaire, en lui saisissant et lui serrant la gorge avec force ; mais, par un effort convulsif de la bête expirante, il trébuche, tombe, et, dans sa chûte, obligé de lâcher le gosier du loup, ils roulent l'un sur l'autre et heurtent une énorme masse blanche qui gisait dans la partie la plus ténébreuse de la salle. C'était le compagnon de Han, l'ours Friend qui, se réveillant de son lourd *et très lourd* sommeil, se précipite sur le loup, le prend dans sa gueule par le milieu du corps, et dégage ainsi le combattant à face humaine. Ce dernier, pour toute récompense, s'élance sur l'ours et lui donne un vigoureux coup de pied dans le ventre. Friend, lui dit-il, de quoi te mêles-tu ? L'ours s'éloigne en baissant la tête, et la lutte recommence. Des deux combattants, celui dont les os sont brisés par des dents aiguës, les chairs déchirées par des ongles brûlants, ce n'est pas l'homme, mais la bête féroce. Enfin le brigand, ramassant toutes ses forces, saisit de ses deux mains et presse avec une telle vigueur le museau du vieux loup, qu'il lui fait jaillir le sang des narines et de la gueule, et le renverse mort à ses pieds. Puis, accroupi sur son corps chaud et palpitant, il l'écorche et jette sur ses épaules la peau humide et sanglante du monstrueux animal.

A peine il avait fait cette toilette, et donné à son ami Friend, trop délicat pour goûter de la chair de loup, un lambeau plus appétissant de chair humaine, que le chancelier des deux royaumes, le comte d'Ahlefeld, entre, une lanterne sourde à la main. Jamais, que nous sachions, un magistrat suprême n'avait fait pareille visite à un pareil hôte, dans un tel lieu et dans des circonstances semblables.

Le comte ne se doutait pas que Han le connût; il frémit en l'apprenant, mais ne perd point courage, et n'en persiste pas moins dans le projet de chercher par tous les moyens à l'engager dans son parti. Le petit homme ne répond à ses propositions et à ses promesses, que par *un rire sardonique.* On a dû remarquer que le petit homme aimait *à rire*, ou que du moins *il riait* souvent. Comme le chancelier redoublait ses instances : encore une fois, réplique Han d'Islande, moi brigand, je te dis à toi, grand chancelier, non ! En disant ces mots, il l'entraîne vers un corps couché dans l'ombre. La lumière de la lanterne sourde tombe sur cet objet. C'est un cadavre. Le comte s'en approche en tremblant : ciel ! dit-il, en poussant un cri d'horreur, c'est Frédéric ! c'est mon fils ! Han se *met à rire.* Aussitôt Musdœmon et quatre domestiques se précipitent dans la salle, le sabre nu. Mort au brigand, s'écrie le chancelier. Il a assassiné mon fils ! et, à l'instant six épées sont dirigées contre le monstre qui se défend avec rage, mais qui, malgré sa hache de pierre, dont le cercle de rotation le couvre comme d'un bouclier, perd insensiblement du terrain, et se voit poussé au seuil de sa caverne qui s'ouvre sur un abîme. Déjà il a descendu une marche de la rampe; ses agresseurs redoublent d'efforts, quand, au son rauque d'une trompe de corne, la tête énorme d'un ours blanc, paraît au bord rompu de l'escalier. Les assaillants s'arrêtent, et le brave Friend, présentant son dos au

brigand, l'emporte à reculons, et descend avec lui dans le gouffre.

L'intrépide Ordener, sans guide, par des chemins inconnus et difficiles, cherchait toujours la grotte de Walderhog. Il y arrive enfin, et y pénètre comme dans un port désiré. Bientôt une voix, qui semble sortir de dessous terre, frappe son oreille. Han d'Islande est en sa présence; il l'aborde fièrement et lui demande s'il connait le comte d'Ahlefeld; s'il n'a pas été payé par lui pour assassiner le capitaine Dispossen, et ce qu'il a fait du coffret de fer qu'il a dérobé à sa victime. — Assassiné le capitaine Dispossen, répond le monstre, cela se peut. Pour le comte d'Ahlefeld, oui, je le connais; j'ai bu hier le sang de son fils dans le crâne du mien. Quant à la méchante boîte de fer qui occupe tant d'esprits, je réponds qu'on cherchera moins celle qui contiendra tes os, si jamais ils sont recueillis dans un cercueil. — Il faut que tu me rendes cette cassette! Han répond par un *ricanement*. Ordener tire son sabre, et c'est alors que se livre un combat tel que l'on n'en vit jamais. Nous en abrégerons la description de moitié.

Le jeune homme, dès les premiers chocs, aurait été pourfendu par la hache de pierre du brigand, s'il n'avait eu l'heureuse idée de rouler son manteau autour de son épaule gauche, de sorte qu'au plus fort de la lutte, son adversaire y engagea le tranchant de sa hache, et qu'en secouant *furieusement* son bras, il ne fit qu'embarrasser le manche avec le tranchant dans l'étoffe qui se tordait de plus en plus à l'entour. et le fer d'Ordener s'appuyait sur sa poitrine. — Malheureux, rends-moi le coffret que tu as volé. — Non, et sois maudit. — Eh bien, reprend le brave chevalier, qui pouvait et devait en finir d'un coup, dégage ta hache, et recommençons le combat. Cette générosité, on le croira sans peine, *fait rire* le petit homme

qui, se hâtant d'en profiter, saute d'un bond sur son loyal et trop loyal vainqueur, se suspend à lui tout entier, comme la panthère s'attache aux flancs d'un grand lion, enfonce ses ongles dans ses épaules, presse ses hanches de ses genoux, et lui présente une bouche et des dents prêtes à le dévorer. Ordener avait chancelé à ce nouvel assaut, et il serait tombé, s'il ne se fût trouvé là fort à propos un pilier pour le soutenir. Il s'y adosse, haletant sous le poids de son incommode ennemi; mais il pense à Ethel; cette pensée lui rend ses forces; il enlace le brigand de ses deux bras, saisit son sabre par le milieu, et le lui enfonce, dans l'épine du dos. Han pousse un cri effroyable, et, par un soubresaut qui ébranle Ordener, se débarrassant de lui, va tomber à quelques pas en arrière, tenant à ses dents un lambeau du manteau vert qu'il a mordu dans sa fureur. Il était perdu pour la seconde fois, mais le chevalier ne courant pas sur lui, il se relève souple et agile, aperçoit un éclat de rocher que remueraient à peine deux hommes de force ordinaire, le soulève et le balance à deux mains sur la tête de son adversaire qui se détourne et l'évite. Mais Ordener, le sabre haut, envain s'élance sur lui à son tour; le monstre a eu le tems de ramasser un autre bloc de pierre, qui part en sifflant, rencontre l'arme fragile et la brise comme un morceau de verre. Han alors triomphant : as-tu quelque chose à dire à Dieu ou au diable, avant de mourir? Pour le coup, vous ne doutez plus que ce n'en soit fait du jeune homme. Bagatelle. Un rugissement lointain se fait entendre; des clameurs d'hommes se mêlent aux grondements plaintifs d'un ours. Han écoute, reprend brusquement sa hache, et se précipite, non point sur son ennemi désarmé, ce qui ne l'eût pas arrêté longtems, mais vers une des crevasses de sa caverne, d'où, voyant son compagnon réduit aux abois par sept chasseurs : Friend, Friend, s'écrie-t-il d'une voix formidable, je suis à toi; me voici.

Ordener étourdi d'abord et justement surpris d'en être quitte à si bon marché, avait repris courage ; il voulait absolument en finir avec le brigand et il s'était mis à sa poursuite ; mais, s'étant égaré dans les bruyères, il se trouvait, à la nuit tombante et par un tems orageux, seul, dans une vaste plaine, exténué de fatigue et de besoin. En ce moment, il entend des voix humaines ; une lumière brille ; il voit comme des fantômes qui s'enfoncent successivement dans la terre ; il s'approche, et découvre une sorte de puits large et circulaire, d'une effrayante profondeur. Une échelle servait pour y descendre ; il y descend. Des hommes réunis au fond du souterrain se consultaient et délibéraient. C'étaient les chefs de la révolte, et Musdœmon était au milieu d'eux, sous le nom de seigneur Hacket, avec le faux Han d'Islande. A l'aspect d'Ordener, un long cri s'élève : mort ! mort ! le malheureux sent qu'il a commis une énorme imprudence et qu'il ne peut échapper. Il veut tirer de sa poitrine les cheveux de son Ethel, et ce mouvement fait tomber un papier de sa ceinture. Quel est ce papier, dit Hacket ? Un mineur le ramasse. — Grand Dieu ! c'est la passe de notre pauvre ami Christophorus Hédlan, qu'ils ont pendu pour fausse monnaie ! Et il se place devant Ordener qu'il prend sous sa protection. Jeune homme, lui dit-il, tu dois être un bon frère, puisque tu as la passe de Hédlan notre ami ; veux-tu être des nôtres ? Une pensée, l'auteur ne dit pas quelle pensée, passa dans l'esprit d'Ordener : oui, répondit-il ; et le mineur lui présenta un sabre qu'il reçut en silence.

Le chancelier d'Ahlefeld, attendait Musdœmon dans un bois voisin. Celui-ci vient lui rendre compte de ce qui s'est passé à l'assemblée des mineurs, du plan qu'ils ont arrêté, et de la marche des troupes royales qui doivent, d'après ses avis, les surprendre dans une embuscade.

Les insurgés, qui ne se doutaient pas de la trahison,

marchaient sur trois colonnes, dans les gorges du pilier noir : par le salut de mon âme, dit Kennibol, un de leurs chefs, voilà deux yeux de braise qui doivent appartenir au plus beau chaptard qui ait jamais miaulé dans nos halliers, et le coup de sa carabine avait suivi ces mots. Un affreux grondement de tigre répond à la détonation de l'arme à feu. C'était la voix de Han d'Islande. Aussitôt la lueur meurtrière d'une mousqueterie terrible fait voir aux mineurs un bataillon derrière chaque roche, un soldat derrière chaque arbre, et les arquebusiers, les hulans, les dragons leur apparaissent dans la fumée, au sommet des montagnes et sur la lisière des bois, comme des diables dans une fournaise. Leurs efforts pour fuir et se défendre sont vains. Le faux Han épouvanté demande une carabine à Kennibol, attendu, dit-il, que sa hache lui est aussi inutile que *la quenouille d'une vieille femme.* Cependant un effroyable désordre se met dans les rangs des arquebusiers sur lesquels le véritable Han fait tomber d'énormes quartiers de granit qu'il détache du rocher au pied duquel ils sont rangés en bataille. Les mineurs se rassurent ; le combat recommence ; la victoire demeurait indécise ; le commandant des arquebusiers parlait de grâce, de pardon. Une trêve allait être conclue. Han, qui ne respire que le sang et le carnage, ne le permettra pas. Il tire un coup de feu d'un taillis voisin. On crie de part et d'autre à la trahison, et la lutte devient plus acharnée que jamais. Un montagnard, échappé aux coups de l'exterminateur, accourt vers le faux Han, et, lui tendant les bras : Han d'Islande, sauve-moi, lui dit-il. Or, le faux Han était d'une taille colossale, ce qui aurait dû faire reconnaître la supercherie. — Toi, Han d'Islande, s'écrie le petit homme au géant ! et il se jette sur lui, sa massue à la main, lui brise le front, le renverse et le foule aux pieds. Le géant n'était qu'étourdi : l'auteur en avait encore besoin. Les arquebu-

siers croyent que c'est le véritable Han, et le font prisonnier. Le petit homme avait disparu.

Le chancelier et Musdœmon triomphaient. Schumacker était compromis. Il ne s'agissait plus que de faire prononcer son jugement.

Le bruit de ces événements était parvenu à Nicholl-Orugix. — Écoutez, écoutez, disait-il à sa famille réunie. Je veux ne pas savoir serrer un nœud coulant, si, avant un mois, je ne suis pas exécuteur royal. Réjouissez-vous, mes petits louveteaux, votre père vous laissera un bel héritage; et toi, ma vieille bohémienne, réjouis-toi aussi; tu peux t'acheter des colliers de verre bleu, pour orner ton col de *cicogne étranglée.* — Qu'y a-t-il donc, mon père, demandèrent les enfants, dont le plus jeune s'amusait à plumer vivant un petit oiseau? — Tue cet oiseau, Gaspard, il crie *comme une mauvaise scie;* et d'ailleurs il ne faut pas être cruel. Tue-le. Vous me demandez ce qu'il y a? peu de chose vraiment, si ce n'est que, d'ici à huit jours, l'ex-chancelier Schumacker et le fameux Han d'Islande m'auront tous deux passé par les mains. — Han d'Islande a donc été pris? — Pourquoi m'interrompez vous, femme de perdition? Oui, il a été pris avec quelques autres chefs de brigands. Je les ai vus. — Quoi! tu les as vus, mon père? — Taisez-vous, enfants; vous criez *comme un coquin qui se dit innocent.* Te souviens-tu, ma damnée Bechlie, de ce jeune homme qui est entré chez nous, il y a une dizaine de jours, avec d'autres voyageurs, pendant un violent orage? — *Comme Satan se souvient du jour de sa chûte.* — Eh bien, la vieille, je veux n'avoir jamais étranglé que des coqs de bruyère, si ce jeune homme n'était pas du nombre des prisonniers. Allons, réjouissez-vous donc tous, et buvons. Oui, Bechlie, donne moi un verre de cette bierre qui rape le gozier, *comme si on buvait des limes.*

Le tribunal est assemblé, les accusés introduits. Musdœmon fait les fonctions de secrétaire. Un vieillard, en habits pontificaux, siége parmi les juges. Ethel, dans une loge grillée, est assise à côté de la comtesse d'Ahlefeld. On procède à l'interrogatoire. Schumacker dédaigne de répondre. Le faux Han persiste à soutenir qu'il est le véritable Han d'Islande, et, comme on lui demande si c'est de son propre mouvement qu'il s'est mis à la tête des révoltés, il déclare n'avoir agi qu'à l'instigation du seigneur Hacket. L'évêque défenseur des prévenus, désire savoir si le seigneur Hacket est parmi ses clients. — On n'a pu le saisir, répond le secrétaire déconcerté. — A-t-on son signalement? — Son signalement, dit un des mineurs, s'il s'agit de l'avoir, c'est un homme de petite stature, et sa voix ressemble beaucoup à celle du monsieur qui écrit là sur cette table. — Notre frère dit vrai, s'écrient les autres. — En ce cas, reprend l'évêque, il faudrait... Le président l'interrompt. Accusé Han, vous qui avez eu des rapports avec le seigneur Hacket, ressemblait-il à notre honoré secrétaire intime? Non, seigneur, repart sans hésiter le géant à qui Musdœmon avait promis sa grâce, s'il ne le trahissait pas.

Voilà qui est fort bien; mais pourquoi a-t-il nommé le seigneur Hacket qu'il reconnaissait parfaitement et qu'il ne pouvait douter que ses camarades ne reconnussent comme lui? Comment surtout l'évêque défenseur néglige-t-il de tirer un meilleur parti de l'incident? Ce sont encore là de ces choses qu'on ne trouve qu'au delà *des frontières du possible.*

La séance continue. Les mineurs avouent la part qu'ils ont prise au complot, et ne songent pas à récriminer contre le secrétaire qui les a trahis, sur l'identité duquel ils ne peuvent se tromper, et qu'il leur serait si facile d'entraîner dans leur perte. Il ne restait plus qu'Ordener à

entendre. Il décline ses titres ; au nom d'Ordener, fils du vice-roi de Norwége, le président pâlit ; il cherche à l'excuser, et le secrétaire se désiste de la poursuite ; mais Ordener veut être jugé. Il se déclare, au risque d'être démenti, le seul auteur de la révolte, et les débats sont clos. Han est condamné à être pendu ; Ordener à avoir la tête tranchée.

Ordener, quoique persuadé que Schumacker était coupable, s'était dévoué pour lui ; mais il avait sauvé son Ethel, et il allait mourir content. Comme il était plein de cette pensée, on ouvre la porte de son cachot. C'est Ethel elle-même qui lui est envoyée par la comtesse d'Ahlefeld. Qu'il consente à épouser Ulrique, fille de celle-ci, et sa grâce lui est assurée. Il s'y refuse. Athanase Munder venait pour le consoler à ses derniers moments. Il ne doutait pas de son innocence. Ethel et son amant, aux genoux du bon prêtre, le conjurent de les unir, avant que la mort les sépare. Il condescend à leur prière. Ils sont époux.

Les juges étaient encore rassemblés. Il était question de décerner la récompense promise à celui qui s'était emparé de Han d'Islande. — C'est moi, dit un arquebusier de Munkolm. — Ce n'est pas à toi qu'en revient l'honneur, reprend un petit homme qui se trouvait là (le petit homme, comme on sait, est partout même où il est absurde qu'il soit) ; c'est moi qui l'ai terrassé, et d'ailleurs ce n'était pas Han d'Islande. Alors le président : — condamné, vous avez déclaré être Han d'Islande. Confirmez-vous votre déclaration ? — Je la confirme. — Tu mens, montagnard de Kole, crie le petit homme ; et il ajoute : on prétend que Han d'Islande boit du sang ; si tu l'es, bois-en : en voici. A l'instant même il plonge un poignard dans le cœur de l'arquebusier, et, plus prompt que le tonnerre, court au montagnard qu'il frappe et renverse sur le cadavre du soldat. — Gardes, qu'on saisisse le monstre. On le

saisit et on l'enchaîne sur le banc des accusés. — Juges, dit-il alors, n'attendez pas de moi de longues paroles. Je suis le démon de Kliptadur, le descendant d'Ingolphe l'exterminateur. Ma mission est de haïr les hommes; ma mission de leur nuire. Je boirais tout le sang qui coule dans vos veines avec délices; mais j'en ai bu assez. A présent vous pouvez boire le mien. Le tribunal se retire pour la forme, rentre aussitôt et condamne Han à être pendu.

Où va-t-on le déposer, en attendant l'exécution de la sentence? vous ne le devineriez pas. Dans le même cachot que Schumacker et sa fille! — Qui es-tu, dit l'ex-chancelier au brigand, en le voyant entrer? — Han d'Islande. — Prends ma main. — Est-ce que tu veux que je la dévore? — Han d'Islande, je t'aime, parceque tu hais les hommes. — Voilà pourquoi je te hais. — Ils ont fait tout le malheur de ma vie. — Ils ont fait tout le bonheur de la mienne. — Quel bonheur? — Celui de m'abreuver de leur sang. Le vieillard frissonne : — ô Dieu! plutôt que de les haïr ainsi, j'aimerais mieux les aimer.

Le dialogue fini, les gardes viennent chercher le monstre, pour l'enfermer dans un lieu plus sûr. C'est par où ils auraient dû commencer. Il est vrai que le lecteur y aurait perdu une des pages les plus morales du roman; mais, comme on va le voir, il lui en serait encore suffisamment resté.

Avant d'être conduit à l'échaffaud, Ordener devait être ramené devant le tribunal pour y être dégradé, ou bien parceque le dénouement l'exigeait, et le président s'apprêtait à lire la sentence infâmante, quand deux circonstances, qui n'étaient pas tout-à-fait imprévues, viennent déchirer le voile qui couvrait la vérité. C'est d'abord l'évêque de Drontheim, avec le fameux coffret de fer, retrouvé à la morgue sur le cadavre de Spiagudry, et qui renferme une lettre écrite de la main de Turiaf Musdœmon,

au comte d'Ahlefeld, pour se défaire juridiquement de Schumacker; puis le prêtre Munder qui, appelé pour donner les derniers secours de la religion au malheureux montagnard de Kole, déclare tenir de la bouche de cet homme, que c'était le secrétaire intime de la grande chancelerie qui l'avait payé pour jouer le rôle de Han d'Islande. — Musdœmon, dit le chancelier, qui ne devait pas être à son aise, qu'avez-vous à répondre? Rien, réplique le secrétaire, après avoir échangé un coup-d'œil avec son maître. — Avez-vous eu des complices, demande à son tour l'évêque? — Des complices, répète Musdœmon, en regardant de nouveau le chancelier! Non, seigneur évêque; et le seigneur évêque s'en tient là.

Il faut convenir que le seigneur évêque n'était pas un juge d'instruction fort habile. Il l'a prouvé une première fois, pendant l'audition des témoins, quand tous les mineurs reconnaissant Hacket pour l'instigateur du complot, il se laissa interrompre par le président, et ne profita pas d'une déclaration si positive. Il le prouve ici non moins évidemment, en ne demandant à l'accusé aucune explication sur la note adressée par lui au comte, dans l'intention de perdre Schumacker. Tout cela sans doute est merveilleusement imaginé, mais un peu plus de vraisemblance et de bon sens n'y gâteraient rien.

Turiaf Musdœmon est condamné à mort, et, malgré son aveugle confiance dans la générosité du comte, ne sera pas plus épargné que Han d'Islande.

Celui-ci est seul dans son cachot; il appelle, et un guichetier se présente. — Que veux-tu? — Une botte de paille et du feu. — *Rien de plus juste;* mais as-tu de l'argent. — Non. — Quoi! pas même quelque méchant ducaton d'or? — Pas même de quoi acheter *la peau d'un rat ou l'âme d'un homme.* Le guichetier hoche la tête et

se retire. La porte se r'ouvre. Un homme vêtu de serge rouge entre accompagné du guichetier. — Han d'Islande, je suis Nicholl Orugix, bourreau de la province. — Si je n'étais moi, je voudrais être toi. — Mon ami, tu as raison; c'est un bel état que le nôtre. — As-tu quelquefois bu du sang humain, reprend le monstre? as-tu quelquefois dévoré les entrailles d'un petit enfant vivant encore? — Non, mais j'ai fait crier des os contre les ais d'un chevalet de fer; j'ai tordu des membres dans les rayons d'une roue; j'ai ébreché des scies d'acier sur des crânes dont j'enlevais les chevelures; j'ai tenaillé des chairs palpitantes avec des pinces rougies devant un feu ardent; j'ai brûlé le sang dans des veines entr'ouvertes, en y versant des ruisseaux de plomb fondu et d'huile bouillante. — Oui, dit le brigand pensif, tu as bien eu aussi tes plaisirs. — En somme, continua le bourreau, je crois qu'il s'est encore envolé plus d'âmes de mes mains que des tiennes; mais brisons là-dessus. La loi te laisse la faculté de me vendre ton cadavre; combien en veux-tu? Han, s'adressant au guichetier : dis-moi, camarade, combien veux-tu me vendre une botte de paille et un peu de feu. — Deux ducats d'or. La somme, comme de raison, paraît exorbitante au bourreau qui marchande longtems et finit par donner les deux ducats, en s'écriant : — Tiens, maudit démon; satan ne donnerait certes pas de ton âme, ce que je donne pour ton corps. Alors le guichetier avance la main pour recevoir les deux pièces. — Un instant, compagnon; apporte-moi d'abord ce que je t'ai demandé. Le guichetier sort et revient avec une botte de paille et un réchaud plein de charbon. — C'est cela, dit le brigand, je me chaufferai cette nuit. Encore un mot. Ce cachot ne touche-t-il pas à la caserne des arquebusiers? — Oui. — D'où souffle le vent? — De l'Est. — C'est bien. Adieu, camarades, dit-il aux deux hommes. — A demain, répond le bourreau. — A demain répète le monstre.

Les guichetiers et les bourreaux de nos jours se seraient doutés de quelque chose.

Musdœmon, ainsi que l'auteur l'a fait entendre, n'avait livré son secret au tribunal, et ne s'était laissé condamner sans nommer ses complices, que dans la conviction où il était que le comte d'Ahlefeld ne permettrait pas que la sentence fût exécutée. Il croyait en avoir lu la promesse dans ses yeux au moment où il le condamnait, et, bercé de cette espérance, plus que ridicule dans un scélérat qui devait connaître mieux ses pareils, il se promenait dans la prison, revêtu encore de sa robe de magistrat, quand il vit soudain un personnage en habits d'écarlate, portant sous son bras un rouleau de corde de chanvre. — Seigneur, lui dit-il, n'est-ce pas vous qui vous nommez Turiaf Musdœmon? — Oui, oui, se hâta-t-il de lui répondre, persuadé qu'il venait le délivrer. — Êtes-vous prêt? — Je le suis, et il s'avançait vers la porte. — Un moment. Êtes-vous donc si pressé? — Pour Dieu, hâtons-nous. Avons-nous beaucoup de chemin à faire? — Non, et nous allons tout terminer, sans sortir d'ici. — O Dieu, dit Musdœmon, qui êtes-vous? — Je suis le bourreau. Et le misérable tremblait comme une feuille sèche que le vent secoue; frappait le plancher de son front; se traînait aux genoux de l'exécuteur. — Es-tu prêt, répète celui-ci? — Non, reprend Musdœmon, en se levant; non, c'est impossible, et vous commettez quelque horrible méprise. — Ne m'avez-vous pas déclaré que vous étiez Turiaf Musdœmon? Celui-ci, après un moment de réflexion : — Je ne m'appelle pas Turiaf Musdœmon, mais Turiaf Orugix. — Orugix! mon frère! — Ton frère! serais-tu..? — Je suis Nicholl Orugix, bourreau du Drontheimhuis, pour te servir, mon frère. — Nicholl, mon cher Nicholl, laisse-moi vivre. — Je ne puis. — Tu veux donc être fratricide? — Je suis bourreau; et, en parlant ainsi, il lui passait la corde au-

tour du col. — Encore un mot. — Je n'ai pas le tems d'attendre. Il dit, tourne un bouton ; une trappe se lève ; le misérable y tombe, et le bourreau, la corde en main, s'appuyant sur les épaules du patient, au dernier soupir qui s'échappe du gouffre : c'est bon, dit-il, adieu, frère.

Au moment où il se redresse, il voit la prison pleine de fumée. Han d'Islande, comme ses gardiens auraient dû le prévoir, y avait mis le feu, et tout le régiment de Munkolm avait péri dans les flammes.

Musdœmon, avant de mourir, avait chargé son frère de remettre un paquet au comte d'Ahlefeld. C'était sa correspondance avec la comtesse. Drôle, dit le chancelier à Nicholl Orugix, sors d'ici ; tu n'es plus le bourreau du Drontheimhuis ; et, le paquet fatal à la main, il court chez Elphége. Elle venait d'apprendre la mort de Frédéric son fils. Elle était folle.

Athanase Munder, Ordener, Ethel et Schumacker sont réunis. On devine le reste.

Qu'il y ait du talent dans cette composition, nous ne le contesterons pas. L'auteur y fait preuve d'une étonnante imagination ; il y excelle dans l'invention de la fable et des épisodes ; dans le genre descriptif ; dans le dessin des portraits ; dans la peinture des caractères, et il a une facilité, une originalité de style sans exemple jusqu'ici ; mais pourquoi tant d'extravagance dans ce qu'il imagine ? d'incohérence dans ce qu'il invente ? de bizarre dans ce qu'il décrit ? de grotesque dans ce qu'il dessine ? de hideux et d'horrible dans ce qu'il peint ? Pourquoi semble-t-il ne se plaire à fouiller dans le cœur humain, que pour y trouver, en l'exagérant, ce qu'il y a de plus vil, de plus lâche, de plus cruel, de plus impie ? quel peut être son but ? en quoi le tableau de ces natures perverses, de ces âmes dégradées, de ces monstruosités physiques et morales, peut-il être utile ? qu'y peuvent gagner les arts, les mœurs, la

société en général? est-ce ainsi que les individus s'améliorent, que les nations se régénèrent, que l'humanité se perfectionne? est-ce ainsi que devrait se distinguer le siècle *de la renaissance*? nous le demandons à l'homme de goût, à l'homme sensé, à l'honnête homme, à nos romantiques eux-mêmes.



NOTRE-DAME DE PARIS.

—

Quoique nous ayons peut-être été un peu trop long dans le compte rendu de *Han d'Islande*, nous entrerons encore, tout en suivant la même marche, dans des détails plus étendus sur *Notre-Dame de Paris*, qui, de l'aveu de tout le monde, est le chef-d'œuvre de l'auteur.

Les acteurs qui s'y montrent au premier plan, et y sont chargés des principaux rôles, sont : *Quasimodo*, *Esméralda*, *Claude Frollo*, *Pierre Gringoire*.

Quasimodo venait d'être élu pape des fous, conformément au programme de la fête flamande proposée par le chaussetier Copenolle, de Gand, portant que cette dignité serait dévolue à celui des concurrents qui aurait fait la plus laide grimace, aux yeux de l'assemblée réunie dans la grand'salle du palais de justice, à l'occasion du mariage de madame Marguerite d'Autriche, et de l'arrivée des ambassadeurs de Flandre.

Quasimodo, en effet, sous le rapport de la laideur, avait plus que les conditions requises pour l'emporter facilement sur tous les autres.

Nous n'essaierons pas, dit l'auteur, en parlant de la grimace qui valut la papauté à son héros, de donner une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche, obstrué d'un sourcil roux en broussailles, tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue; de ces dents désordonnées, ébrèchées par ci par là, *comme les creneaux d'une forteresse*; de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait *comme la défense d'un éléphant*; de ce menton fourchu et surtout de la physionomie répandue sur tout cela. Le meilleur peintre y renoncerait. Cependant le portrait n'est pas achevé. Ajoutez-y une grosse tête hérissée de cheveux roux; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contre-coup se faisait sentir par devant; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées, qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée; de larges pieds, des mains monstrueuses, et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage. On eût dit *un géant brisé et mal ressoudé.*

Quand cette espèce de Cyclope se montra au seuil de la

chapelle, immobile, trapu et presque aussi large que haut, la populace, à la perfection de sa laideur, le reconnut sur-le-champ et s'écria : c'est Quasimodo le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal !

Tel était le pape que les fous venaient de se donner, et Quasimodo prenait au sérieux tous ces applaudissements ironiques auxquels cependant il faut dire qu'il se mêlait dans la foule quelque peu de crainte fort réelle; car le bossu était robuste; car le bancal était agile; car le sourd était méchant.

Mais d'où lui venait ce nom de Quasimodo ? c'est ce que le romancier explique un peu plus loin dans un chapitre où il trouve encore le moyen d'ajouter quelques traits à l'étrange peinture de son héros. On le nommait ainsi parce-que c'était le jour de la *Quasimodo* de l'an de grâce 1467, qu'il avait été recueilli, comme enfant trouvé, sous le porche de Notre-Dame. Là, glapissant et se tordant sur le lit de bois, il attirait les regards d'une foule de vieilles femmes, dont l'une s'écriait : — Ce n'est pas un enfant, c'est un singe manqué. L'autre : — C'est un miracle, un mystère d'abomination. L'autre : — Il braille à rendre un chantre sourd. L'autre : — C'est une bête, un animal, le *produit d'un juif avec une truie.*

Effectivement c'était une petite masse fort anguleuse et fort remuante, emprisonnée dans un sac avec une tête qui sortait. Cette tête était chose assez difforme ; on n'y voyait qu'une forêt de cheveux roux, un œil, une bouche et des dents. L'œil pleurait, la bouche criait, les dents paraissaient ne demander qu'à mordre, et le tout se débattait dans le sac.

Un prêtre était là qui examinait le petit magicien ; il étendit la main sur lui, le prit dans sa soutane et l'emporta. C'était l'archidiacre Claude Frollo. Il le baptisa, et

le nomma Quasimodo. Or, Quasimodo avait grandi, et, grâce à son père adoptif, il était devenu, depuis plusieurs années, sonneur de cloches de Notre-Dame.

Le pauvre malheureux ne connaissait rien dans le monde au-delà de l'enceinte de l'église qui avait été successivement pour lui *l'œuf*, *le nid*, *la maison*, *la patrie*, *l'univers*. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubre-saults, sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membreuse bestiale, le reptile naturel de la dalle humide et sombre de l'édifice.

C'est ainsi que, peu à peu vivant, dormant dans la cathédrale, il arriva à lui ressembler, à *s'y incruster*, à en *fixe r partie intégrante. Ses angles saillants s'emboitaient aux angles rentrants des murailles;* il en avait pris la forme comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. Il y adhérait comme la tortue à son écaille. Cette demeure lui était propre. Elle n'avait pas de hauteur qu'il n'eût escaladée ; les tours sur la face extérieure desquelles on le voyait souvent ramper, comme un lézard qui glisse sur un mur à pic, ne lui causaient aucun vertige. Il s'était fait en quelque sorte, singe et chamois.

Si maintenant nous tâchions de pénétrer jusqu'à l'âme de Quasimodo, s'il nous était donné d'explorer l'intérieur ténébreux de cette créature opaque, d'en élucider les recoins obscurs *et les culs de sac absurdes*, sans doute son âme nous apparaîtrait dans quelque attitude pauvre, rabougrie et rachitique.

Un des effets de son malheur, était de le rendre méchant; il était méchant parce qu'il était sauvage; il était sauvage parce qu'il était laid. Sa force était une cause de plus de méchanceté.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice *maternel*, c'étaient les cloches. Il les aimait, les caressait, leur par-

lait, les comprenait. C'étaient pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd.

On ne saurait se faire une idée de sa joie, les jours de grande volée. Au premier choc du battant de la grosse cloche, il vibrait avec elle ; l'écume sortait de sa bouche ; il se dilatait comme l'oiseau au soleil. Tout-à-coup la frénésie de la cloche le gagnait ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors il le saisissait aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons. Il criait, grinçait des dents ; sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge ; ce n'était plus le bourdon de Notre-Dame, ni Quasimodo, c'était *le vertige à cheval sur le bruit*, un esprit cramponné à une croupe volante, un centaure moitié homme, moitié cloche.

En ce moment, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade de l'église, qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule, et que la rosace la regardait, *et tout cela venait de Quasimodo*, à tel point que, pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. L'esprit l'a quittée, et ce n'est plus qu'un squelette, un crâne où il y a encore des trous pour les yeux, mais plus de regard.

Il y avait néanmoins une créature humaine que Quasimodo exceptait de sa haine pour les autres ; c'était l'archidiacre Claude Frollo. Nous verrons pourtant qu'il en exceptait encore une seconde, Esméralda, envers laquelle il fut loin de se conduire avec la méchanceté qu'on lui suppose. Il avait pour l'archidiacre une reconnaissance profonde, passionnée, sans bornes. Il était son esclave le plus soumis, son valet le plus docile, son dogue le plus vigilant. Il l'aimait enfin comme jamais chien, jamais cheval, jamais éléphant n'aima son maître ; ce qui ne l'empêcha pas, un peu plus tard, de le faire sauter du haut en

bas des tours de Notre-Dame. Nous retrouverons Quasimodo ailleurs.

La figure la plus gracieuse, ou plutôt la seule gracieuse du roman, est celle *d'Esméralda.* On ne sait d'où lui venait son nom. Née à Rheims, mais enlevée toute jeune à sa mère par une troupe de Bohémiens, elle avait reçu de ces saltimbanques, une éducation conforme à la leur, et accompagnée d'une chèvre savante, nommée Djali, elle dansait, chantait, faisait des tours, à leur profit, sur les places publiques et dans les carrefours.

Elle n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais sa peau avait le reflet doré des Andalouses et des Romaines. Son pied aussi était andaloux ; car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa jolie chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de perse, et chaque fois qu'en tournoyant, sa rayonnante figure passait devant vous, ses yeux noirs vous jetaient un éclair.

Il en était de sa voix comme de sa danse, comme de sa beauté. C'était indéfinissable et charmant ; quelque chose de pur et de *sonore*, d'aérien, d'aîlé, pour ainsi dire. C'étaient de continuels épanouissements, des mélodies, des cadences inattendues ; puis des phrases simples, semées de notes acérées et sifflantes, puis des sauts de gammes qui auraient dérouté un rossignol, mais où l'harmonie se retrouvait toujours.

Nous doutons que jamais plus bel éloge ait été fait d'une cantatrice ; et le talent d'Esméralda était d'autant plus admirable qu'assurément elle ne le devait ni à sa naissance, ni à l'instruction qu'elle avait reçue, ni à la compagnie qu'elle fréquentait.

Un soir qu'elle retournait à son *gîte*, après avoir fini sa journée, elle se sentit arrêtée, empoignée par un petit

monstre d'une force prodigieuse qui l'emportait ployée sur ses bras, comme une écharpe de soie. C'était Quasimodo. Nous dirons pourquoi et comment la chose arriva. Aux cris de la jeune fille, un officier du guet accourut, l'arracha des mains du ravisseur qu'il fit saisir et garotter, et la mit en travers sur son cheval. Celle-ci se dressa gracieusement sur la selle de l'officier, appuya ses deux mains sur ses épaules, le regarda fixement quelques secondes, et l'innocente, faisant plus douce encore sa douce voix : — Comment vous appelez-vous, dit-elle, M. le gendarme ?— Je m'appelle Phœbus de Chateaupers, pour vous servir, ma belle, répondit l'officier. — Merci, reprit-elle. Et, pendant que le capitaine retroussait sa moustache, elle se laissa glisser en bas du cheval, comme une flèche qui tombe à terre et s'enfuit; mais cette ange de chasteté et de vertu emportait avec elle le trait qui l'avait blessée, et un amour si subit, si naturel et si pur ne devait finir qu'avec sa vie.

Elle était rentrée à son *gite*, dans *la cour des miracles*, dans cette cité redoutable où jamais honnête homme n'avait pénétré à cette heure; cité de voleurs où les officiers du chatelet et les sergents de la prévôté, qui s'y aventuraient la nuit, disparaissaient *en miettes*; où se rassemblaient les bohémiens, les moines défroqués, les écoliers perdus, les vauriens de toutes les nations. C'est dans cette cour, dont elle était *la reine*, que la belle Esméralda avait reçu l'éducation soignée qui en faisait un miroir de candeur et de grâce, et nous n'anticipons sur la description de cette cour célèbre, que pour dire comment l'intéressante Egyptienne eut la générosité de sauver de la corde le pauvre Gringoire, philosophe et poëte, qui s'était fourvoyé là par hasard. On allait le pendre; mais une loi bohémienne défendait de pendre un homme, avant d'avoir demandé à haute voix, s'il y avait dans la société

une femme qui en voulût pour mari. Aucune ne se présentait. — Personne n'en veut, criait le président! une fois, deux fois, trois fois. Adjugé.

En ce moment un cri s'élève. Esméralda! Esméralda! elle s'approche du patient. — Vous allez pendre cet homme, dit-elle gravement? — Oui, sœur, à moins que tu ne le prennes pour mari. — Je le prends. — En ce cas, ajoute le président, approchez. Et, la main étendue sur le front des conjoints : frère, elle est ta femme. Sœur, il est ton mari. Allez.

Mais ce n'était pas un véritable mariage dans l'esprit d'Esméralda; ce n'était qu'un acte de complaisance, et l'on verra comme quoi Gringoire en fut prodigieusement désappointé.

Une autre belle action d'Esméralda la ramène sur la scène. Quasimodo, qui avait tenté de l'enlever, la nuit précédente, après avoir été arrêté, jugé, condamné à la flagellation, en place de Grève, se trouvait au pilori depuis une heure, déchiré, maltraité, insulté par la populace. A boire, s'écriait-il, d'une voix qui ressemblait plutôt à un aboiement qu'à un cri humain! et tout le monde riait. A boire, répétait-il, épuisé, pantelant! et les huées redoublaient. Tout-à-coup, une jeune fille, bizarrement vêtue, sort de la foule; c'était la bohémienne. Elle approche sans dire un mot, détache une gourde de sa ceinture et la porte doucement aux lèvres du misérable qui boit avidement, soupire et alonge ses lèvres noires, sans doute pour baiser la belle main qui vient de l'assister; mais Esméralda, quoique sans rancune, se souvenait de l'attaque violente de la nuit; elle eut peur, et retira sa main avec le geste effrayé d'une enfant qui craint d'être mordue par une bête.

Elle avait repris ses exercices en plein air, et elle dansait en tambourinant sous le balcon de plusieurs dames,

au milieu desquelles on apercevait le capitaine Phœbus de Chateaupers. — Beau cousin, lui dit l'une d'elles, ne nous avez-vous point parlé d'une petite bohémienne que vous avez sauvée, il y a deux mois, des mains d'une douzaine de voleurs? — Oui. — Regardez. Ne serait-ce point celle qui danse là dans le parvis? — Précisément; je la remets à sa chèvre. — Appelez-là. — Mais je ne la connais pas; cependant j'essaierai; et, se penchant à la balustrade du balcon, il se mit à crier : petite !

La petite tourna la tête, reconnut l'officier du guet, et, comme il lui fit signe de monter, elle monta ; mais elle était si modeste, si timide, qu'arrivée au seuil de la porte, elle y resta longtems immobile, rouge, essoufflée, n'osant lever les paupières, effet prodigieux de la bonne éducation et des bons exemples ! et elle en était si jolie, que les belles dames en devinrent jalouses. Elle entra toutefois, et Chateaupers s'avançant vers elle : — Je ne sais si j'ai le suprême bonheur d'être connu de vous. — *Oh oui*, fit-elle, avec un sourire et un regard pleins d'une douceur infinie ! et l'accent dont cet *oh oui!* fut prononcé, acheva de la perdre dans l'esprit de celles qui l'avaient fait venir.

Phœbus lui ayant rappelé le rapt tenté sur elle par Quasimodo, et la manière dont, pour ce méfait, le maraud avait été étrillé en place de Grève : pauvre homme, soupira la bohémienne ! Le capitaine éclata de rire : corne de bœuf, voilà de *la pitié aussi bien placée qu'une plume au cul d'un porc*. Je veux être ventru comme un pape, si.... Pardon, mesdames; je crois que j'allais lâcher quelque sottise. — Fi donc, s'écria dédaigneusement une de ces dames! — Que voulez-vous, ajouta une autre? il parle à cette créature le langage qui lui convient. Et c'était un spectacle curieux de voir comme ces filles de grande maison, avec leurs langues envenimées, *serpentaient*, *glissaient et se tordaient* autour de la danseuse des rues.

Phœbus la défendait en riant, et la bohémienne, quoique piqué des mauvais procédés de la compagnie, attachait sur lui un regard résigné, triste et doux.

Sur ces entrefaites, la chèvre qui était à la recherche de sa maîtresse, entre dans l'appartement. Ce fut une diversion. — Or çà, s'écrient toutes les belles dames à la fois, il faut que la chèvre nous amuse à son tour. Petite, fais donc faire un miracle à ta chèvre. — Je ne sais ce que vous voulez dire. — Eh mais, que signifie ce petit sachet suspendu à son col? — C'est mon secret. — En ce cas, la bohémienne, si toi ni ta chèvre n'avez rien à nous danser, que faites-vous céans? La bohémienne prenait le chemin de la porte, mais non sans tourner les yeux sur Phœbus. Lui alors, en jurant : — Vrai Dieu! on ne s'en va pas ainsi; revenez. Comment vous appelez-vous? — Esméralda. Un cri général s'élève : — Vous le voyez bien; c'est une charmeresse.

Depuis quelques minutes, une petite fille avait attiré la chèvre dans un coin de la chambre, détaché le sachet mystérieux, et vidé ce qu'il contenait. C'était un alphabet. A peine les lettres furent-elles étalées sur la natte, que la chèvre, avec ses pattes d'or, les disposa dans un ordre particulier et en forma le mot Phœbus. Au cri de l'enfant, tout le monde accourt, la mère, les jeunes filles, la bohémienne et l'officier. — Ah! le voilà donc le secret qu'elle voulait nous cacher! Esméralda voit la sottise que vient de faire sa chèvre, ramasse les malencontreuses lettres, fait signe à Djali et s'esquive. Le capitaine la suit, et lui donne un rendez-vous qu'elle accepte. *Quelle ingénuité!*

Comme le capitaine, à la nuit tombante, se dirigeait vers l'endroit convenu, au sortir d'une orgie, il est arrêté par un homme de mauvaise mine, vêtu en noir, et qui ne l'avait pas perdu de vue. C'était l'archidiacre Claude Frollo, attaché comme un mauvais génie à la poursuite

de la bohémienne, et qui brûlait pour elle d'une passion satanique. Car il est bien juste que, par compensation, nos écrivains *religieux et monarchiques*, quand ils réhabilitent les filles de joie, insultent les grandes dames et deshonorent les ministres de la religion! Quoiqu'il en soit, Phœbus est sur le point d'en venir aux mains avec l'archidiacre; mais celui-ci se ravise; il sait que le capitaine a besoin d'argent pour payer son gite, et il lui en offre, à la condition de pouvoir l'accompagner où il va. L'officier y consent, et, le marché conclu, ils cheminent côte à côte, arrivent devant une porte basse et heurtent rudement. — Qui est là, crie une voix *édentée*? — Corps Dieu, tête Dieu, ventre Dieu, répond le capitaine, à qui l'auteur aurait bien dû épargner de tels blasphèmes, et la porte s'ouvre, et ils apperçoivent une vieille femme et une vieille lampe qui tremblent l'une et l'autre.

La vieille était courbée en deux, couverte de haillons, branlante du chef, percée à petits yeux, coiffée d'un torchon, ridée partout, aux mains, au col, à la face. Ses lèvres rentraient sous les gencives, et elle avait tout autour de la bouche, des pinceaux de poils blancs qui lui donnaient la mine embabouinée d'un chat. L'intérieur de son bouge était à l'avenant; Phœbus lui donne un écu qu'elle reçoit, en le traitant de Monseigneur, et qu'elle renferme dans un tiroir; mais, pendant qu'elle tourne le dos, un petit garçon sale, chevelu, déguenillé, prend la pièce et met une feuille sèche à la place. La vieille avait fait signe aux deux gentilshommes de la suivre; elle avait monté l'échelle devant eux, et Phœbus, en habitué du logis, poussant une porte qui donnait dans un cabinet noir : — Entrez-là, avait-il dit à son compagnon, et la porte s'était refermée.

Le capitaine aussitôt court au devant de sa belle ingénue. Un quart d'heure se passe; c'est un siècle pour l'ar-

chidiacre. Enfin il entend craquer les ais de l'escalier de bois; quelqu'un monte, et il voit une lumière. La vieille, à la face de chat, paraît, une lampe à la main, puis l'officier, puis la bohémienne. Claude Frollo, le visage collé à la porte vermoulue de son obscur réduit, écoute et en entend plus qu'il ne voudrait, plus surtout que la décence ne nous permettrait d'en répéter. *L'innocente* disait : — Oh ! monseigneur, je vous aime ; et il y avait autour d'elle *un charme de vertu et un baume de chasteté.* Sans doute le baume de la cour des miracles ! — Corne de bœuf, reprenait le capitaine, ma chère *Similar*, *Esménarsa*..... pardon; mais vous avez un nom si *prodigieusement sarrasin*, que je ne puis m'en dépétrer ; c'est une *broussaille* qui m'arrête tout court. — Mon Dieu, dit la pauvre fille, puisque ce nom vous déplait, je voudrais m'appeler *Goton*. — Vous m'aimez donc? Eh bien, je veux que le grand diable Neptunus m'enfourche, si je ne vous rends la plus heureuse créature du monde. — Mais c'est pour nous marier, n'est-ce pas? — Ah! bah! est-ce qu'on se marie? est-ce qu'on est moins aimant *pour n'avoir pas craché du latin dans la boutique d'un prêtre?*

Et voilà comme s'expriment des écrivains dont *la foi a épuré l'imagination! à qui il faut des croyances, des vérités révélées! et qui n'ont pas oublié, comme Voltaire, que le trépied du poëte doit avoir sa place auprès de l'autel !*

Claude Frollo n'avait pu résister plus longtems à sa jalouse impatience ; il avait brisé sa porte ; il était là, et la jeune fille tremblait comme une colombe qui lèverait la tête au moment où l'orfraie la regarde dans son nid avec ses yeux ronds. A l'instant même Phœbus est frappé d'un coup de poignard; il tombe; Esméralda s'évanouit ; et, quand elle a repris ses sens, elle se voit entourée de soldats. On emporte le capitaine mourant; l'archidiacre a

disparu, laissant son manteau, et elle entend dire autour d'elle : c'est une sorcière qui a tué un capitaine.

Il y avait flagrant délit ; la justice fut bientôt saisie de l'affaire ; l'accusée comparaissait devant le tribunal, et la vieille chez qui avait été commis le crime, était appelée en témoignage. — Messeigneurs, dit-elle, la chose est aussi vraie que c'est moi qui suis la Falourdel, pauvre vieille aujourd'hui, jolie fille autrefois. Un soir je filais mon rouet; on cogne à ma porte. Je demande qui. On jure. J'ouvre. Deux hommes entrent. Ils me donnent un écu. Je serre l'écu dans mon tiroir et je me dis : ce sera pour acheter demain *des tripes* à l'écorcherie de la Violette. L'un de ces deux messieurs sort et, un quart d'heure après, revient avec une jeune fille que suivait un bouc, un grand bouc noir ou blanc, je ne sais plus. La fille à la bonne heure; mais le bouc, cela sent le samedi. Cependant je ne dis rien. J'avais l'écu. Je me remets à filer ; mais je ne sais pourquoi l'histoire *du moine bourru* me revenait en tête. Tout-à-coup j'entends un cri en haut. La fenêtre s'ouvre. Je cours, et je vois un fantôme habillé en prêtre, qui tombe dans l'eau et nage vers la cité. J'appelle le guet. Ces messieurs arrivent. Je monte avec eux ; et qu'est-ce que nous trouvons? Une chambre en sang, le capitaine étendu de son long avec un poignard dans le col, la fille faisant la morte, et le bouc tout effarouché. On emporte l'officier et la fille; mais attendez. Le pire, c'est que le lendemain, quand j'ai voulu prendre l'écu, je n'ai plus trouvé qu'une feuille sèche à la place. La vieille se tut. Un murmure d'horreur circula dans l'auditoire. Ce moine bourru, ce fantôme, ce bouc, tout cela sentait furieusement la magie.

Alors l'avocat du roi, Charmolue, prenant la parole : Messieurs ont les pièces du procès ; ils peuvent consulter le dire de Phœbus de Chateaupers. — Phœbus, s'écrie

l'accusée ! où est-il ? avant de me tuer, par grâce, dites-moi s'il vit encore. — Taisez-vous, femme, répond le président ; ce n'est pas là notre affaire. Qu'on introduise la seconde accusée. C'était *la chèvre*. On la fait approcher ; on lui présente le tambour de basque de la bohémienne, et, l'un des juges lui ayant demandé : quelle heure est-il ? elle le regarde d'un œil intelligent, lève son pied doré et frappe sept coups. Il était en effet sept heures. Ensuite on lui fait faire plusieurs autres momeries sur la date du jour, le mois de l'année, etc. Enfin le sac de cuir que Djali portait au col, ayant été vidé sur le carreau, on la vit extraire de l'alphabet épars le nom fatal de Phœbus, et les sortiléges dont le capitaine avait été victime, parurent irrésistiblement démontrés. — Fille, poursuivit le président, avouez-vous que, de complicité avec la chèvre ici présente, vous avez poignardé le capitaine Phœbus ? — Mon Phœbus ! horreur, s'écria-t-elle, en se cachant la tête dans les mains ! — Persistez-vous à le nier ? — Si j'y persiste, bon Dieu ! et son accent était terrible et son œil étincelait. — Comment en ce cas expliquez-vous les faits à votre charge ? — Je l'ai déjà dit ; je ne sais pas.

Il est évident, tout ignorante et tout ingénue qu'elle est, qu'elle pouvait se défendre beaucoup mieux.

A défaut d'autre explication, le procureur du roi, d'un ton plein de douceur : — Attendu l'obstination douloureuse de l'accusée, je requiers l'application de la question. —Accordé, dit le président.

Nous n'entrerons pas avec l'auteur dans le détail des horribles tortures que l'infortunée eut à souffrir, et sur le choix desquelles Charmolue hésita un moment *avec la grimace ambigüe d'un poète qui cherche une rime*. Tout cela révolte et fait crisper les nerfs. Enfin l'excès de la douleur force la patiente d'avouer le crime qu'elle n'a pas commis ; on lui lit sa sentence, et, en attendant l'heure de l'exécu-

tion, on la dépose dans les oubliettes creusées par Saint-Louis, sous la tourelle, *avec le colossal palais de justice sur la tête, pauvre mouche* qui n'eût pu remuer le moindre de ces moëllons.

C'est là que Claude Frollo, ainsi qu'on l'a vu, vint encore lui répéter ses infâmes propositions, ses exécrables blasphêmes, ajoutant à ceux que nous avons cités : — Aimer une femme ; l'aimer de toutes les fureurs de son âme ; sentir qu'on donnerait pour le moindre de ses sourires, son sang, ses entrailles, sa renommée, *son salut, l'immortalité et l'éternité; cette vie et l'autre !* Et en être haï! Oh! ce sont là les véritables tenailles rougies au feu de l'enfer ! A ces transports d'une rage impie et forcenée, la jeune fille se jette sur lui comme une tigresse furieuse, et, le poussant vers l'escalier avec une force surnaturelle : — Va-t-en, monstre ; va-t-en, assassin, et laisse-moi mourir.

Tout était prêt pour le supplice ; midi sonnait, et un tombereau débouchait par la rue Saint-Pierre aux bœufs. Une jeune fille y était assise, les bras liés derrière le dos. Elle était en chemise. Ses longs cheveux noirs tombaient épars sur sa gorge et ses épaules à demi découvertes. A travers cette ondoyante chevelure, plus luisante *qu'un plumage de corbeau*, on voyait se tordre et se nouer une grosse corde grise et rugueuse, qui écorchait ses fragiles clavicules, et se roulait sur son col, *comme un ver de terre sur une fleur*, et elle retenait avec ses dents *sa chemise mal attachée.*

Quelques-uns trouveront cette peinture gracieuse ; elle n'est qu'indécente, et rien ne nous paraît de plus mauvais goût et plus déplacé que ces images luxurieuses, au pied de l'échaffaud, et dans un moment si triste et si solennel.

Le valet du bourreau s'approche de la malheureuse pour la faire descendre du tombereau ; on lui délie les mains,

et on la fait marcher pieds nus sur le dur pavé, jusqu'au bas des marches du portail. La corde qu'elle avait au col, traînait derrière elle. On eût dit un serpent qui la suivait.

Dom Claude ne s'était pas éloigné, et on le voyait à la tête de la procession funèbre qui chantait la messe des morts. Esméralda l'apercevant: c'est encore lui, dit-elle, avec un geste d'épouvante! Il s'approche comme pour recevoir sa dernière confession. — Veux-tu de moi; je puis encore te sauver. — Va-t-en, démon, ou je te dénonce. Que ne le dénonçait-elle? — Réponds vite, veux-tu de moi? — Qu'as-tu fait de mon Phœbus? — Il est mort.

L'archidiacre mentait. En ce moment même, le capitaine se montrait au balcon du logis Gondelaurier, et il l'avait reconnu. Comment Phœbus restait-il là, témoin impassible de la mort d'une fille dont il savait l'innocence. surtout quand il avait devant lui l'auteur de l'attentat commis sur sa propre personne? Esméralda elle-même, tandis qu'on lui liait les coudes, levant machinalement les yeux: Phœbus, dit-elle, avec un cri déchirant, mon Phœbus! Mais le capitaine qui l'entend, fronce le sourcil, et elle le voit disparaître avec une autre femme. Ce dernier coup était trop rude; elle tombe sans mouvement sur le pavé.

Allons, dit Charmolue, portez-la dans le tombereau, et finissons.

Ces choses-là sont elles possibles? mais en voici bien d'une autre.

Un étrange spectateur observait tout, du haut des tours de l'église. C'était Quasimodo. Il avait fortement attaché à l'une des colonettes de la galerie, une grosse corde à nœuds. Soudain, au moment où le maître des hautes œuvres se dispose à remplir ses terribles fonctions, il enjambe la balustrade, saisit la corde des pieds, des

genoux et des mains ; puis on le voit couler sur la façade, comme *une goutte de pluie qui glisse le long d'une vître*, courir vers le bourreau *avec la vitesse d'un chat tombé des toits*, le terrasser sous deux poings énormes, enlever l'Égyptienne d'une main, comme un enfant sa poupée, et, d'un seul élan, rebondir jusque dans l'église, en élevant la jeune fille au-dessus de sa tête, et en criant d'une voix formidable : asile, asile !

Charmolue demeure stupéfait. Nous n'en sommes pas surpris. La chose était bien assez étonnante pour cela.

Les églises avaient ordinairement une logette pour les suppliants. A Notre-Dame, c'était une cellule sur les combles des bas-côtés, précisément à l'endroit où la femme du concierge actuel des tours, s'est pratiqué un jardin qui est aux jardins suspendus deBabilone, *ce qu'une laitue est à un palmier et une portière à Sémiramis*. C'est là qu'elle avait été déposée par son libérateur.

Nous ne dirons pas les attentions délicates, les preuves de dévouement, d'amour même que Quasimodo prodiguait à la belle prisonnière, en reconnaissance du verre d'eau qu'il en avait reçu, et à laquelle, en la voyant muette d'effroi en sa présence, il disait : — Pauvre monstre que je suis ! vous êtes un rayon du soleil, une goutte de rosée, un chant d'oiseau ; moi, je dois vous faire l'effet d'une bête, dites? Et il se prenait *à rire*. Y avait-il de quoi? Un jour, après une dernière déclaration, il tira de sa poche un petit sifflet : — Tenez, quand vous voudrez que je vienne, vous sifflerez avec ceci. Je suis sourd ; mais j'entends ce bruit là.

La pauvre Egyptienne avait revu son Phœbus. Envain il était ingrat ; elle l'aimait, et l'amour est *comme un arbre* ; il pousse de lui-même, et continue souvent *de verdoyer sur un cœur en ruine*.

Une fois qu'elle caressait Djali, Quasimodo, présent à

cette scène : — Mon malheur est que je ressemble encore trop à l'homme. Que ne suis-je tout à fait une bête comme cette chèvre !

Une autre fois Esméralda était sortie de sa cellule; tout-à-coup elle se trouble, frissonne et, tendant les bras vers la place : — Phœbus, se mit-elle à crier, viens, viens, un mot, un seul mot, au nom du ciel ! Quasimodo regarde, et distinguant l'objet de cette tendre prière : — Voulez-vous que je vous l'aille chercher ? — Oh ! va, allez, cours vite, amenez-le moi, je t'aimerai. Il courut. Phœbus venait de monter à cheval; il se met à sa poursuite. — Capitaine, arrêtez; il y a ici quelqu'un qui veut vous parler. — Corne Mahon, voilà un vilain oiseau ébouriffé qu'il me semble avoir vu quelque part. — Monseigneur.... — Je te dis de lâcher la bride de mon cheval. Drôle, que me veux-tu ? est-ce que tu prends la bride de mon cheval pour une potence? — C'est une femme qui vous attend, qui vous aime. — Dis à celle qui t'envoie que je vais me marier et qu'elle aille au diable. — C'est Esméralda. — Face de chat-huant, est-ce que tu reviens de l'autre monde ? Il dit, lui assène un vigoureux coup de pied dans la poitrine, et pique des deux. Phœbus apparemment n'était pas aussi facile à désarçonner que le bourreau, ses valets et la garde.

Quasimodo revient vers Esméralda. — Quoi ! seul, lui dit-elle, du plus loin qu'elle l'aperçoit ? — Je n'ai pu le trouver. — Va-t-en. Et, depuis ce jour, il ne lui fit plus de visite.

Un soir, ou plutôt une nuit, la bohémienne aperçoit à sa lucarne, un homme qui la regarde. Elle jette un cri d'effroi; c'était l'archidiacre qui avait découvert sa cachette et déjà il s'était glissé près d'elle. Ici le respect pour le lecteur retient notre plume. Comme elle se débattait en rampant sur le sol, sa main rencontre le sifflet que lui

avait laissé Quasimodo ; elle le porte à ses lèvres, siffle de toute la force qui lui reste, et presque au même instant le prêtre sent une grosse main qui le traîne par le pied hors de la cellule, tandis qu'un coutelas brille sur sa tête ; mais à la clarté d'un pâle rayon de la lune, le sonneur de cloches a reconnu son maître. Il le lâche, recule, tombe à ses genoux et lui présente le fer dont il est armé. Claude Frollo se jetait dessus, mais la fille plus prompte s'en empare, *éclate de rire avec fureur*, et, tenant la lame haute : — Approche , si tu l'oses. Il a peur, se replonge sous la voûte de l'escalier, et rentre à tâtons dans sa cellule, en murmurant : personne ne t'aura. Quasimodo ramasse le sifflet, le rend à l'Egyptienne et se retire.

Dom Claude, malgré tant d'inutiles efforts, n'avait pas perdu l'espérance de ressaisir sa proie. D'après un projet arrêté entre lui et Gringoire, les truands de la cour des miracles devaient se soulever en faveur de leur reine. Le projet réussit. Les truands s'armèrent ; ils coururent assiéger Notre-Dame, et ils allaient enlever la place ; mais Quasimodo, qui ne savait pas leur dessein, croyant que c'était à Esméralda qu'on en voulait, se mit en devoir de soutenir l'assaut. Il faisait pleuvoir sur les assiégeants une grêle de moëllons, les inondait d'un déluge de plomb fondu, renversait leurs échelles, et donnait à la force armée le tems de venir au secours de la cathédrale. En effet les troupes du roi ne tardent pas à arriver ; les truands sont mis en fuite, et l'église est délivrée ; mais Esméralda n'y était plus. Gringoire et l'archidiacre l'avaient enlevée, et ils étaient parvenus avec elle sur la place de la Grève où était dressée la potence. Là, Gringoire s'évade et laisse la pauvre fille avec le prêtre. — Je puis encore te sauver, lui disait celui-ci, en lui montrant le gibet ; choisis entre nous deux. — Monstre, le gibet m'est moins affreux que toi, et elle le menace de lui arracher ses vilains

cheveux gris, *et de les lui jeter à poignée par la face.* Ici encore et à plus forte raison, nous renonçons à transcrire. Enfin le misérable, voyant qu'il n'a rien à espérer, reprend l'innocente créature, la renverse à terre, la traîne vers l'angle de la tour Roland, demeure de la sachette, et lui crie : Gudule! Gudule! voilà l'Egyptienne, venge-toi. Aussitôt l'Egyptienne se sent saisir par le coude. — Ne la lâche point; je vais chercher les sergents. Tu la verras pendre. Il savait que la sachette avait tous les bohémiens en horreur, depuis qu'ils lui avaient volé sa fille, et les doigts osseux et maigris de la vieille meurtrissaient les bras de la malheureuse. — Oh! que je te mordrais bien, si les barreaux ne m'en empêchaient; mais j'ai la tête trop grosse. Et elle *riait* ou grinçait des dents. Les deux choses se ressemblaient. La pauvre condamnée, croyant entendre les pas des chevaux : — Madame, ayez pitié. Ils viennent. Je n'ai rien fait. Lâchez-moi; grâce! — Rends-moi mon enfant. — Lâchez-moi, au nom du ciel! — Rends-moi mon enfant. Tiens, voilà son petit soulier. Sais-tu où est le pareil? L'Egyptienne, à ces mots, ouvre son sachet et en tire un petit soulier tout semblable à l'autre. — O ma mère, s'écrie-t-elle! — O ma fille, répond la recluse! Reconnaissance pathétique, inattendue, incroyable qui ne se résout pas en une scène de moins de vingt pages. A l'instant même la sachette brise les barreaux de la lucarne, saisit sa fille par le milieu du corps, et la tire dans sa cellule. Ses efforts pour l'arracher aux soldats qui veulent la lui ravir, ne sont pas imaginables. Écumante, l'œil hagard, à quatre pattes, comme une panthère, et toute hérissée : — Approche, dit-elle au commandant de la troupe. Est-ce que tu ne comprends pas que c'est ma fille? Sais-tu ce que c'est qu'un enfant qu'on a? Hé! loup cervier, n'as-tu jamais gîté avec ta louve? N'en as-tu jamais eu un louveteau? Et, si tu as des petits,

quand ils hurlent, est-ce que tu n'as rien dans le ventre qui remue? Elle a beau faire; le mur de la cellule est enfoncé; le bourreau y pénètre et s'empare de la fille et de la mère. La mère, comme une bête qui tombe sur sa proie, se jete sur sa main, la mord, la déchire, et ce n'est pas sans peine qu'on la lui arrache toute sanglante. Repoussée brutalement, on remarque qu'elle tombe lourdement sur le pavé; on la relève, et elle retombe de nouveau. C'est qu'elle était morte.

Rien de plus beau que la tendresse maternelle et la piété filiale; mais ce n'est point parmi les prostituées qu'il faudrait en aller chercher des exemples.

Pour la jeune fille, le bourreau l'emporte vers le gibet, la fait monter au plus haut de l'échelle, lui arrange le nœud autour du col, et quelques instants après on la voit se balancer au bout de la corde, avec l'homme accroupi sur ses épaules.

Dans quel but de plaisir ou d'utilité, décrire aussi minutieusement les dernières angoisses d'une créature innocente à laquelle on s'intéresse?

Passe pour l'archidiacre. Lui, du haut de Notre-Dame, le col tendu, l'œil hors de la tête, il pouvait jouir, il jouissait d'un tel spectacle; et, au moment où c'était le plus terrible, *un rire de démon éclata sur son visage livide.*

Quasimodo prit la chose autrement; il n'avait pas entendu ce rire; mais il l'avait vu; il en fut si indigné, que, reculant de quelques pas en arrière, et se ruant avec fureur sur Dom Claude, il le poussa de ses deux grosses mains par le dos, et le précipita du haut en bas de la tour.

Le caractère de *Claude Frollo* n'est pas le moins remarquable du roman; il en est certainement le plus immoral et le plus impie; mais, d'après ce qu'il a fallu en faire connaître d'avance, en parlant de Quasimodo et d'Esmé-

ralda, il ne reste plus que peu de chose à dire, pour achever de le peindre.

C'était une figure d'homme austère, calme et sombre. Il n'avait pas plus de trente-six ans. Cependant il était chauve, et à peine avait-il aux tempes quelques touffes de cheveux rares et gris. Il appartenait à ce que l'on appelait alors haute bourgeoisie, ou petite noblesse. — Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, l'avait cloîtré tout enfant au collége de Torchi en l'université, et, à seize ans, il eût pu tenir tête en théologie mystique, à un père de l'église; en théologie canonique, à un père des conciles; en théologie scolastique, à un docteur de Sorbonne. De la théologie, il avait passé aux capitulaires, aux décrétales; puis il s'était jeté sur la médecine, sur les arts libéraux; avait étudié la science des herbes, des onguents; le latin, le grec, l'hébreu. A dix-huit ans, les quatre facultés y avaient passé. Alors il perdit son père et sa mère; et il ne lui restait qu'un jeune frère, Jéhan Frollo, qu'il mit en nourrice, qu'il envoya au collége, dont il soigna l'éducation, et qui en profita si bien qu'il finit par s'enrôler parmi les truands de la cour des miracles.

Claude Frollo avait donc parcouru le cercle presque entier des connaissances humaines; mais on prétendait qu'après avoir épuisé le *fas* du savoir, il avait osé pénétrer dans le *nefas*; qu'il avait creusé dessous toute la science matérielle, limitée, et qu'il s'était assis dans cette caverne à la table mystérieuse des alchimistes, des astrologues, des hermétiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'était accommodé, dans celle des deux tours qui regarde la Grève, une petite cellule fort étroite où nul n'entrait, pas même l'évêque, sans son congé. Souvent la nuit on y voyait briller une clarté intermittente qui semblait suivre les aspirations haletantes d'un soufflet, et les bonnes femmes disaient : voilà l'archidiacre qui souffle; l'enfer pétille là haut.

Mais si, en vieillissant, il s'était formé des abîmes dans sa science, il s'en était aussi formé dans son cœur. D'où lui venait cette tête toujours penchée, cette poitrine toujours soulevée de soupirs? Pourquoi ces sourcils froncés qui se rapprochaient *comme deux taureaux qui vont lutter ?* Quel était ce feu intérieur qui éclatait dans son regard, et qui faisait ressembler son œil à un trou percé dans une fournaise ? Il avait vu Esméralda ; il l'avait vue danser ; il l'avait entendue chanter ; et, malgré sa sévérité, sa science et une vie jusque là exemplaire , il avait conçu pour elle une passion violente, indomptable ; une véritable passion de tigre. C'est ce qui explique en partie les démarches inconsidérées, les actions atroces, les projets irréalisables qu'on lui prête, pour s'assurer la possession de l'Égyptienne; l'ordre de l'enlever, qu'il donne à Quasimodo ; la garde assidue qu'il monte au sommet des tours de Notre-Dame, pour suivre tous ses pas; la jalousie que lui inspire le capitaine Phœbus ; l'étrange demande qu'il lui fait, de l'accompagner chez la Falourdel ; le meurtre qu'il y commet ; son apparition dans le cachot de la malheureuse, quand, la poitrine déchirée, les ongles en sang, se *martelant* le crâne sur les pierres, seul avec elle, il lui dit : — Je t'en supplie, si tu as des entrailles, ne me repousse pas ; ne me parle plus de Phœbus ; me parler de lui, c'est broyer entre tes dents toutes les fibres de mon cœur. Grâce ! si tu viens de l'enfer, j'y vais avec toi ; *l'enfer où tu seras, c'est mon paradis ; ta vue est plus charmante que celle de Dieu.* C'est ce qui explique, outre ces abominables impiétés, comment à l'heure fatale où elle va mourir, le monstre, sous prétexte de recevoir sa dernière confession, est encore là, lui promettant de l'arracher au supplice, et, sur son refus de l'écouter, se disant à lui-même, entre les dents, avec un *rire infernal* : Eh bien, meurs ; personne ne t'aura.

Descendu, après cette imprécation, du funèbre tombereau qui la conduit à la mort, il s'éloigne de la Grève, et ne doutant plus que déjà la sentence ne soit exécutée, il va, marche, court, prend toute rue au hasard; mais l'image d'Esméralda le poursuit partout. C'est une idée fixe qui le torture, qui lui *mord la cervelle*, qui lui *déchiquette les entrailles*. Il ne se repent pas de ce qu'il a fait, il est prêt à le refaire; mais il souffre; il souffre à tel point que, par instants, il s'arrache des poignées de cheveux, *pour voir s'ils ne blanchissent pas*. Il avait erré ainsi jusqu'au soir, avant d'arriver à Notre-Dame. Il y entre, et il lui semble que l'église s'émeut, qu'elle remue, qu'elle s'anime, qu'elle est vivante, qu'elle n'est plus qu'une sorte d'éléphant prodigieux qui *souffle, qui marche, avec ses piliers pour pieds, ses deux tours pour trompes, et l'immense drap noir pour caparaçon*. Il sent passer et se dégager dans son cerveau tant de formes monstrueuses, qu'il lui paraît que sa tête est devenue *une des cheminées de l'enfer*.

On croirait Esméralda à jamais délivrée du fatal démon qui la poursuit; elle ne l'est pas encore. On a vu plus haut comment elle avait été sauvée de la potence par Quasimodo; comment celui-ci, l'ayant emportée dans la cathédrale, l'archidiacre avait découvert sa retraite et s'était glissé auprès d'elle pendant la nuit; comment, sans le sifflet du sonneur, il fût venu à bout de son exécrable dessein; on se rappelle le siége de l'église par les truands, le nouvel enlèvement de l'infortunée, et de quelle façon, en face du gibet, sur la Grève *pleine de bruit et de clartés*, aux genoux de sa victime, l'abominable ravisseur n'avait pas craint de lui renouveler la déclaration de son amour diabolique. C'est là qu'il n'avait point horreur de lui dire: — Si tu savais combien tu m'es chère! Quel cœur c'est que mon cœur! A quel abandon de toute vertu je me suis

livré pour toi ! Docteur, je bafoue la science ; prêtre, je fais du missel *un oreiller de luxure, et je crache au visage de mon Dieu*, tout cela, pour te plaire, enchanteresse ! pour être *plus digne de ton enfer!* et tu ne veux pas du damné ! On se rappelle enfin avec quelle rage, au dernier refus d'Esméralda il la remit aux mains de la *sachette*, courut avertir la garde, et s'en alla jouir, du haut des tours de Notre-Dame, du spectacle d'un supplice dont il était la cause et l'instrument, et à la vue duquel il poussa un cri de joie si féroce, qu'en dépit d'un dévouement tel que jamais chien, éléphant ou cheval n'en eut pour son maître, Quasimodo indigné le fit sauter du haut en bas de la cathédrale.

L'auteur, dans le portrait du poëte *Gringoire*, s'il n'est pas plus véridique, n'est du moins pas aussi irreligieux, aussi indécent que dans celui de Claude Frollo.

C'était fête à Paris, le 6 janvier 1467, et ce jour là, jour des rois et de la fête des fous, il y avait *mystère* au palais de justice. L'auteur de la pièce était Pierre Gringoire, individu grand, maigre, blême, blond, jeune encore, quoique déjà ridé au front et aux joues, et que personne n'apercevait dans la salle, tant sa longue et mince personne était complètement abritée de tout rayon visuel, par le diamètre du pilier auquel il était adossé.

Le mystère avait commencé sous d'assez heureux auspices, et la chose aurait été à bien, si, au milieu d'une foule si nombreuse et si bruyante, mille incidents n'étaient venus interrompre la représentation. Tantôt c'était un mendiant déguenillé, un malingreux, *Clopin Trouillefou*, qui, du haut d'une balustrade, étalant la plaie de sa jambe, attirait tous les regards par ses simagrées, et troublait le recueillement universel. Tantôt c'était la voix retentissante de l'huissier annonçant son éminence Monseigneur le cardinal de Bourbon, et toutes les bouches répétaient:

le cardinal ! le cardinal ! et l'auditoire était bouleversé. Ensuite venaient les envoyés de M. le duc d'Autriche; puis les magistrats de Paris; puis *Jaque Copenolle*, maître chaussetier et premier échevin de Gand; et, quand celui-ci eut pris place dans l'assemblée, qu'il eut donné, en signe de vieille connaissance, *la main* à Clopin Trouillefou, et qu'il eut proposé, pour remplacer le mystère qui ennuyait tout le monde, de célébrer la fête des fous, à la manière flamande, en élisant pour pape celui qui ferait la plus laide grimace, ce fut alors que la stupéfaction, la colère, l'indignation otèrent la parole à Gringoire, et qu'il comprit qu'il n'y avait plus qu'à se laisser aller au torrent. Il avait pourtant repris courage; quelques spectateurs étaient restés; il se démenait sur ses tréteaux; mais tout-à-coup un cri se fait entendre : Esméralda ! Esméralda ! et dans un moment la salle est vide.

Ce fut le dernier coup pour le malheureux poète. Il le reçut avec résignation. Que le diable vous emporte, dit-il à ses comédiens. Si je suis payé, vous le serez; et, en descendant l'escalier tortueux du palais : belle cohue d'ânes et de butors que ces Parisiens, grommelait-il entre ses dents ! Ils viennent pour entendre un mystère et ils n'en écoutent rien ! et moi, venir pour voir des visages et ne voir que des dos ! être poète et avoir le succès d'un *apothicaire !*

La nuit arrive de bonne heure en janvier. Les rues étaient déjà sombres, quand Gringoire quitta le palais. Il n'osait, d'après sa déconvenue, rentrer dans son logis; il en devait le loyer depuis six mois; c'était une somme de douze sols parisis, et il avait compté, pour la payer, sur ce que M. le Prévôt avait promis de lui donner de sa pièce. Il aurait pu, sans inconvenance, aller présenter sa requête au magistrat. Toute peine vaut salaire. Au lieu de cela, il se mit à battre le pavé, sans savoir où il coucherait. Après

avoir couru longtems et fait plus d'une fâcheuse rencontre, il se trouve devant une espèce de hutte, en forme de ruche, sous laquelle s'abritait *le passeur aux vaches*, à l'endroit où est aujourd'hui le Pont-Neuf. Heureux passeur aux vaches, pensa-t-il, tu ne songes pas à la gloire ; tu ne fais pas de drames ! et moi, poète, je suis hué, et je grelotte, et je dois douze sols, et ma semelle est si transparente qu'elle pourrait servir *de vitre à ta lanterne !*

Arrivé sur la Grève, il était transi ; il avait pris par le Pont aux Meuniers, et tous les moulins de l'évêque l'avaient *éclaboussé* au passage. Aussi se hâta-t-il d'approcher d'un feu de joie qui brûlait au milieu de la place. J'ai bien besoin, se disait-il, d'un coin de cheminée. Mes souliers boivent ; et ces maudits moulins qui ont *pleuré* sur moi !

La foule émerveillée entourait Esméralda qui venait de terminer ses exercices, et qui, son tambour à la main, le présentait à Gringoire, lequel suait à grosses gouttes, tant il lui était pénible de n'avoir rien à donner.

Au sortir de là, il avait vu la bohémienne prendre avec sa chèvre, la rue de la Coutellerie. Il prit le même chemin, et il marchait tout pensif derrière elle. Après tout, pensait-il à peu près, il faut bien qu'elle loge quelque part. Les bohémiens ont bon cœur. Qui sait ? Il la suivait toujours, quoique d'un peu loin, quand tout-à-coup, il l'entendit crier au meurtre ! C'étaient l'archidiacre et Quasimodo qui tentaient de l'enlever. Il ne prit pas la fuite, s'avança au contraire bravement et appela le guet ; mais Quasimodo vint à lui ; d'un revers de la main, le jeta à quatre pas sur le pavé, où il resta quelque tems tout étourdi de sa chûte, au beau milieu du ruisseau.

Une autre mésaventure l'attendait. Des gamins, traînant une vieille paillasse, l'avaient jetée sur Gringoire qu'ils ne voyaient pas et l'un d'eux, une mèche à la main, allait y

mettre le feu. — Mort Christ, grommela Gringoire, est-ce que je vais avoir trop chaud maintenant? Le moment était critique, et, tout meurtri qu'il était, il fit un effort surnaturel, un effort de *faux monnayeur qu'on va bouillir* et qui veut s'échapper. Il se leva, rejeta la paillasse sur les gamins et s'enfuit.

Après avoir couru à toutes jambes de rue en rue, maudissant l'enchevêtrement des carrefours et des culs de sac, que le diable, disait-il, avait fait *à l'image de sa fourche*, il était entré dans une longue ruelle non pavée où rampaient je ne sais quelles masses vagues et informes. En s'approchant, il vit que l'une de ces larves n'était autre chose qu'un misérable cul de jatte, sautelant sur ses deux mains *comme un faucheux blessé qui n'a plus que deux pattes*. Il rejoignit une autre de ces masses ambulantes. C'était un perclus à la fois manchot et boiteux, et qu'on eût pris *pour un échaffaudage de maçon en marche*. Un trosième fantôme attira ses regards. C'était un petit aveugle, à face juive et barbue, remorqué par un gros chien, et ramant dans l'espace avec son bâton. Tous trois lui demandent l'aumône. — Mes amis, leur répond le poète, j'ai vendu ma dernière chemise, la semaine passée, et il leur tourne le dos; mais voilà que l'aveugle, le boiteux, le cul de jatte, courant, s'entre-culebutant, se mettent à ses trousses, et, à mesure qu'il s'enfonce dans la rue, culs de jatte, aveugles, boiteux, manchots, borgnes, lépreux pullulent autour de lui, hurlant, beuglant, glapissant, tous clopin clopant, cahin caha, et vautrés dans la fange, *comme des limaces après la pluie*. Les trois mendiants le tenaient et le poussaient devant eux. — Où suis-je, leur demanda-t-il? — Dans la cour des miracles. En effet, ils étaient dans cette redoutable cour des miracles, qui n'était qu'un cabaret tout *aussi rouge de sang que de vin*.

Autour d'un grand feu, quelques tables vermoulues

étaient dressées, çà et là; sur ces tables reluisaient quelques pots, et, autour de ces pots, quelques visages bacchiques. Une espèce de faux soldat défaisait, en sifflant, les bandages de sa fausse blessure, et désemmaillottait son genou sain et vigoureux. Un jeune hubin prenait leçon d'épilepsie d'un vieux sabouleux qui lui enseignait l'art d'écumer, en mâchant un morceau de savon. Un hydropique se dégonflait, et faisait boucher le nez à quatre ou cinq larronesses qui se disputaient un enfant volé dans la soirée. Un tonneau était près du feu, et un mendiant sur le tonneau. C'était *Clopin Trouillefou*. Gringoire lui est amené. — Qui es-tu? — Je suis celui qui ce matin.... — Par *les ongles du diable*, ton nom, et rien de plus. Écoute; tu es entré dans le royaume d'Argot, sans être argotier, tu dois être puni, à moins que tu ne sois caponrifodé ou franc-mitou. Décline tes qualités. — Je suis l'auteur.... — Tu vas être pendu. — Monseigneur, je suis le poète dont on a représenté ce matin une moralité dans la grand'salle du palais. — Eh bien! pour nous avoir ennuyés ce matin, est-ce une raison pour n'être pas pendu ce soir? — Un moment. Entendez-moi. Comment aurait-on pu l'entendre? Une vieille femme venait de poser sur le trépied ardent, une poèle pleine de graisse, qui glapissait sur le feu avec un bruit pareil *aux cris d'une troupe d'enfants qui poursuit un masque.*

Cependant Trouillefou, au milieu de ses pairs, et s'élevant de toute la tête au-dessus d'eux *comme une hure parmi des groins* : écoute encore une fois. Voici un moyen de te tirer d'affaire pour le moment. Veux-tu être des nôtres? — Je le veux certes bellement, repart aussitôt Gringoire. — Tu consens donc à être truand? — Sans doute. — Ce n'est pas assez. Pour être reçu dans l'argot, il faut fouiller le mannequin. — Eh bien, soit, je fouillerai le mannequin.

Trouillefou fait un signe et, à l'instant même, Gringoire voit se dresser devant lui une fort jolie potence portative, à laquelle est suspendue par le col une espèce d'épouvantail aux oiseaux, vêtu de rouge, et tellement chargé de grelots et de sonnettes qu'on eût pu en *harnacher trente mules castillanes.* Puis Trouillefou indiquant au récipiendaire un vieil escabeau pla cé au-dessous du mannequin : — Monte là-dessus. — Mort diable; je vais me rompre le col. Votre escabeau est boiteux *comme un distique de martial.* — Monte, et point tant de paroles. Gringoire monte. — Maintenant tourne ton pied droit autour de ta jambe gauche, et dresse-toi sur la pointe du pied. De cette façon, tu pourras atteindre jusqu'à la poche du mannequin. Tu y fouilleras; et si tu fais tout cela sans qu'on entende le bruit d'une sonnette, tu seras truand. — Mais si je fais sonner les sonnettes? — Tu seras pendu. — Je ne comprends pas. — Allons, dépêchons et que cela finisse. Il fallut se décider; mais cette myriade de sonnettes, avec leurs petites langues de cuivre, semblaient au malheureux autant de *gueules d'aspics*, ouvertes, prêtes à mordre et à siffler. — Oh! disait-il, les mains jointes, sonnettes, ne sonnez pas; clochettes, *ne clochez pas;* grelots, ne *grelottez pas.* Il prend enfin son parti, se dresse sur la pointe du pied gauche, étend le bras; mais, au moment d'atteindre au but, son corps, qui n'avait plus qu'un pied, chancèle sur l'escabeau, qui n'en avait que trois, et, voulant s'appuyer au mannequin, dont toutes les sonnettes sont mises en mouvement, il perd l'équilibre et tombe lourdement à terre. — Relevez le drôle, s'écrie Trouillefou, et pendez-le moi rudement. On avait décroché le mannequin pour faire place au poète. Les argotiers le font remonter sur l'escabeau; Clopin lui passe la corde autour du col, et, lui frappant sur l'épaule : adieu l'ami; tu ne peux plus échapper maintenant, *quand même tu digèrerais avec les boyaux du pape.*

Le dénouement toutefois ne fut pas aussi tragique qu'on s'y serait attendu. Nous avons vu comment Esméralda, en vertu de certaine loi bohémienne, avait sauvé Gringoire de la corde, en l'acceptant pour mari; mais ce n'était, dans l'esprit de la jeune fille, qu'un mariage simulé, et le mécompte du poète fut grand, quand, après la cérémonie, abordant, de la manière la plus galante, celle qu'il croyait sérieusement son épouse : — Que me voulez-vous, lui dit-elle, en reculant? L'apostrophe l'étonnait fort et il voulait insister. Alors elle saute d'un bout de la cellule à l'autre, se baisse et se redresse, un petit poignard à la main. — Sainte vierge, s'écrie Gringoire, voilà une luronne! — Il faut que tu sois un drôle bien hardi. — Pardon, mademoiselle, mais pourquoi m'avez-vous pris pour mari? — Fallait-il te laisser pendre? — Ainsi vous n'avez eu d'autre pensée en m'épousant, que de me sauver du gibet? — Et quelle autre pensée veux-tu que j'aie eue? — En ce cas je renonce à mes droits; mais donnez-moi à souper. Elle ne répondit pas, fit une petite moue, dressa la tête *comme un oiseau*, puis *éclata de rire*, et, un moment après, le souper fut servi. Gringoire se mit à manger avec emportement. Les premiers *bêlements* de son appétit apaisés, il reprit courage. — Vous ne voulez donc pas de moi pour votre époux? — Non. — Pour votre amant? — Non. — Est-il vrai que vous avez le don de prophétie? — Non. — Pourquoi vous appelle-t-on Esméralda? — Je n'en sais rien. — Cet homme qui m'a interrogé du haut de son tonneau, c'est le chef de votre tribu? — Oui. — C'est pourtant lui qui nous a mariés. Elle lui renouvela sa petite moue, en ajoutant : — Je ne sais pas seulement ton nom. — Mon nom, je vais vous le dire, et, quand vous me connaîtrez mieux, vous m'aimerez peut-être. Vous saurez donc que je m'appelle Pierre Gringoire, et que je suis fils du fermier du tabellionage

de Gonesse. Mon père a été pendu par les Bourguignons et ma mère *éventrée* par les Picards. A six ans, j'étais orphelin, n'ayant pour semelle à mes pieds que le pavé de Paris. Une fruitière me donnait une prune par-ci, un tamellier me jetait une croûte par-là. Le soir, je me faisais ramasser par les onze-vingts qui me mettaient en prison, et je trouvais là une botte de paille. L'hiver, je me chauffais au soleil. Tout cela ne m'a pas empêché de grandir et de maigrir comme vous voyez. A seize ans, je voulus prendre un état. Je me fis successivement soldat, moine, apprenti charpentier, maître d'école; mais je ne savais pas lire, et, voyant que je n'étais bon à rien, je me fis, de mon plein gré, poète et compositeur de rythmes. C'est alors que je rencontrai le révérend Claude Frollo, archidiacre de Notre-Dame. Il s'intéressa à moi, et c'est à lui que je dois d'être maintenant un véritable lettré, sachant le latin, et n'étant barbare ni en scolastique, ni en poétique, ni en rythmique, ni même en hermétique. C'est moi qui suis l'auteur du mystère représenté aujourd'hui en pleine grand'salle du palais. J'ai fait aussi un livre qui aura 600 pages, sur la comète de 1465. Je fais des façons de tour fort avenants, que j'enseignerai à votre chèvre, et puis mon mystère me rapportera beaucoup d'argent, si on me paye. Vous voyez que je ne suis pas un méchant parti de mariage.

Gringoire attendait l'effet de sa harangue; mais Esméralda avait disparu. Néanmoins, il ne fut point privé pour cela du plaisir de la voir. Il faisait partie de son cortége, et l'accompagnait ordinairement avec Djali, quand elle chantait, dansait et tourbillonnait en plein air. Même il pouvait la suppléer au besoin. C'est ainsi que le jour où *la petite* avait été appelée du haut d'un balcon par le capitaine Phœbus, il avait pris place sur le tapis, et qu'on le voyait se promener autour du cercle, avec une chaise

entre les dents, et sur cette chaise un chat qui jurait fort effrayé, quand il fut surpris par l'archidiacre dont la vue le troubla tellement qu'il trébucha, et que le chat et la chaise tombèrent pêle-mêle sur les assistants égratignés et meurtris, au milieu d'une huée inextinguible.

— Vous faites là un beau métier, lui avait dit Claude Frollo? — J'en conviens, mon maître, et me voilà dans un prodigieux acoutrement. Aussi, en vous voyant, ai-je été plus pénaud *qu'un chat coiffé d'une calebasse;* plus sot *qu'un âne devant un tourne-broche*; mais que voulez-vous? il ne suffit pas de passer sa vie, il faut la gagner.

Ce n'est pas là ce dont s'inquiétait l'archidiacre ; il voulait savoir ce qu'était devenue Esméralda, et quels rapports existaient entre elle et le poète. Celui-ci ne lui cacha rien, et Claude Frollo se retira à peu près convaincu que l'Égyptienne, malgré son mariage, n'avait rien perdu de la candeur, de l'ingénuité et de l'innocence où elle avait été élevée à l'école de Trouillefou et des jeunes filles bohêmes.

P. Gringoire avait assisté à l'audience où sa fiancée avait été condamnée à être pendue, et l'avait laissé condamner sans rien dire. Il avait su depuis qu'elle avait échappé au supplice et s'était réfugiée à Notre-Dame ; il en était fort aise, mais n'était pas tenté d'y aller voir. Il n'affectionnait, ne regrettait *que Djali!* Au reste, le jour il faisait des tours pour vivre ; et, la nuit, tantôt il élucubrait un mémoire contre les moulins de l'évêque qui avaient *pleuré sur lui;* tantôt il commentait l'ouvrage de Baudry le rouge, sur la coupe des pierres, ce qui lui avait donné un goût violent pour l'architecture. Un jour qu'il admirait en extase l'intérieur d'une chapelle dont les sculptures *ressemblaient à un cœur de chou,* il sentit une main se poser gravement sur son épaule ; c'était la main de Dom Claude. — Que faites-vous là? — Vous le voyez, mon maître, j'admire la coupe de ces pierres. — Et cela vous

amuse ? — C'est le *paradis.* — Qu'avez-vous fait de la petite danseuse égyptienne ? — Je la croyais pendue ; mais on dit qu'elle s'est réfugiée dans Notre-Dame. — Il est vrai qu'elle s'y est réfugiée, ce qui n'empêchera pas que dans trois jours, elle ne soit reprise par la garde et pendue en place de Grève. — Voilà qui est fâcheux. — Ne vous a-t-elle pas sauvé la vie ? — *C'est pardieu* vrai. — Est-ce que vous ne voulez rien faire pour elle ? — Je ne demande pas mieux ; mais comment la sauver ? — Écoutez, maître Pierre; je vous dirai franchement mon idée ; je vous introduirai près d'elle, vous prendrez sa jupe , elle prendra votre pourpoint, s'échappera sous ce costume et vous laissera en sa place ; on vous pendra peut-être, mais elle sera sauvée ; que dites-vous de ce moyen ? — Je dis que c'est une *drôle* d'idée que vous avez eue là. — Vous lui devez la vie, eh bien! c'est une dette que vous lui paierez. — J'en ai bien d'autres que je ne paie pas. — *Tête à faire un grelot*, il le faut absolument ; je le veux. A ce mot, Gringoire intimidé fait une grimace qui rend sa blême figure semblable *à celle d'un nouveau-né qui a la colique* ; et il finit par dire, en essuyant une larme : eh bien , je réfléchirai. — C'est donc convenu ? — Oui. — A demain. —A demain; puis, se ravisant tout-à-coup, oh! ma foi non, être pendu, c'est trop absurde. — Adieu ; je te retrouverai. — Je ne veux pas que ce diable d'homme me retrouve, se dit Gringoire en lui-même , et, courant après lui : tenez, Monsieur, pas d'humeur *entre vieux amis.* Vous vous intéressez à cette fille, c'est bien ; mais si je trouvais, pour la tirer d'embarras, un autre expédient que celui de me faire pendre, qu'en diriez-vous ? — *Ruisseau de paroles*, et quel est ton expédient ? Une heureuse idée était venue au poète ; c'était de soulever les truands en faveur de leur reine. Il se penche alors mystérieusement à l'oreille de l'archidiacre, et lui explique son dessein.

Quand il eut fini, Dom Claude lui prit la main, et lui dit froidement : — C'est bon, à demain.

Le dessein n'était pas mal conçu; mais la résistance inopportune, quoique très-généreuse, de Quasimodo, en empêcha la réussite, en donnant aux troupes du roi le tems de venir au secours de la cathédrale assiégée. — Clopin Trouillefou et ses gens firent en vain des prodiges de courage ; leur déroute fut complète, et Gringoire se vit arrêté parmi les traînards. Conduit à la Bastille devant le roi, avec un autre prisonnier, quand ce fut à son tour de répondre : — Ton nom, dit Louis XI ? — Sire, P. Gringoire. — Ton métier. — Philosophe. — Or çà, paillard, qu'allais-tu faire parmi cette canaille ? — Sire, je n'y étais pas, il y a méprise, et je conjure Votre Majesté... — Tais-toi ; tu nous romps la tête. Tristan l'ermite était à côté de son maître : — Sire, dit-il, peut-on pendre aussi celui-là ? — Peuh, répond négligemment le roi, je n'y vois pas d'inconvénient. Le poète, à cette froide et indifférente répartie, comprit que c'était le moment ou jamais de recourir à quelque chose de très-pathétique, et, tombant à genoux, il s'écria avec une gesticulation déses-pérée :

« Sire, la grande foudre de Dieu *ne bombarde pas une laitue*. Ayez pitié d'un pauvre homme honnête qui serait bien plus empêché d'attiser une révolte, qu'un *glaçon de donner une étincelle*. Je suis un fidèle *vassal* de Votre Majesté; donc ne me jugez pas séditieux et pillard. Hélas ! je ne suis pas extrêmement riche, c'est vrai; je suis même un peu pauvre ; mais qu'est-ce que cela vous fait à vous, qu'il y ait un pauvre de plus sur la terre ? un pauvre innocent philosophe *barbotant dans les ténèbres de la calamite, avec son gousset vide qui résonne sur son ventre creux ?* Les grands rois se font une perle à leur couronne de protéger les gens de lettres. Quelle tache à Alexandre, s'il avait fait pendre Aristotelès? Ce trait ne serait pas un

petit moucheron sur le visage de sa réputation, pour l'embellir, mais bien un *malin ulcère*, pour le défigurer. Sire, je ne suis pas un grimaud, et, vous le voyez, j'ai beaucoup d'éloquence naturelle; faites-moi grâce; cela faisant, vous ferez une action galante à Notre-Dame, car je vous jure que je suis très-effrayé de l'idée d'être pendu.» — Voilà un terrible braillard, dit le roi dont il baisait les pantoufles; puis, se tournant vers Tristan l'ermite : — Bah, lâchez-le. Gringoire tomba sur le derrière, tout *épouvanté* de joie. — En liberté, grogna Tristan? — Oui, mettez-le hors avec une bourrade. — Ouf! s'écria Gringoire, que voilà un grand roi! et, de peur de contre-ordre, il se précipita vers la porte, suivi et poussé à grands coups de poing par les soldats.

En sortant de la Bastille, il descendit la rue St-Antoine, et marcha droit vers un homme encapuchonné de noir, assis sur les marches d'une croix; il crut reconnaître l'archidiacre : — Est-ce vous, maître? — Mort et passion, vous me faites *bouillir*. — Ce n'est pas ma faute; c'est celle du guet et du roi; je l'ai échappé belle; j'ai manqué d'être pendu. — Tu manques tout, repart Claude Frollo; as-tu le mot de passe? — Figurez-vous, maître, que j'ai vu le roi : il a une *culotte de futaine*. — Ah! *quenouille de paroles*, que me fait cela? As-tu le mot de passe des truands? — Je l'ai : *petite flamme en baguenaud*. — Bien, marchons. C'était au plus fort de la mêlée des truands et des troupes royales. Ils montent à la cellule d'Esméralda, l'enlèvent et repassent la rivière. Pendant que l'archidiacre, sans dire un mot, ramait en laissant pendre de larges manches qu'on eût prises *pour deux grandes ailes de chauve-souris*, Gringoire ne déparlait pas, et, parmi cent autres propos saugrenus : Pâque Dieu, disait-il, je vous jure que je viens de voir le roi Louis XI[e]; c'est un méchant vilain vieux roi. Sous ce doux sire dévot, les fourches

craquent de pendus, les billots pourrissent de sang, les prisons *crèvent comme des ventres trop pleins*.

Enfin, le bateau aborde, l'homme encapuchonné veut aider l'Égyptienne à descendre, elle le repousse et s'accroche à la manche de Gringoire qui, de son côté, la repousse presque. Alors elle saute sur le rivage où elle demeure troublée, stupéfaite, à moitié évanouie. Quand elle eut repris ses sens, elle se trouva seule, abandonnée à l'archidiacre. Gringoire s'était évadé avec Djali !

On dit que Gringoire parvint à sauver la chèvre, et qu'après avoir goûté de l'astrologie, de la philosophie, de l'architecture, de l'hermétique, il en revint à la tragédie, où il obtint des succès, ce que l'auteur appelle avoir fait *une fin tragique*.

—

ANALYSE.

Quasimodo, Esméralda, Claude Frollo et P. Gringoire nous ont fait passer sous les yeux les traits les plus caractéristiques et les scènes les plus pittoresques de Notre-Dame de Paris; mais c'est d'après l'ensemble et en quelque sorte la charpente de l'ouvrage, d'après la manière dont les parties s'enchaînent et dont les épisodes se rattachent au sujet, qu'on s'en fera une idée plus exacte et plus complète.

Le roman commence par la description de la grand'salle du palais de justice, telle qu'elle était le 6 janvier 1467,

jour où l'on y donnait la représentation d'un mystère, à l'occasion du mariage de Marguerite de Bourgogne et de l'arrivée des ambassadeurs flamands.

Ce n'était pas chose aisée de pénétrer ce jour-là dans cette grand'salle, réputée cependant alors la plus grande enceinte couverte qui fût au monde. A l'une de ses extrémités s'élevait la fameuse table de marbre, d'un seul morceau, si longue, si large et si épaisse, que jamais, dit un vieux chroniqueur, dans un style *qui eût donné appétit à Gargantua,* on ne vit pareille *tranche* de marbre.

C'est sur cette table que devait avoir lieu la représentation de la moralité qui avait nom : *le bon jugement de madame la vierge Marie.*

L'auteur de la pièce était Pierre Gringoire dont nous avons raconté, à ce sujet, les mille et une tribulations auxquelles il ne nous reste que peu de chose à ajouter.

La multitude attendait l'entrée en scène des acteurs avec une impatience tumultueuse, et la foule, qui s'épaississait à tout moment, commençait à monter le long des murs, à s'enfler autour des piliers, à déborder sur les entablements, les corniches, les appuis des fenêtres, et la gêne, l'ennui, les querelles qui éclataient à tout propos, donnaient un accent aigu et amer à la clameur de ce peuple enfermé, emboîté, pressé, foulé, étouffé. On n'entendait que plaintes et imprécations contre les Flamands, le cardinal de Bourbon, le bailli du palais, madame Marguerite d'Autriche, etc, le tout au grand amusement des bandes d'écoliers et de laquais disséminés dans la masse. En effet c'était leur jour, leur fête des fous, leur saturnale, l'orgie annuelle de la basoche et de l'école. Pas de turpitude qui ne fût de droit ce jour-là. Et puis il y avait de folles commères dans la foule : Simone Quatrelivres, Agnès la Gardine, Robine Piedebon, Liénarde et Gisquette, etc. N'était-ce pas le moins qu'on pût jurer à son aise, et *maugréer un*

peu le nom de Dieu, en si bonne compagnie de gens d'église et de filles de joie?

Cependant le mystère avait commencé, et Gringoire était enchanté du début; mais à peine avait-il approché de ses lèvres cette coupe enivrante de joie et de triomphe, qu'un incident vint y mêler une goutte d'amertume.

Un mendiant déguenillé s'était hissé, pendant les premiers vers du prologue, jusqu'à la corniche de la balustrade qui bordait l'enceinte réservée, et s'y était assis sollicitant l'attention et la pitié du public, avec ses haillons, et une plaie hideuse qui lui couvrait le bras.

Jusque-là, il avait gardé le silence, et il ne serait survenu aucun désordre, si l'écolier Jehan Frollo s'avisant tout-à-coup, ne se fût écrié gaillardement: — Tiens, ce malingreux qui demande l'aumône! eh! mais, sur mon âme, c'est Clopin Trouillefou! Holà! hé, l'ami, ta plaie te gênait donc à la jambe, que tu l'as mise au bras! En parlant ainsi, il jetait avec une adresse de singe, un petit blanc dans le feutre gras que le mendiant tendait de son bras malade.

Cet épisode avait considérablement distrait l'auditoire, et bon nombre de spectateurs; Robin Poussepain et tous les clercs y avaient vivement applaudi. Pourtant la tranquillité s'était rétablie peu à peu: l'écolier se taisait; le mendiant comptait quelque monnaie dans son chapeau, et la pièce avait repris le dessus.

Mais de nouveaux désagréments attendaient Gringoire, d'abord à l'arrivée du cardinal de Bourbon, ensuite à l'entrée des envoyés de M. le duc d'Autriche, puis à celle du magistrat de Paris, enfin au moment où le cri: — Esméralda! Esméralda! interrompit toute la représentation.

Revenons sur nos pas. Au nombre des envoyés du duc d'Autriche, se trouvait Jacques Coppenolle de Gand, dont le bicoquet de feutre et la veste de cuir, faisaient tache au milieu de la soie et du velours qui l'entouraient. —

Présumant que c'était quelque palfrenier fourvoyé, l'huissier l'arrêta. — Hé! l'ami, on ne passe pas. — Que me veut ce drôle, dit l'homme à la veste de cuir, en le repoussant de l'épaule? est-ce que tu ne vois pas que j'en suis? — Votre nom? — Jacques Coppenolle. — Vos qualités? — Chaussetier, à l'enseigne des *Trois Chainettes*, à Gand. L'huissier recula; annoncer des échevins et des bourgmestres passe; mais un chaussetier, c'était dur. Le cardinal était sur les épines. — Huissier, reprit-il, annoncez maître Jacques Cappenolle, clerc des échevins de l'illustre ville de Gand. — Non, croix-Dieu, s'écria celui-ci avec sa voix de tonnerre, Jacques Coppenolle, chaussetier, entends-tu, l'huissier? rien de plus, rien de moins. Croix-Dieu! chaussetier, c'est assez beau. M. l'Archiduc a plus d'une fois *cherché son gant dans mes chausses*. Les rires et les applaudissements éclatèrent. Coppenolle salua fièrement son éminence qui rendit son salut au tout puissant bourgeois redouté de Louis XI.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié le mendiant qui, dès le commencement du prologue, était venu se cramponner aux franges de l'estrade. Or le hazard voulut que le chaussetier de Gand, sur qui tous les yeux étaient fixés, vînt précisément s'asseoir au-dessus du mendiant, et l'on ne fut pas médiocrement étonné de le voir, inspection faite du drôle placé sous ses yeux, frapper amicalement sur cette épaule couverte de haillons. Le mendiant se retourna. Il y eut surprise, reconnaissance, épanouissement des deux visages. Puis, sans se soucier le moins du monde des spectateurs, le chaussetier et le malingreux se mirent à causer à voix basse, en se tenant les mains dans les mains, tandis que les guenilles de Clopin Trouillefou, étalées sur le drap d'or de l'estrade, faisaient *l'effet d'une chenille sur une orange*. Le cardinal se pencha vers son voisin l'abbé de Sainte-Géniève, et lui dit à demi-voix : plaisants ambas-

sadeurs que nous envoie là M. l'Archiduc, pour nous annoncer madame Marguerite !

Les acteurs étaient cependant parvenus encore une fois à se remettre en scène, quand le chaussetier se levant : Messieurs les bourgeois et hobereaux de Paris, dit-il, je ne sais croix-Dieu! pas ce que nous faisons ici : ce n'est pas là ce que j'attendais. On m'avait promis une fête des fous, avec élection du pape. Nous avons aussi notre pape des fous à Gand ; et, en cela nous ne sommes pas en arrière, croix-Dieu ! mais voici comme nous faisons; on se rassemble une cohue, comme ici; puis chacun à son tour va passer sa tête par un trou et fait une grimace aux autres; celui qui fait la plus laide, est élu pape. C'est fort divertissant. Voulez-vous que nous fassions votre pape à la mode de notre pays ? ce sera toujours moins fastidieux que d'écouter ces bavards. Qu'en dites-vous, MM. les bourgeois ? La motion fut accueillie avec enthousiasme, et, en un clin d'œil, tout fut prêt pour exécuter le projet de Coppenolle. Les grimaces commencèrent. La première figure qui apparut à la lucarne, avec un front plissé *comme nos bottes à la hussarde de l'empire*, fit éclater un rire inextinguible ; une seconde, une troisième grimace succédèrent; puis une autre, puis une autre encore; et toujours les rires et les trépignements de joie redoublaient. Qu'on se représente une série de visages offrant successivement toutes les formes géométriques, depuis le triangle jusqu'au trapèze, depuis le cône jusqu'au polyèdre ; qu'on se représente tous les âges, depuis les rides du nouveau-né, jusqu'aux rides de la vieille moribonde, tous les profils d'animaux, depuis la gueule jusqu'au bec, depuis la hupe jusqu'au museau, tous les masques enfin du carnaval de Venise, et l'on pourra se faire une idée des fantasmagories de cet étrange Kaléïdoscope. — Ho ! hé ! malédiction ! vois donc cette figure! elle ne vaut rien; à une autre. — Guillemette, regarde donc ce muffle de taureau ; il lui manque des

cornes; ce n'est pas ton mari. Une autre! — Ventre du pape? qu'est-ce que cette grimace là? — Holà! hé! c'est tricher. *On ne doit montrer que son visage.* Cette damnée Perrette Calebotte! *elle est capable de cela.* J'étouffe. — En voilà un dont les oreilles ne peuvent passer, etc., etc. Noël! noël! noël! s'écriait le peuple de toutes parts. En effet c'était une merveilleuse grimace que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace. Après toutes les figures pentagones, héxagones et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette rosace, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. C'était celle de Quasimodo. Clopin Trouillefou lui-même, qui avait concouru, applaudit au vainqueur.

Gringoire avait quitté la salle déserte, et, sans savoir où il irait, mais ne pouvant échapper au pape des fous, aux feux d'artifice, aux pétards, il résolut de s'enfoncer au cœur même de la fête, et de se rendre à la place de Grève. Esméralda y faisait ses exercices en plein air. Parmi ses nombreux spectateurs, il y en avait un qui paraissait plus absorbé que les autres dans ses réflexions, et, de tems en tems, il lui échappait un soupir et un sourire; mais le sourire était plus douloureux que le soupir. Esméralda l'apercevant : — Ah le vilain homme! et elle lui fit une petite moue qui semblait lui être familière; puis elle pirouetta sur le talon, et se mit à recueillir dans un tambour de basque les dons de la multitude.

Un autre incident vint l'effrayer. — Te tairas-tu, sauterelle d'Egypte, criait une voix aigüe qui partait du coin le plus sombre de la place? C'était une voix de femme. Du reste, ces mots qui firent peur à la Bohémienne, mirent en joie une troupe d'enfants qui rodaient par là. — C'est la recluse de la tour Roland, disaient-ils avec des ris désordonnés! c'est la sachette qui gronde. Est-ce qu'elle n'a pas soupé?

Esméralda, après sa danse, s'était mise à chanter; mais la même voix qui avait interrompu sa danse, interrompait son chant. — Te tairas-tu, cigale d'enfer? La pauvre cigale s'arrêta tout court. Gringoire alors, se bouchant les oreilles : — *maudite scie ébrêchée*, qui vient briser la lyre.

Les autres spectateurs murmuraient comme Gringoire, et la sachette aurait eu à souffrir, s'ils n'avaient été distraits par la procession du pape des fous, qui débouchait en ce moment même dans la place de Grève.

Cette procession recrutée en chemin de tout ce qu'il y avait à Paris de marauds, de voleurs oisifs et de vagabonds disponibles, présentait un aspect déjà fort respectable.

D'abord marchait le duc d'Egypte, en tête, à cheval, avec ses comtes à pied, lui tenant l'étrier et la bride. Derrière eux, les Égyptiens et les Égyptiennes, pêle-mêle avec leurs petits enfants criant sur leurs épaules. Puis c'était le royaume d'Argot, c'est-à-dire tous les voleurs de France, défilant quatre par quatre, la plupart éclopés; les courtauds de boutanche, les coquillards, les hubins, les sabouleux, les calots, les francs-mitoux, les polissons, les piètres, les capons, les malingreux, les rifodés, les marcandiens, les narquois, les orphelins, les cagoux. Après les Argotiers, venait Guillaume Rousseau, empereur de Galilée, s'avançant majestueusement dans sa robe tachée de vin, etc., etc., etc.

Au centre de cette foule, les grands officiers de la confrérie portaient sur leurs épaules un brancart plus surchargé de cierges que la chasse de Ste-Geneviève en temps de peste; et sur ce brancard resplendissait crossé, chapé et mitré, le nouveau pape des fous, le sonneur de cloches de Notre-Dame, Quasimodo le bossu.

Ce ne fut donc pas sans surprise qu'à l'instant où Quasimodo passait ainsi en triomphe, on vit un homme s'élancer de la foule et lui arracher des mains sa crosse d

bois doré. Gringoire, qui ne l'avait point remarqué jusqu'alors, le reconnut. — Tiens, dit-il, c'est mon maître, ClaudeFrollo, l'archidiacre! Que diable veut-il à ce vilain borgne? il va se faire dévorer.

Quasimodo, à son aspect, s'était précipité à bas du brancart, et les femmes détournaient les yeux pour ne pas voir déchirer l'archidiacre. Il fit un bond jusqu'au prêtre, le regarda et tomba à genoux. Il est certain cependant qu'il eût pu l'écraser *avec les pouces*. Dom Claude lui arracha sa tiare, lui brisa sa crosse, lui lacéra sa chape de clinquant, lui ordonna de se lever et de le suivre, et ils se retirèrent en silence.

Voilà qui est merveilleux, dit Gringoire! et plus que merveilleux, aurait-il pu ajouter.

Les chapitres suivants ne contiennent rien que l'on n'ait déjà vu : Gringoire marchant de loin sur les traces d'Esméralda; ses désagréments en route; la tentative d'enlèvement de la Bohémienne par Quasimodo et l'archidiacre; l'arrestation du bossu; la danseuse arrêtée aussi, et placée en travers sur la selle du commandant des archers, le beau Phœbus, dont elle devient tout-à-coup éperduement amoureuse, quoiqu'elle se sauve de lui; le trajet aventureux du poète jusqu'à la cour des miracles, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui lui arrive de bizarre, d'effroyable, d'impossible, dans ce réceptacle de toutes les impuretés et de tous les vices.

Les deux épisodes qui viennent ensuite, *Notre-Dame* et *Paris à vol d'oiseau*, sont d'un écrivain versé dans la connaissance et dans l'histoire de l'architecture. Ces deux épisodes, si on y joignait la description de l'ancienne grand'-salle du palais de justice et quelques autres passages du livre, formeraient un ouvrage spécial instructif et intéressant; car il y a du mérite à reconstruire ainsi le passé.

L'auteur prétend que c'est par erreur, que la huitième édition de *Notre-Dame de Paris* a été annoncée comme

devant être augmentée de plusieurs chapitres *nouveaux*, et que c'est : chapitres *inédits* qu'il aurait fallu dire, attendu qu'ils sont venus de la même pensée que le reste du roman, et qu'ils en ont toujours fait partie. Nous le croyons; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils pourraient s'en détacher; qu'on ne s'est pas aperçu qu'ils manquassent aux premières éditions, et qu'ils nuisent tant soit peu au développement de l'intrigue et à la rapidité de l'action.

Quoi qu'il en soit, nous aimons à le répéter, ils sont écrits de main de maître , et font honneur à M. Victor Hugo, à qui toutefois nous demanderons la permission de ne partager entièrement ni son admiration pour le vieux Paris, ni son dédain pour le nouveau.

Que le vieux Paris ait été de pierre, et que le nouveau ne soit plus que de *plâtre;* que M. V. Hugo ne voie *à la place royale* de Henri IV, que des *façades de briques, à coins de pierre et à toits d'ardoises;* au *Val de Grâce* de Louis XIII, qu'une architecture *écrasée et trapue, des voûtes en anses de panier, je ne sais quoi de ventru dans la colonne et de bossu dans le dôme;* dans *les Invalides* de Louis XIV, *qu'un palais grand, riche, doré et froid;* dans *le Saint-Sulpice* de Louis XV, que *des volutes, des nœuds de rubans, des nuages, des vermicelles et des chicorées;* dans le *Panthéon* de Louis XVI, qu'*une mauvaise copie* du St-Pierre de Rome; dans l'*école de médecine* de la république, qu'*un pauvre goût grec et romain qui ressemble au Colisée ou au Parthenon, comme la constitution de l'an* III *aux lois de Minos;* dans *la Bourse* de la restauration, *qu'une colonnade fort blanche supportant une frise fort lisse.* Que *la place Vendôme* de Napoléon trouve seule grâce à ses yeux, et qu'enfin il compare *la Ste-Geneviève* de M. Soufflot *à un gâteau de Savoie;* le *Palais de la Légion-d'Honneur*, à un autre *morceau de pâtisserie*; le *dôme de la halle*

au blé, à *une casquette de jockey anglais*, et *les deux tours de St-Sulpice à deux grosses clarinettes*, la satire peut être juste en quelques points; elle est certainement spirituelle; mais que prouveraient en pareil cas des plaisanteries plus ingénieuses ?

Au reste, ce n'est pas seulement des édifices publics du Paris d'à-présent, que se moque M. V. Hugo ; la construction de ses maisons particulières et l'alignement de ses rues lui paraissent encore plus ridicules.

A tant de monuments superbes, dit-il par ironie, joignons force belles rues, amusantes et variées, comme celle de Rivoli, et je ne doute pas que Paris bientôt ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité de points de vue, je ne sais quoi de grandiose qui caractérise *un damier*.

Un damier, il est vrai, n'offre ni le grandiose ni les aspects variés d'*un jeu d'oie;* mais en fait de rues, et pour la commodité des passants à pied, à cheval ou en voiture, la symétrie est-elle un défaut, et la ligne courbe toujours préférable à la droite? Nous ne le croyons pas; et en effet était-ce une chose si belle à voir, du haut de Notre-Dame, que cette foule de rues étroites et tortues (aujourd'hui le *pays latin*); ces *grappes* de maisons qui, répandues en tous sens, du sommet de cette éminence, se précipitaient en désordre et presque à pic sur ses flancs jusqu'au bord de la rivière, ayant l'air, les unes de tomber, les autres de regrimper, toutes de se retenir les unes aux autres; cette populace d'habitations à devanture peinte et sculptée, à charpente extérieure, à portes surbaissées, à étages en surplomb, serrées, étriquées, entassées, pressées comme les alvéoles dans la ruche, et la plupart ayant le pied dans l'eau?

Les rues croisées, brouillées, tortues de la platerie, de la verrerie, de la tisseranderie, etc., où les gibets étaient

encore plus prodigués que les croix de pierre ; le cimetière des Innocents, les masures circulaires de la halle au blé, ces tours rongées de lierre, ces portes ruinées, ces pans de murs croulants, et la Grève *avec ses écorcheries saignantes*, et le marché aux pourceaux, au centre duquel s'arrondissait l'horrible *fourneau à bouillir les faux-monnayeurs;* tout cela offrait-il un spectacle si curieux, si intéressant ?

Et Gringoire empêché, enchevêtré, englué dans un dessin inintelligible de pignons, dans un interminable zigzag, dans un dédale inextricable de ruelles non pavées, de carrefours, de culs de sac qui ressemblaient à *un écheveau de fil brouillé par un chat*, n'avait-il pas raison de s'écrier que de pareilles rues n'avaient pas *de logique*, et que c'était le diable qui les avait faites *à l'image de sa fourche ?*

Toutefois, il ne faut pas disputer des goûts. Quand on préfère les Vandales et les Goths aux Grecs et aux Romains, Ronsard à Boileau, le drame moderne à la tragédie antique, on peut bien aussi mettre le Paris de Louis XI, au-dessus de Paris de Napoléon.

L'auteur, nous ne savons pour quel motif, ne parle qu'en cet endroit, du bois de lit sur lequel, par un beau matin du dimanche de la Quasimodo, une créature vivante avait été déposée dans l'église de Notre-Dame. On n'a pas oublié cette circonstance essentielle de la vie du sonneur de cloches, et nous en avons fait mention dans l'esquisse de son portrait; seulement nous avons négligé quelques propos des commères du quartier à l'aspect du petit monstre. — Ah ! mon Dieu, s'écriait l'une d'elles, Agnès Laherme, ces pauvres nourrices qui sont là, dans le logis des anfants trouvés, que je les plains! J'aimerais mieux allaiter un vampire. Est-elle innocente, cette bonne Agnès, reprenait Jéhanne. Ne voyez-vous pas, ma sœur, que ce

petit magot aurait moins d'appétit de *votre têtine que d'un tourne-broche?*

Nous rétablissons ce passage, parce qu'il importe de montrer que la prose de M. V. Hugo ne fait pas plus *la petite bouche que son vers*, et qu'il n'a rien de la *pruderie* du langage classique.

La scène est ensuite occupée par l'archidiacre et Quasimodo, et l'amour de celui-ci pour ses cloches, la passion de celui-là pour ses livres, remplissent un grand nombre de pages; après quoi nous voyons Dom Claude dans son laboratoire de chimie, où il reçoit la visite de Jacques Coictier, médecin de Louis XI, et de l'abbé de St-Martin de Tours. Grande discussion entre ces trois personnages. Le Tourangeau n'est venu que pour avoir une consultation sur sa maladie et sur son étoile. — Quant à votre étoile, répond l'archidiacre, je ne crois point à l'astrologie, et pour ce qui est de votre maladie, voyez ce qui est écrit sur cette muraille. On y lisait: *la médecine est la fille des songes*: Jamblique. La médecine un songe, reprend Jacques Coictier qui, en défendant gravement son art, laisse *traîner ses phrases avec la majesté d'une robe à queue!* Vous êtes preste en besogne, et vous n'êtes guère plus empêché d'Hippocrate, *qu'un singe d'une noisette.* — Je ne crois, vous dis-je, ni à la médecine, ni à l'astrologie. — Qu'est-ce donc, dit le Tourangeau, que vous tenez pour certain? — L'alchimie. Le médecin, à ce mot: — J'ai étudié l'hermétique, et j'affirme!.... — Moi, j'ai étudié la médecine, l'astrologie et l'hermétique, et j'affirme que l'hermétique seule est la lumière. Hippocrate *est un rêve;* Urania *un rêve;* Hermès est *une pensée.* L'or, c'est le soleil. Faire de l'or, c'est être Dieu. Médecine et astrologie, néant. Le corps humain, ténèbres. Les astres, ténèbres. — Il est fou, dit tout bas Jacques Coictier à son compagnon. Sur quoi celui-ci: — Pâque Dieu,

Dom Claude, qu'est-ce donc que vos livres? — En voici un, répart le savant, et, ouvrant la fenêtre de sa cellule, puis, étendant avec un soupir, sa main droite vers le livre imprimé qui était sur sa table, et sa main gauche vers Notre-Dame : — Hélas! *ceci tuera cela!* — Il est fou, répéta le médecin à l'abbé qui cette fois en eut la conviction, et le couvre-feu du cloître ayant sonné, les deux visiteurs se retirèrent.

Nous avons considérablement abrégé cette conversation et nous ne croyons pas que le lecteur s'en plaigne.

Mais quelle était la pensée qui se dérobait sous ces paroles énigmatiques, *ceci tuera cela*? Cette pensée avait deux faces; cela voulait dire : *la presse tuera l'église*. Cela signifiait encore : *l'imprimerie tuera l'architecture*.

Ce passage est remarquable par beaucoup d'érudition et des aperçus qui nous ont paru neufs; mais il tient peu à l'ensemble du livre, et il est un de ceux qui s'ajouteraient convenablement aux autres extraits dont nous avons dit que l'on pourrait composer un ouvrage spécial sur l'architecture. Nous en citerons quelques mots.

Depuis l'origine des choses, jusqu'au XVe siècle de l'ère chrétienne, l'architecture, dit l'auteur, a été le grand livre de l'humanité. En effet, quand le bagage des traditions devint trop lourd ou trop confus, on en transcrivit le souvenir sur un monument, et l'architecture commença comme l'écriture. Elle fut d'abord *alphabet*. On plantait une pierre debout, et c'était une *lettre*. Ainsi firent les premières races. Plus tard on superposa la pierre à la pierre; on accoupla ces lettres de granit, et l'on fit des *mots*. Quelquefois même, quand on avait beaucoup de pierre et un vaste terrain, on écrivait une *phrase*. Enfin, on composa des *livres*. L'architecture alors se développa avec la pensée humaine. Tandis que *Dédale, qui est la force, mesurait*, et *qu'Orphée, qui est l'intelligence, chan-*

tait, le pilier qui est une lettre, l'arcade qui est une syllabe, la pyramide qui est un mot, se groupaient, s'amalgamaient, s'étageaient dans le ciel, jusqu'à ce qu'ils eussent écrit sous la dictée de l'idée générale d'une époque, ces livres merveilleux qui sont aussi de merveilleux édifices.

Ainsi, durant les six mille premières années du monde, depuis la pagode immémoriale de l'Indoustan, jusqu'à la cathédrale de Cologne, l'architecture a été la grande écriture du genre humain.

Toute civilisation commence par la théocratie et finit par la démocratie. Cette loi de la liberté succédant à l'unité, est écrite dans l'architecture.

Dans la première moitié du premier âge, pendant que la théocratie organise l'Europe, on voit peu à peu surgir cette mystérieuse architecture romane, sœur des maçonneries théocratiques de l'Égypte et de l'Inde, emblème du catholicisme pur, hiéroglyphe de l'unité papale. Toute la pensée du temps est écrite dans ce sombre style roman; mais les Croisades arrivent, et des nouveautés vont se faire jour. L'unité se bifurque; la féodalité demande à partager avec la théocratie, et bientôt surviendra le peuple qui se fera la part du lion.

L'art cependant marche à grand pas. Le génie et l'originalité du peuple font la besogne que faisaient les évêques, et la draperie populaire laisse à peine deviner *l'ossement religieux*. On ne saurait se faire une idée des licences que prennent alors les architectes, même envers l'église. Il existe à cette époque, pour la pensée écrite en pierre, un privilége tout-à-fait comparable à notre liberté de la presse; c'est la liberté de l'architecture, et cette liberté va très-loin. Quelquefois un portail, une façade, une église tout entière présente un sens symbolique tout-à-fait étranger ou hostile au culte.

Ainsi jusqu'à Guttenberg, l'architecture est l'écriture principale, universelle, et ce livre granitique commencé par l'Orient, continué par l'antiquité grecque et romaine, le moyen âge en écrit le dernier feuillet.

Au reste, ce phénomène d'une architecture de peuple succédant à une architecture de caste, se reproduit avec tout mouvement analogue dans l'intelligence humaine, à toutes les grandes époques de l'histoire.

C'est de cette manière que les architectures hindoue, égyptienne et romane eurent pour symbole la théocratie, la caste, l'unité, le dogme, le mythe, Dieu; et les architectures phénicienne, grecque et gothique, la liberté, le peuple, l'homme.

Il suit de ce qui précède, dit toujours M. Hugo à qui nous laissons toute la responsabilité de son système, que l'architecture a été jusqu'au XVe siècle, le registre principal de l'humanité; que, dans cet intervalle, il n'est pas apparu une pensée un peu compliquée qui ne se soit faite édifice; que toute idée populaire, comme toute loi religieuse, a eu ses monuments; que le genre humain enfin n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre.

Mais à dater du XVe siècle, tout change. La pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer plus facile et plus durable. C'est l'imprimerie, et l'architecture est détrônée. La raison en est simple; c'est que la pensée, pour se traduire en un édifice, est obligée de mettre en mouvement quatre ou cinq autres arts et des tonnes d'or, toute une montagne de pierres, toute une forêt de charpentes, tout un peuple d'ouvriers, au lieu que pour la pensée qui se fait livre, il suffit d'un peu de papier, d'un peu d'encre et d'une plume.

Aussi voyez comme à partir de la découverte de l'imprimerie, l'architecture se dessèche, s'atrophie et se dénude! Le dépérissement, il est vrai, est d'abord à peu près insen-

sible; mais, dès le XVI[e] siècle, la maladie de l'architecture est visible; *elle se fait misérablement art classique;* de gauloise, d'européenne, d'indigène, elle devient grecque et romaine; de vraie et de moderne, pseudo-antique; *décadence* magnifique pourtant; car le vieux génie gothique pénètre encore tout cet entassement hybride d'arcades latines et de colonnes corynthiennes.

C'est ce soleil couchant que nous prenons pour une aurore; mais bientôt il s'éteint à l'horizon de l'art, et l'architecture va se ternissant, se décolorant, s'effaçant de plus en plus. Le livre imprimé, ce ver rongeur, *la suce et la dévore.* Elle se dépouille, elle s'effeuille, elle maigrit à vue d'œil. Elle est mesquine, elle est pauvre, elle est nulle, et, Michel-Ange mort, c'est un art qui se survit à lui-même à l'état de spectre et d'ombre, qui n'a plus *que la peau sur les os*, qui agonise misérablement.

M. Victor Hugo est conséquent à lui-même; il a, en architecture ancienne et moderne, les mêmes idées qu'en littérature; c'est une justice que nous nous plaisons à lui rendre.

Mais revenons à Quasimodo que nous avons oublié pour visiter l'archidiacre dans son laboratoire et assister à sa docte conversation sur l'architecture et l'imprimerie comparées.

Quasimodo est arrêté depuis longtemps; il s'agit maintenant de le juger, et, à ce propos, l'auteur jette *un coup d'œil impartial* sur l'ancienne magistrature. Plus pressé que lui d'arriver au but, nous passerons rapidement sur cette nouvelle digression.

L'audience était présidée par M[e] Florian Barbedienne auditeur au Châtelet.

Figurez-vous un homme, à la table prévotale, *accroupi* sur ses coudes, le pied sur la queue de sa robe de drap bleu, la face dans sa fourrure d'agneau blanc,

dont ses sourcils semblaient détachés, rouge, revêche, clignant de l'œil, portant avec majesté la graisse de ses joues, lesquelles se rejoignaient sous son menton; c'était Me Florian. La salle était *ouverte au public*; il y avait un grand nombre d'accusés de toute espèce, et les quolibets des assistants pleuvaient de toutes parts. Jehan Frollo, frère de Dom Claude, se distinguait entre les mauvais plaisants. — Eh! deux gentilshommes parmi cette canaille! deux écuyers, *corpus Christi!* ah! ils ont joué aux dès. Cent livres parisis d'amende envers le Roi! le Barbedienne frappe comme un sourd qu'il est! Je veux être mon frère l'archidiacre, si cela m'empêche de jouer, de jouer le jour, de jouer la nuit, de vivre au jeu, de mourir au jeu, et de jouer *mon âme après ma chemise.* Sainte vierge, que de filles! je les connais toutes par Dieu! A l'amende! à l'amende! voilà qui vous apprendra à porter des ceintures dorées! dix sols parisis, coquettes! oh le vieux museau de juge! Oh! Florian le lourdeau! Oh! Barbedienne le butor! le voilà à table! *il mange du plaideur, il mange du procès, il mange, il mâche, il se gave, il s'emplit.* Amendes, épaves, taxes, frais, loyaux coûts, salaires, dommages et intérêts, géhenne, prison, géôle, et ceps avec dépens, lui sont *camichons de Noël* et *masse-pains de la Saint-Jean!* Regardez-le, le porc! etc.

Attention, Robin Poussepain! que vont-ils introduire? voilà bien des sergents, par *Jupiter!* tous les levriers de la meute y sont. Ce doit être la grosse pièce de la chasse, un sanglier. C'en est un, Robin, c'en est un. Et un beau encore! *Hercle!* c'est notre prince d'hier, notre pape des fous, notre sonneur de cloches, notre borgne, notre bossu, notre grimace! c'est Quasimodo!

Ce n'était rien moins; c'était Quasimodo sanglé, cerclé, ficelé et sous bonne garde.

Or le juge et l'accusé étaient sourds. L'interrogatoire et

les quiproquo ne pouvaient manquer d'être amusants ; nous ne nous y arrêtons cependant pas. En quelques minutes le jugement est dressé et Quasimodo condamné au pilori.

Nous ne savons pas encore au juste l'origine de Quasimodo, d'Esméralda, de la *sachette* sa mère, ni ce que c'était que la cellule de la Tour Roland. Nous allons l'apprendre au moyen de deux chapitres intitulés : l'un, *le trou aux rats*, l'autre, *l'histoire d'une galette.*

La cellule de la Tour Roland était célèbre dans Paris, depuis près de trois siècles que Madame Rolande, en deuil de son père, mort à la Croisade, l'avait fait creuser dans la muraille de sa propre maison, pour s'y renfermer à jamais. Elle y avait passé vingt ans, dormant dans la cendre, ne vivant que de pain et d'eau, et priant nuit et jour pour l'âme de son père. Cette loge, depuis la mort de Madame Rolande, avait été une année ou deux vacante. Selon la mode de l'époque, une légende latine, inscrite sur le mur, indiquait au passant lettré la destination pieuse de cette cellule ; on avait gravé, au dessus de la fenêtre, ces deux mots, en grosses lettres romanes : *tu ora ;* et c'est delà que le nom de *trou aux rats* lui avait été donné par le peuple.

Le trou aux rats était alors occupé. Si le lecteur désire savoir par qui, il n'a qu'à écouter la conversation de trois braves commères qui, en conversant, se dirigeaient vers la Grève. — C'étaient deux bourgeoises de Paris et une Remoise. La provinciale tenait à sa main un gros garçon qui tenait à la sienne une grosse galette. Nous sommes fâché d'avoir à ajouter que vu, la rigueur du froid, le gros garçon faisait *de sa langue son mouchoir.*

Cependant les trois commères parlaient à la fois. — Dépêchons-nous, Mahiette ; j'ai grand'peur que nous n'arrivions trop tard. — Ah ! bah ! que dites-vous, Oudarde ?

il restera deux heures au pilori; nous avons tout le temps. — A propos, reprend Gervaise, comment avez-vous trouvé notre ambassade flamande? — J'avoue qu'il n'y a que Paris pour voir des Flamands comme ceux-là. — Avez-vous vu ce grand ambassadeur qui est chaussetier? — Oui; il a l'air d'un *Saturne*. — Et ce gros dont la figure ressemble *à un ventre nu?* etc., etc. — En vérité, dit Gervaise, j'entends tambouriner; je crois que c'est la petite *Esméralda* qui fait ses momeries avec sa chèvre. Eh! vite, Mahiette, doublez le pas. Vous avez vu hier les Flamands; il faut voir aujourd'hui l'Égyptienne. — L'Égyptienne! Dieu m'en garde! elle me volerait mon enfant! Viens, Eustache; et elle se mit à courir sur le quai vers la Grève. Oudarde et Gervaise la rejoignirent. — Cette Égyptienne vous voler votre enfant! vous avez là une singulière fantaisie. — Mahiette hochait la tête d'un air pensif. — Ce qui est singulier, observa Oudarde, c'est que la sachette a la même idée des Égyptiennes. — Qu'est-ce que c'est que la sachette? — Hé! répartit Oudarde, sœur Gudule. — Qu'est-ce que c'est que sœur Gudule? — Vous êtes bien de votre Rheims, de ne pas savoir cela, répliqua Oudarde! C'est la recluse du trou aux rats. — Comment, demanda la provinciale, cette pauvre femme à qui nous portons une galette? — Oui, et vous allez la voir tout-à-l'heure à sa lucarne. Elle a le même regard que vous sur ces vagabonds d'Égypte qui tambourinent et disent la bonne aventure. Mais vous, Mahiette, pourquoi vous sauvez-vous ainsi, rien qu'à les voir? — C'est que je ne veux pas qu'il m'arrive ce qui est arrivé à Paquette la Chantefleurie. — Ah! voilà une histoire que vous allez nous conter, ma bonne Mahiette. — Je le veux bien, Gervaise; mais il faut aussi que vous soyez bien de votre Paris, pour n'en avoir pas entendu parler.

Je vous dirai donc qu'en 61, l'année du sacre den otre

roi Louis onzième, Paquette était une charmante fille, si jolie et si gaie, qu'on ne l'appelait partout que la chantefleurie. Pauvre fille! Elle avait de belles dents; elle aimait à rire pour les faire voir. Or, fille qui aime à rire, s'achemine à pleurer. *Les belles dents perdent les beaux yeux*. Son père, Guybertaut, ménestrel de bateaux à Rheims, était mort. Elle et sa mère gagnaient durement leur vie. Un hiver qu'elles n'avaient ni buches ni fagots, et qu'il faisait très-froid, cela donna de si belles couleurs à la Chantefleurie que les hommes l'appelaient Paquette ! que plusieurs l'appelèrent Paquerette! et qu'elle se perdit. — Eustache! Que je te voie mordre dans la galette. — Nous vîmes tout de suite qu'elle était perdue, un dimanche qu'elle vint à l'église avec une croix d'or au col. A quatorze ans ! Voyez-vous cela ?

— Voilà une histoire qui n'a rien de merveilleux, remarqua Gervaise, et je ne vois là ni Égyptiens ni enfants.

— Patience; vous allez en voir. Paquette, dans sa honte et son abandon, s'était tournée toute au désir d'un enfant, et, comme elle n'avait pas cessé d'être pieuse, le bon Dieu eut pitié d'elle, et lui donna une petite fille ! Sa joie, je ne vous en parle pas. C'était une furie de larmes, de caresses et de baisers. Elle allaita *elle-même* son enfant; lui fit des langes avec sa couverture, la seule qu'elle eût sur son lit, et ne sentit plus ni la soif ni la faim. Elle en redevenait belle. La galanterie reprit; elle retrouva chalans pour sa marchandise, et de toutes ces horreurs, elle fit des layettes, béguins et baverolles, sans même songer à se racheter une autre couverture. — M. Eustache, je vous ai déjà dit de ne pas manger la galette. — Il est certain que la petite Agnès, c'était le nom de l'enfant, était plus emmaillottée de rubans et de broderies *qu'une Dauphine du Dauphiné*. Elle avait, entr'autres, une paire de petits souliers qui étaient bien les deux plus mignons souliers roses

qu'on pût voir. Ils étaient longs tout au plus comme un pouce, et il fallait en voir sortir les petits pieds de l'enfant, pour croire qu'ils avaient pu y entrer. Sa mère la caressait, la baisait, la chatouillait, la lavait, l'attifait, la mangeait. Elle en perdait la tête. — Le conte est bel et bon, murmurait Gervaise; mais où est l'Égyptienne en cette affaire ? — Attendez. Il arriva un jour à Rheims des cavaliers fort extraordinaires. C'étaient des gueux et des truands. Ils étaient basanés, avaient les cheveux crêpus et des anneaux d'argent aux oreilles. Les femmes étaient encore plus laides que les hommes; elles avaient le visage plus noir et la chevelure *en queue de cheval*. Les enfants qui se vautraient dans leurs jambes, auraient fait peur à des singes. Le pape leur avait donné pour pénitence de courir sept ans de suite par le monde sans coucher dans des lits. Aussi ils s'appelaient pénanciers et *puaient*. Ils venaient à Rheims dire la bonne aventure. C'était à qui les irait voir. La pauvre Chantefleurie fut prise de curiosité comme les autres; elle leur conduisit sa petite Agnès, et revint enchantée de leurs prédictions. Le lendemain, elle profita d'un moment où l'enfant dormait, laissa tout doucement la porte entr'ouverte, et alla raconter la chose à une voisine. A son retour, elle trouva sa porte plus grande ouverte qu'elle ne l'avait laissée; elle entra pourtant, la pauvre mère, et courut au lit. L'enfant n'y était plus; il n'y restait qu'un de ses petits souliers. Elle s'élance hors de la chambre, se jette au bas de l'escalier, et se met à battre les murailles avec sa tête, en criant : ma fille ! ma jolie petite fille ! Celui qui me rendra ma fille, je serai sa servante, la servante de son chien, *et il me mangera le cœur*, s'il veut. C'était déchirant. Le soir, après avoir parcouru la ville, furetant toutes les rues, *flairant* aux portes et aux fenêtres, elle retourna à son logis. Pendant son absence, on avait vu deux Égyptiennes y monter en cachette avec

un paquet dans leurs bras, et depuis on entendait chez elle des espèces de cris d'enfant. *Elle rit aux éclats*, monta l'escalier comme avec des ailes, enfonça la porte comme avec un canon d'artillerie; mais quel spectacle! Au lieu de sa gentille petite Agnès, que voit-elle ? Une façon de petit monstre, hideux, boiteux, borgne, contrefait, et qui se traînait en piaillant sur le carreau. Elle se lève tout-à-coup, et se prend à crier : Au camp des Égyptiens! Au camp des Égyptiens ! Des sergents pour brûler les sorcières ! Les Egyptiens étaient partis. Elle ne put les poursuivre. Le lendemain ses cheveux étaient gris. Le surlendemain, elle n'était plus à Rheims. — Et le petit soulier, demanda Gervaise? — Disparu avec la mère. — Et le monstre, ajouta Oudarde? — M. l'archevêque s'est intéressé à lui, l'a exorcisé, l'a béni, lui a ôté bien soigneusement le diable du corps, et l'a envoyé à Paris pour être exposé sur le lit de bois, à Notre-Dame, comme enfant trouvé.

Tout en parlant ainsi, les trois dignes bourgeoises étaient arrivées à la place de Grève, et elles auraient passé, sans s'y arrêter, devant la tour Roland, si Eustache ne se fût avisé de dire : mère, à présent puis-je manger la galette? — Eh! mais, s'écria Mahiette, à ce mot, nous oublions la recluse! Montrez-moi donc votre trou aux rats? — Tout de suite, répond Oudarde. Ce n'était pas le compte d'Eustache. — Tiens, ma galette, dit-il, d'un air fort mécontent. Oudarde, Gervaise et Mahiette revinrent sur leurs pas, s'approchèrent de la cellule, et mirent le nez à la lucarne. C'était une chose horrible à voir : la cellule était étroite, plus large que profonde; voûtée en ogive, et, vue à l'intérieur, ressemblait assez à *l'alvéole d'une grande mitre d'évêque.* Sur la dalle nue, dans un angle, une femme était assise ou plutôt accroupie. Sous un mince sac de toile, en janvier, sans feu, elle ne sem-

blait pas souffrir, pas même sentir. On eût dit qu'elle s'était faite pierre avec le cachot, glace avec la saison. A la première vue, on la prenait pour un spectre ; à la seconde, pour une statue.

Telle était la créature qui recevait de son habitacle le nom de *récluse*, et de son vêtement le nom de *sachette*.

— Comment appelez-vous cette femme, demanda Mahiette à Oudarde? — Nous la nommons sœur Gudule. — Et moi je l'appelle Paquette la Chantefleurie. Puis mettant un doigt sur sa bouche, elle fit signe à Oudarde de regarder par la lucarne. Oudarde regarda, et vit dans l'angle où l'œil de la récluse était fixé, un petit soulier de satin rose. — Pour qui en savait l'histoire, ce petit soulier, regardé ainsi, fendait le cœur. Les trois femmes n'osaient parler, et ce spectacle leur faisait l'effet *d'un maître autel de Noël ou de Pâques*. Il leur semblait qu'elles venaient d'entrer dans une église, *le jour des ténèbres*. Enfin Gervaise, la plus curieuse des trois, essaya de faire parler la récluse : — Sœur, sœur Gudule! répéta-t-elle jusqu'à trois fois. La récluse ne bougea pas. Oudarde, à son tour, d'une voix plus douce et plus caressante : — Sœur, sœur sainte Gudule ! Même silence. — Il faudra donc, dit Oudarde, laisser la galette sur la lucarne! Mahiette, suffoquée jusque là, fit un effort. — Paquette, dit-elle, Paquette la Chantefleurie! La récluse tressaillit de tout son corps, se leva debout sur ses pieds nus, et sauta à la lucarne avec des yeux si flamboyants, que Mahiette et Oudarde et l'autre femme et l'enfant reculèrent jusqu'au parapet du quai.

Une scène, en quelque sorte parallèle à la précédente, se développait dans ce même instant sur l'échaffaud du pilori. Quasimodo, attaché *au cul* d'une charrette, s'était laissé mener, pousser, porter, jucher, boucler et ficeler. Seulement, de temps à autre, il soufflait bruyamment,

comme un veau dont la tête pend et ballotte sur le rebord du tombereau d'un boucher. — Le butor, dit Jehan Frollo à son ami Robin Poussepain, il ne comprend pas plus *qu'un hanneton enfermé dans une boîte !*

Ici tous les détails de l'exécution confiée à maître Pierrat Torterue, tourmenteur juré du Chatelet. Rien ne manque à la description, et l'on sait que M. V. Hugo y excelle. Nous abrégerons celle-ci, comme les autres.

Pierrat Torterue commence par ôter son surtout mi-parti, et on le voit prendre à la main droite un fouet mince et effilé de longues lanières blanches, luisantes, noueuses, armées d'ongles de métal. De la main gauche, il repliait négligemment sa chemise autour de son bras droit, jusqu'à l'aisselle.

Messieurs, mesdames, venez voir, criait Jehan Frollo; voici qu'on va flageller péremptoirement maître Quasimodo, le sonneur de cloches, *une drôle d'architecture orientale, qui a le dos en dôme et les jambes en colonnes torses.*

Et la foule de rire.

La roue se mit à tourner; maître Torterue leva le bras, et les fines lanières qui sifflaient aigrement dans l'air comme une poignée de couleuvres, retombèrent avec furie sur les épaules du misérable. Un second coup suivit le premier, puis un troisième, et un autre, et toujours. Bientôt le sang jaillit. On le vit ruisseler par noirs filets sur le dos noir du bossu; et les grêles lanières, dans leur rotation qui *déchirait* l'air, l'éparpillaient en gouttes dans la foule. Quasimodo épuisé, ferma son œil unique, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et fit le mort. Rien ne put lui arracher un mouvement, ni son sang qui ne cessait de couler, ni les coups qui redoublaient de furie, ni le bruit des horribles lanières plus acérées et plus sifflantes que des pattes de bigailles.

Enfin la roue s'arrêta; la flagellation était finie, et deux

valets du bourreau lavèrent les épaules saignantes du patient, tandis que Pierrat Torterue faisait dégoutter sur le pavé *les lanières rouges et gorgées de sang.*

Quasimodo n'en était pas quitte encore; il lui restait à subir une heure de pilori, et il y était attaché depuis environ ce temps, déchiré, maltraité, moqué sans relâche et presque lapidé, quand, rompant le silence qu'il avait gardé jusqu'alors, d'une voix rauque et qui ressemblait plutôt à un aboiement qu'à une voix humaine : A boire, se mit-il à hurler. — Tiens, vilain sourd, criait Robin Poussepain, en lui jetant par la face une éponge traînée dans le ruisseau, bois ceci. Une femme lui lançait une pierre à la tête. — Voilà qui t'apprendra à nous réveiller la nuit avec ton carillon de damné. — Hé bien, fils, ajoutait un perclus, en faisant effort pour l'atteindre de sa béquille, nous jeteras-tu encore des sorts du haut des tours de Notre-Dame? — Voici une écuelle pour boire, reprenait un homme, en lui décochant dans la poitrine une cruche cassée. C'est toi qui, rien qu'en passant devant elle, a fait accoucher ma femme d'un enfant à deux têtes! — et *ma chatte d'un chat à six pattes*, glapissait une vieille, en lui lançant une tuile. — A boire, répétait Quasimodo pantelant!

C'est en ce moment qu'Esméralda parut, et fit la belle action dont nous avons parlé, en portant *à la bouche dentue* de son ravisseur, le goulot de la gourde qu'elle avait détachée de sa ceinture.

Et l'histoire de la galette, dira-t-on, comment s'est-elle terminée? Le voici.

Près du grand pont, Mahiette qui s'en revenait avec ses deux compagnes, s'arrêta brusquement. —A propos, Eustache, qu'as-tu fait de la galette? — Mère, pendant que vous parliez avec cette dame qui était dans le trou, il y avait un gros chien qui a mordu dans ma galette. Alors

j'en ai mangé aussi. — Comment, monsieur, vous avez tout mangé? — Mère, c'est le chien. Je le lui ai dit, il ne m'a pas écouté. —C'est un enfant terrible, dit la mère souriant et grondant à la fois. Voyez-vous, Oudarde? il mange déjà à lui seul tout le cerisier de notre clos de Charlerange. Aussi son grand'père dit que ce sera un capitaine. Que je vous y reprenne, M. Eustache. Va, gros lion !

Au 7ᵉ livre, Esméralda est appelée, comme on l'a vu, par le capitaine Phœbus, dans la maison Gondelaurier, pour y faire ses tours en présence de la compagnie. En suite l'archidiacre rencontre Gringoire qu'il interroge sur les circonstances et les suites de son mariage avec l'Égyptienne. Après quoi c'est Quasimodo qu'on nous représente au milieu de ses six cloches, les animant de la voix et du geste, comme un chef-d'orchestre qui éperonne des virtuoses intelligents. Puis c'est Jéhan Frollo qui, à l'aspect de sa bourse *cruellement éventrée par les pots de bierre*, vide, ridée et *flasque comme la gorge d'une furie*, s'en va trouver son révérend frère dans sa logette aux sorcelleries. Par les *corbignolles de la Sainte Vierge*, se dit-il, quand il fut arrivé à l'étage supérieur de la tour, je vais la voir cette fameuse cellule où M. l'archidiacre allume des cuisines d'enfer et fait cuire à gros feu la pierre philosophale ! La porte était tout contre. Il la poussa mollement et passa la tête par l'entrouverture. La cellule n'était pas déserte. Le prêtre y était assis dans son fauteuil et courbé sur la table; un large fourneau se trouvait à gauche du fauteuil; sur le fourneau étaient accumulés en désordre toutes sortes de vases, de fioles, de cornues, de matras, et la muraille barbouillée d'hiéroglyphes, ressemblait à une feuille de papier sur laquelle un singe aurait promené une plume chargée d'encre. Jéhan. après avoir longtemps examiné les opérations de l'alchimiste, fit

quelque bruit de pas, comme quelqu'un qui arrive. — Entrez, cria l'archidiacre, je vous attends; entrez, maître Jacques. L'écolier entra hardiment. — Quoi ! c'est vous, Jéhan ? que venez-vous faire ici ? — Voici, j'ai besoin d'argent. — Pourquoi faire? — Pour une bonne œuvre. — Quelle bonne œuvre? — Il y a deux de mes amis qui voudraient acheter une layette à l'enfant d'une pauvre veuve. C'est une charité. Cela coûtera trois florins. Je désirerais mettre le mien. — Comment s'appellent vos deux amis ? — *Pierre l'assommeur* et *Baptiste croque-oïson*. — Hem ! voilà deux noms qui vont à une bonne œuvre *comme une bombarde sur un maître-autel*. Allez-vous-en, j'attends quelqu'un. — Frère Claude, donnez-moi au moins un petit parisis pour manger. — *Qui non laborat, non manducet*. L'écolier resta un moment en silence; mais tout-à-coup se retournant vers Claude *avec la prestesse d'un hoche queue :* — Ainsi, beau frère, vous me refusez un sol parisis pour acheter une croûte de pain ? — *Qui non laborat, non manducet*. Jéhan ne se déconcerta pas. — Oh! bon frère Claude, voyez mes brodequins percés. Y a-t-il cothurne plus tragique que des bottines dont la semelle tire la langue ? — Je vous enverrai des bottines neuves, mais point d'argent. — Un pauvre petit parisis par grâce. Voulez-vous que la famine *me morde* avec sa gueule qui est là béante devant moi, plus noire, plus *puante*, *plus profonde qu'un tartare ou que le nez d'un moine*. — *Qui non laborat*... Jéhan ne le laissa pas achever. — Eh bien, cria-t-il, au diable! vive la joie ! je m'entavernerai, je me battrai, je casserai les pots, etc. etc., et sur ce, il jeta son bonnet au mur, et fit claquer ses doigts comme des castagnettes. L'archidiacre le regardait d'un air sombre : — Jéhan, il faut songer à vous corriger. — Ah ! çà ! tout est donc *cornu* ici, les idées et les *bouteilles ?* — Savez-vous où vous allez ? — Au cabaret. — Le cabaret mène au pi-

preux comme Job, ou *galeux comme César.* — Le roi sera seigneur d'Arras. — Écolier de l'antechrist, puisses-tu être étranglé *avec les boyaux de ta mère*, s'écria Phœbus, et il poussa rudement l'écolier qui tomba mollement sur un plan incliné *de trognons de choux* , où il le laissa en lui disant: — Tant pis pour toi si la charrette du diable te ramasse. En s'éloignant, il s'aperçut que quelqu'un marchait derrière lui. Ce quelqu'un était Claude Frollo qu'il ne connaissait pas. — Monsieur , lui dit-il , si vous êtes un voleur, vous me faites l'effet d'*un héron qui s'attaque à une coquille de noix.* Je n'ai pas un sol. On se rappelle comment le prêtre l'acosta, le menaça, finit par s'apaiser, lui donna même un écu pour le truage du galetas où il devait se rendre, à condition qu'il lui permettrait de l'accompagner chez la personne qu'il allait voir. On se rappelle la description du chenil de la Falourdel ; l'écu changé en feuille sèche, la chaste entrevue des deux amants, la fureur de l'archidiacre, le meurtre de Phœbus, l'arrestation d'Esméralda , son jugement , sa condamnation ; le cachot où elle attendait l'exécution de sa sentence ; la visite quelle y reçut du prêtre ; l'indignation avec laquelle elle le repoussa; la vengeance qu'il jura d'en tirer , et de quelle façon, quand elle allait être pendue sous les yeux de Phœbus, assez lâche pour ne pas la défendre , et l'archidiacre se trouvant encore là , en qualité de confesseur , Quasimodo survint qui l'arracha *sans obstacle* aux mains de ses bourreaux, lui ouvrit un passage à travers la foule justement *étonnée* , et l'emporta comme une *poupée* dans l'enceinte inviolable de Notre-Dame. C'est bien assez d'avoir lu une fois des choses si merveilleuses.

Claude Frollo était rentré dans sa cellule; mais en proie à mille pensées affreuses, il en était sorti aussitôt, et il courait à travers champs, sans savoir où il allait ; quelquefois se jetant la face contre terre , et arrachant les

jeunes blés avec ses ongles; quelquefois, tant ses idées étaient insupportables, prenant sa tête à deux mains, et tâchant de *l'arracher de ses épaules*, pour la briser sur la pierre. Après avoir erré ainsi tout le jour, il reprit le chemin de la cité, et il se trouvait sur le pont St-Michel, en face d'un mauvais taudis à travers le vitrage fêlé duquel il regarda ce qui se passait à l'intérieur. Son frère Jéhan y était menant joyeuse vie, cassant les bouteilles, etc. C'était la maison de la Falourdel. Entendant la porte s'ouvrir, l'archidiacre n'a que le temps de se jeter à plat ventre, pour n'être pas reconnu. — Oh! oh! dit l'écolier, en le voyant couché dans la boue, en voilà un qui n'a pas mal passé sa journée. Dom Claude ne bougeait pas. — Ivre mort, reprit Jéhan, en le remuant du pied. Allons, il est plein, *une vraie sang-sue détachée d'un tonneau*, et il continua sa route. L'archidiacre se releva et courut tout d'une haleine vers la cathédrale pour s'y cacher dans son laboratoire.

Les soins, les prévenances, *l'amour* de Quasimodo pour Esméralda, la proposition qu'il lui fait, malgré sa passion pour elle, d'aller lui chercher son Phœbus; le mauvais succès de sa démarche; la jeune fille surprise la nuit par le farouche et sacrilége Dom Claude; le coup de sifflet auquel accourt si à propos le sonneur de cloches; la lutte corps à corps qui s'engage entre lui et son maître; la présence d'esprit de la Bohémienne, et la fuite de l'archidiacre, à l'aspect du coutelas suspendu sur sa tête remplissent les cinq chapitres suivants.

Le prêtre et Gringoire ne tardent point à se rencontrer de nouveau; le prêtre n'avait pas renoncé à l'espérance de ressaisir sa proie. On a vu l'expédient qu'il proposa au poète pour sauver Esméralda, et comment celui-ci lui en proposa un autre qui consistait à soulever les truands en faveur de leur reine.

preux comme Job, ou *galeux comme César*. — Le roi sera seigneur d'Arras. — Écolier de l'antechrist, puisses-tu être étranglé *avec les boyaux de ta mère*, s'écria Phœbus, et il poussa rudement l'écolier qui tomba mollement sur un plan incliné *de trognons de choux*, où il le laissa en lui disant: — Tant pis pour toi si la charrette du diable te ramasse. En s'éloignant, il s'aperçut que quelqu'un marchait derrière lui. Ce quelqu'un était Claude Frollo qu'il ne connaissait pas. — Monsieur, lui dit-il, si vous êtes un voleur, vous me faites l'effet d'*un héron qui s'attaque à une coquille de noix*. Je n'ai pas un sol. On se rappelle comment le prêtre l'acosta, le menaça, finit par s'apaiser, lui donna même un écu pour le truage du galetas où il devait se rendre, à condition qu'il lui permettrait de l'accompagner chez la personne qu'il allait voir. On se rappelle la description du chenil de la Falourdel; l'écu changé en feuille sèche, la chaste entrevue des deux amants, la fureur de l'archidiacre, le meurtre de Phœbus, l'arrestation d'Esméralda, son jugement, sa condamnation; le cachot où elle attendait l'exécution de sa sentence; la visite quelle y reçut du prêtre; l'indignation avec laquelle elle le repoussa; la vengeance qu'il jura d'en tirer, et de quelle façon, quand elle allait être pendue sous les yeux de Phœbus, assez lâche pour ne pas la défendre, et l'archidiacre se trouvant encore là, en qualité de confesseur, Quasimodo survint qui l'arracha *sans obstacle* aux mains de ses bourreaux, lui ouvrit un passage à travers la foule justement *étonnée*, et l'emporta comme une *poupée* dans l'enceinte inviolable de Notre-Dame. C'est bien assez d'avoir lu une fois des choses si merveilleuses.

Claude Frollo était rentré dans sa cellule; mais en proie à mille pensées affreuses, il en était sorti aussitôt, et il courait à travers champs, sans savoir où il allait; quelquefois se jetant la face contre terre, et arrachant les

jeunes blés avec ses ongles; quelquefois, tant ses idées étaient insupportables, prenant sa tête à deux mains, et tâchant de *l'arracher de ses épaules*, pour la briser sur la pierre. Après avoir erré ainsi tout le jour, il reprit le chemin de la cité, et il se trouvait sur le pont St-Michel, en face d'un mauvais taudis à travers le vitrage fêlé duquel il regarda ce qui se passait à l'intérieur. Son frère Jéhan y était menant joyeuse vie, cassant les bouteilles, etc. C'était la maison de la Falourdel. Entendant la porte s'ouvrir, l'archidiacre n'a que le temps de se jeter à plat ventre, pour n'être pas reconnu. — Oh! oh! dit l'écolier, en le voyant couché dans la boue, en voilà un qui n'a pas mal passé sa journée. Dom Claude ne bougeait pas. — Ivre mort, reprit Jéhan, en le remuant du pied. Allons, il est plein, *une vraie sang-sue détachée d'un tonneau*, et il continua sa route. L'archidiacre se releva et courut tout d'une haleine vers la cathédrale pour s'y cacher dans son laboratoire.

Les soins, les prévenances, *l'amour* de Quasimodo pour Esméralda, la proposition qu'il lui fait, malgré sa passion pour elle, d'aller lui chercher son Phœbus; le mauvais succès de sa démarche; la jeune fille surprise la nuit par le farouche et sacrilége Dom Claude; le coup de sifflet auquel accourt si à propos le sonneur de cloches; la lutte corps à corps qui s'engage entre lui et son maître; la présence d'esprit de la Bohémienne, et la fuite de l'archidiacre, à l'aspect du coutelas suspendu sur sa tête remplissent les cinq chapitres suivants.

Le prêtre et Gringoire ne tardent point à se rencontrer de nouveau; le prêtre n'avait pas renoncé à l'espérance de ressaisir sa proie. On a vu l'expédient qu'il proposa au poète pour sauver Esméralda, et comment celui-ci lui en proposa un autre qui consistait à soulever les truands en faveur de leur reine.

Jéhan ne quittait pas plus Dom Claude, que Dom Claude ne quittait l'Égyptienne, et quand son frère rentra chez lui, il le trouva à sa porte. — Mon frère, je viens vous voir. — Après? — Vous êtes si bon pour moi! — Ensuite? — Je suis un criminel, un misérable, un homme *énorme*. — Et puis? — Tant que j'ai eu de l'argent, j'ai fait ripaille. Maintenant je n'ai plus un blanc; j'ai vendu ma nappe, ma chemise et ma touaille. La belle chandelle est éteinte, et je n'ai plus qu'une *vilaine mèche qui me fume dans le nez*. — Est-ce tout? — Un peu d'argent, s'il vous plaît. — Je n'en ai pas. — En ce cas, je vais me faire truand. — Faites-vous truand. Jéhan le salua et descendit l'escalier en sifflant. Comme il était dans la rue, le prêtre. en lui criant, va-t-en au diable! lui jeta par la fenêtre une bourse qui, tombée de si haut, pour peu qu'elle contînt de monnaie, ne pouvait manquer de lui faire une *grosse bosse*, et l'écolier s'en alla à la fois fâché et content, comme un chien *qu'on lapiderait avec des os à la moële*. L'argent qu'il recevait ne lui demeura pas longtemps; il courut le porter à la *Cour des miracles* pour y payer sa bienvenue. Ce n'est pas la première fois que nous parlons de cette taverne où ce qui buvait, ce qui dormait, ce qui jouait, les éclopés et les bien portants, hommes et femmes, semblaient entassés pêle-mêle, avec autant d'ordre et d'harmonie, *qu'un tas d'écailles d'huitres*, et dans laquelle on voyait jusqu'à des culs-de-jatte, passant entre les jambes des buveurs, *comme de gros scarabées;* mais on ne sera peut-être pas fâché de voir, suppression faite, bien entendu, de certains détails, maître Jéhan faisant ses premières armes, au milieu de cette cohue. — Noël! Noël! criait-il; je suis truand, je suis truand, *ventre de Christ!* versez moi à boire, mes amis. Je suis d'avis que *si Dieu était gendarme*, il se ferait pillard; frère, nous allons faire une belle expédition. Nous allons assiéger la cathédrale;

nous délivrerons la jeune fille; nous brûlerons l'évêque dans l'évêché, et nous ferons tout cela en moins de tems qu'il n'en faut *à un bourgmestre pour manger une cuillerée de soupe*. Corne du père! je suis truand au fond du cœur; je suis argotier dans l'âme; je suis né gagou. Je l'ai dit à mon père qui m'a *craché* sa malédiction; je l'ai dit à ma mère qui s'est mise à pleurer et à *bâver comme cette buche sur ce chenet* (Il oublie que c'est à peine s'il a connu son père et sa mère). Tavernière, ma mie, d'autre vin. Celui-ci me chagrine le gosier. J'aimerais autant, corbœuf, *me gargariser d'un panier*. Buvetière du diable, donne moi à souper. On servit à souper à Jéhan, et il s'écria : — Par St.-Voult de Lucques, que le peuple appelle St.-Goguelu, je suis parfaitement heureux. J'ai là devant moi un imbécile qui me regarde *avec la mine gladre d'un archiduc*. En voici un à ma gauche, qui a les dents si longues qu'elles lui cachent le menton. Holà, hé, les filles! mouchez les enfants et les chandelles. Christ et Mahon, qu'est-ce que je mange là? Jupiter, ohé la matrulle! les cheveux qu'on ne trouve pas sur sa tête, on les retrouve dans les omelettes. La vieille, j'aime *les omelettes chauves*. Que le diable te fasse camue. Belle hôtellerie de Belzébuth, où les ribaudes *se peignent avec les fourchettes!*

Cependant les truands avaient fait leurs préparatifs pour l'attaque de la cathédrale; ce fut un siége en règle; mais, comme on en connait l'issue, et que la description en serait *un peu longue*, il suffira, pour en donner une idée, de citer, parmi les héros qui s'y distinguèrent, Clopin Trouillefou, Pierre l'Assommeur, Baptiste Croque-Oison, François Chanteprune, Hungardi Spicali, Jéhan Frollo, Gieffroi Pincebourde et Quasimodo luttant seul contre eux tous, en attendant le secours des troupes royales.

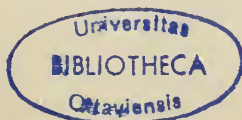
Louis XI était à Paris. Il avait couché ce jour-là au château de la Bastille. Il est représenté au milieu de sa cour

et des ambassadeurs. Ils étaient tous découverts. — Croix-dieu, grommelait Coppenolle, est-ce qu'il n'y a point de chaise ici? l'envie me démange de m'asseoir à terre, les jambes croisées, comme dans ma boutique. Olivier le Daim lisait tout haut un long mémoire dont le roi discutait un à un et contrôlait tous les articles. « Donné à un cordelier, pour confession d'un criminel, quatre sols parisis. — Pour nourriture d'un maraud piéton, enverrouillé depuis six mois dans la logette de l'écorcherie, six livres quatre sols. » — Qu'est cela, interrompit le roi? Nourrir ce qu'il faut pendre! Paque-dieu, Olivier, faites-moi, dès ce soir, *les préparatifs de noces* du galant avec une potence.

Sur ces entrefaites, Jacques Coictier, médecin du roi, venait l'avertir de la révolte des truands. Le guet en avait arrêté deux; le premier avait une grosse face idiote, ivre, étonnée, et une de ces têtes informes où l'intelligence est à peu près aussi à l'aise que la lumière sous le boisseau. Après deux mots d'interrogatoire, compère Tristan, dit le roi, voilà un homme pour vous. L'autre était Gringoire dont nous avons raconté l'aventure. Le roi avait repris sa bonne humeur. — Hé! sire, lui dit alors Jacques Coictier; qu'est devenue la pointe aigüe de maladie pour laquelle votre majesté m'a fait appeler? — Oh! vraiment, je souffre beaucoup, mon compère. J'ai l'oreille sibilante et des rateaux de feu me raclent la poitrine. Coictier se mit à lui tâter le pouls, d'un air capable. Louis XI le regardait avec anxiété, et le médecin en profitait pour lui extorquer de nouvelles faveurs. A la dernière qu'il lui demandait, et qui était exorbitante : — Ah! l'assassin, cria le malade; il ne m'arrache pas une dent qui ne soit un diamant. — Consentez-vous, sire? — Oui, et va au diable; mais guéris moi. En disant cela, il toussait, portait le hanap de tisanne à ses lèvres, et en buvait une gorgée, non sans faire la grimace.

Cependant la révolte des truands était plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord. C'était contre le roi lui-même qu'ils se soulevaient. Alors, rajeuni par la fureur, Louis se mit à marcher à grands pas, et sa voix éclata *comme un clairon*. — Main basse, Tristan, main basse sur ces coquins. Va, Tristan mon ami, tue, tue ; que pas un n'en réchappe que pour Montfaucon. — Et la sorcière, qu'en ferai-je ? — Eh bien, mon compère, extermine le peuple et pends la sorcière après. Tristan l'hermite s'inclina et sortit ; puis le roi congédia les Flamands. — Hum, dit Coppenolle, à Guillaume Rym : j'en ai assez de ce roi qui tousse ; j'ai vu Charles de Bourgogne ivre ; il était moins méchant que Louis XI malade. Maître Jacques, lui répond son collègue, c'est que les rois ont le vin moins mauvais que la tisanne.

On sait tout le reste; l'archidiacre et Gringoire, munis du mot de passe des truands, sont arrivés à Notre-Dame à travers la bagarre. Les troupes du roi surviennent sous la conduite de Phœbus et de Tristan ; elles taillent tout en pièces. Les rebelles mal armés écument *et mordent*. Hommes, femmes, enfants se jettent aux croupes et aux poitrails des chevaux, et s'y accrochent comme des chats avec les dents et les ongles *des quatre membres*, et leur général Clopin Trouillefou, après avoir longtemps fauché les jambes des chevaux, comme un moissonneur qui entame un champ de blé, tombe abattu par une arquebuse. Jéhan Frollo avait péri auparavant des mains du sonneur de cloches, qui, le saisissant par les deux jambes, et le faisant tourner comme une fronde, l'avait précipité du haut en bas des tours. Quasimodo, voyant les truands en fuite, leva les mains au ciel ; puis, ivre de joie, courut à la cellule d'Esméralda. Gringoire et l'archidiacre l'avaient enlevée, et celui-ci, pour se venger de ses dédains, l'avait livrée à la recluse. C'est ici qu'a lieu, au



moyen du petit soulier de satin rose, la plus miraculeuse et la plus pathétique des reconnaissances ; mais la jeune fille est arrachée à sa mère par Tristan, portée au gibet et pendue. Claude Frollo, à la fenêtre de sa cellule, jouit de ce spectacle, et au moment fatal, pousse un cri de joie si féroce, que Quasimodo indigné et furieux le pousse rudement et le fait tomber des combles de la cathédrale sur le pavé. Phœbus se marie; Gringoire se remet à composer des mystères, et Quasimodo va s'accrocher lui-même aux fourches patibulaires de Montfaucon où, *plusieurs années après*, on retrouva son squelette tenant étroitement embrassé le cadavre de la Bohémienne.

BUG-JARGAL. — PENSÉES PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES. — LE RHIN.

—

On nous reprochera peut-être de nous être trop étendu sur l'analyse de *Notre-Dame de Paris* ; mais nous l'avons déjà dit, c'est le chef-d'œuvre de M. V. Hugo, et nous ne voudrions pas être accusé d'en avoir supprimé à dessein, ou tronqué méchamment les plus beaux passages ; nous avons prétendu le montrer tel qu'il est ; ses admirateurs et ses adversaires nous rendront cette justice et nous en sauront gré ; car les uns y trouveront de quoi justifier

leurs éloges, les autres de quoi motiver leurs critiques.

Nous ne parlerons point du roman de *Bug-Jargal*, que l'auteur publia à 16 ans, et qu'il avait fait le pari d'écrire en 15 jours; il l'a remanié depuis, et, en cela, il a eu tort ; c'était le cas d'appliquer la règle qu'il s'est prescrite plus tard, de ne corriger ses ouvrages que par des ouvrages nouveaux, ce qui a fait dire à un mauvais plaisant :

M. Victor, qui se rit des censeurs,
En dépit de l'exemple et du conseil des sages,
Ne revoit jamais ses ouvrages.
M. Victor fait comme ses lecteurs.

Nous dirons également peu de chose des *Pensées philosophiques et littéraires* de M. V. Hugo, qui ne sont guère que la reproduction de ses préfaces, et nous n'en citerons qu'un passage ; mais ce ne sera pas le moins remarquable, puisqu'un éditeur de Bruxelles l'a jugé digne de figurer au rang des chefs-d'œuvre de la langue, dans la collection de MM. Noël et Laplace. En voici un extrait :

DES PHASES DIFFÉRENTES DE LA LANGUE FRANÇAISE.

« Au commencement du XVIIe siècle, la langue française, *trouble et vaseuse*, était une première *filtration*, résultat de l'admirable langue de P. Mathieu et de Mathurin Regnier, qui sera plus tard celle de Molière et de La Fontaine, et plus tard celle de St-Simon. C'était une langue forte et *savoureuse*, pleine d'esprit, excellente *au goût*, ayant bien la *senteur* de ses origines ; une langue calme et *transparente* (quoique trouble et vaseuse), au fond de laquelle on distinguait nettement ses magnifiques étymologies grecques, romaines ou castillanes.

» Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, il s'éleva une mémorable école de *lettrés* (celle de Boileau apparemment, qui n'entendait rien à la poésie), laquelle décida à tort, selon nous, pour Malherbe contre Regnier. La langue parut trop *verte* à *ces sévères et discrets écrivains*, et Racine la *clarifia* encore une fois. Cette deuxième *distil-*

lation, beaucoup plus artificielle que la première, n'ajouta à la pureté et à la limpidité de l'idiôme, qu'en le dépouillant de presque toutes ses propriétés *savoureuses et colorantes*. (En effet, quoi de plus insipide et de moins coloré que le style des sévères et discrets écrivains du siècle de Louis XIV !)

» Toute chose va à sa fin. Le XVIIIe siècle *filtra* et *tamisa* la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord *épurée* par Regnier, puis *distillée* par Racine, acheva de *déposer* dans l'*alambic* de Voltaire les dernières *molécules de la vase natale* du XVIIe siècle. (Quel dommage !) De là cette langue du XVIIIe siècle, parfaitement *claire*, *sèche*, *dure*, *neutre*, *incolore et insipide*. (La langue de Montesquieu, de Buffon, de Jean-Jacques Rousseau, etc. sèche, dure, neutre, incolore et insipide ! Avec quelle irrévérence.....) Mais passons :

» Au XIXe siècle, les esprits ont déserté cet aride sol voltairien sur lequel le soc de l'art s'ébrèchait depuis si longtemps pour *de maigres moissons*. Au vent philosophique a succédé *un souffle religieux*, et il est apparu des hommes doués de la faculté de créer, et ayant tous les instincts mystérieux qui tracent son itinéraire au génie. (Quels sont ces hommes ? M. Victor Hugo en connaît un sans doute, mais il est trop modeste pour le nommer).

» Il fallait d'abord colorer cette langue ; il fallait lui faire reprendre du corps et de la *saveur*. Il a donc été bon de la *mélanger*, suivant certaines *doses*, avec *la fange féconde* de la langue du XVe siècle, et nous ne pensons pas qu'on ait eu tort *d'infuser Ronsard* dans cet idiôme *affadi* par Dorat. »

Dorat est mis ici pour beaucoup d'autres, pour Boileau, par exemple, et pour Racine lui-même, dont le style est *admiré*, il est vrai, *dans Britannica et dans Athalie*, mais seulement de ceux qui acceptent les conditions sous lesquelles

il s'est formé. Soit ; mais quelles sont ces conditions? et M. V. Hugo les *accepte*-t-il? Nous en doutons, ou bien nous ne l'avons pas compris.

Cette analyse des transformations de la langue est certainement fort curieuse ; mais de tous les procédés *chimiques* que l'auteur voudrait lui faire subir, nous n'en connaissons pas de plus ingénieux que celui qui consisterait, pour la rendre plus *savoureuse*, plus *transparente* à *y infuser du Ronsard* et à *la retremper* dans la *fange* de ses vieux mots !

Il ne nous reste plus à examiner qu'un ouvrage en prose de M. V. Hugo, *le Rhin*, et, quoique nous soyons pressé d'en finir, nous nous y arrêterons un instant, parcequ'il l'a composé dans la mâturité de l'âge, et qu'on peut y observer la marche progressive ou rétrograde de son talent, dans le genre descriptif.

Il s'agissait d'en faire deux volumes, sous la forme de *lettres à un ami*, et il est probable que c'était un engagement pris d'avance avec l'éditeur. La tâche ne laissait pas d'être difficile: où trouver assez de faits à raconter, assez de scènes pittoresques à décrire, pour arriver à un pareil nombre de pages? Mais, avec de l'imagination, on observe en route bien plus de choses qu'un autre, et pour peu qu'à celles que l'on observe, on en ajoute que l'on ait lues, ou qu'on ait inventées, les matériaux ne manquent pas. Voici sans doute comment M. V. Hugo s'y sera pris. Il existe, dans toutes les auberges des villes du Rhin, un recueil de légendes relatives aux événements les plus merveilleux des temps féodaux; il aura eu occasion de les consulter, de les transcrire, de les enjoliver, et cela même peut-être avant de quitter Paris, attendu que le recueil est traduit en français. Ç'aura été un bon à compte sur les feuilles à fournir.

Cependant l'église d'*Aix-la-Chapelle*, *bâtie avec l'argent*

du diable ; la *Maüsthurm*, où l'archevêque de Mayence, Hatto, fut dévoré par ses sujets *transformés en rats ;* la rivalité des châteaux-forts du *chat* et de la *souris*, et le roman de *Pécopin*, écrit sur les lieux, à ce que dit M. V. Hugo, n'auraient point suffisamment allongé le récit, et il y a cousu, sous le titre de *conclusion*, un aperçu en dix-huit chapitres, *sur la façon dont l'Europe était constituée dans la première moitié du* XVIIe *siècle :* singulière *conclusion* dont on peut dire, logiquement parlant, que si le *conséquent* est juste, la *conséquence* ne l'est guère.

Nous ne nous arrêterons ni à cette *conclusion*, qui n'est qu'un hors-d'œuvre, ni aux contes de vieilles fileuses, que nous venons de citer, ni à une foule d'épisodes historiques dont le livre est grossi; nous n'en finirions pas, et ce serait bien pis si nous nous avisions de suivre le savant *touriste* dans la description des villes, des châteaux, des églises, des tombeaux antiques, des ruines de toute espèce, qu'il est censé avoir vus sur son passage; description si détaillée, si minutieuse, qu'il en fait lui-même la remarque, et semble craindre qu'on ne lui applique les vers de Boileau :

> Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
> Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

En effet, ce ne sont bien souvent que des états de lieux, des sortes d'inventaires, et l'on s'étonne qu'il ne se fatigue pas lui-même de l'éternelle répétition des termes techniques de l'architecture que l'on croirait être sa science de prédilection et le principal but de son ouvrage; car, à son goût près pour le genre gothique, qu'il préfère ici, comme en littérature, au style grec ou romain, un commissaire nommé par le gouvernement pour aller inspecter, reconnaître et décrire tous les monuments anciens et modernes répandus sur la route de Paris à Francfort, ne s'en serait pas acquitté plus exactement. Il est certain que le rapport ou procès-verbal de tout ce qu'il a vu, est d'un

homme versé dans la matière, et ce serait un chapitre qui se joindrait très-convenablement à ceux qu'il a intercalés, sur le même sujet, dans sa *Notre-Dame*. Plaisanterie à part, personne ne serait plus capable de nous retracer, dans un ouvrage *ex professo, la France artistique, pittoresque et monumentale*. Nous regrettons que nos études et surtout nos préjugés ne nous permettent pas de l'apprécier, sous ce point de vue, ainsi qu'il devrait l'être, et nous nous en tiendrons aux choses sur lesquelles, quand on a un peu voyagé ou un peu lu, on peut se croire capable de prononcer. Toutefois, nous ne prononcerons pas, et c'est un soin que nous laisserons au public.

Ce ne sont pas les événements, mais les sensations et les idées que cherche M. V. Hugo dans ses excursions, et, pourvu qu'en marchant il ait des arbres, de l'herbe, de l'air, de la route devant lui, de la route par derrière, et le ciel par-dessus, il n'en demande pas davantage.

C'est, dit-il, se contenter de peu. Il a raison ; il n'y a guère de voyageur qui n'en ait autant.

Passons en revue quelques-unes des sensations et des idées que font naître en lui les objets qui s'offrent à ses yeux.

A la Ferté-sous-Jouarre, où d'autres peut-être auraient admiré le quai couvert d'une innombrable quantité de ces pierres meulières les plus belles de l'Europe, qui font la richesse de cette petite ville et des environs, *ce qui le frappe*, c'est un roulier passant le pont, un énorme roulier d'Allemagne, gonflé, sanglé, ficelé, qui avait l'air du ventre de Gargantua traîné par huit chevaux. Au relai, ce sont les chevaux qui arrivent avec un bruit de ferraille, et il y a une *poule blanche* sur la grand'route, *une poule noire* dans les broussailles, une vieille roue cassée dans un coin, tandis que les garçons d'écurie et les filles de cuisine font des idylles, que *le fumier cajole l'eau de vais-*

selle, et que, lui, il regarde les jolies petites colonies de coquelicots nains qui font des oasis sur un vieux toit.

En se dirigeant vers Epernai, il aperçoit sur la route une charrette bizarrement chargée. Pour attelage, un cheval et un âne. Sur la voiture des casseroles, des chaudrons, de vieux coffres. Dans un panier trois enfants, dans un autre, *des poules.*

C'étaient de pauvres paysans Alsaciens, émigrant pour l'Amérique. Ces bonnes gens cheminaient avec une parfaite insouciance. Les *meubles seuls* avaient je ne sais quoi de désorienté qui faisait peine. Les *poules* aussi paraissaient avoir le sentiment de leur malheur.

Au château de Montfort, le voyageur est gracieusement accueilli par la garnison qui se compose en ce moment d'une vieille servante à laquelle il donne trente sols ; puis il regarde les *canards* et les *poules* dans les fossés du château, et s'en va.

Les *ormes* sont une des joies de M. V. Hugo dans ses voyages; tous les autres arbres *sont bêtes.* Les ormes seuls ont de la fantaisie, et se moquent de leurs voisins, se renversant lorsqu'ils se penchent, maigres quand ils sont touffus, et faisant toute sorte de grimaces le soir aux passants. Il y en a *seize* sur la route d'Epernai, les plus amusants du monde, qui inclinent sur le chemin leurs perruques ébouriffées.

Epernai, c'est la ville du champagne, rien de plus, rien de moins.

A Ste-Menehould, ce qu'il y a de plus beau, c'est la cuisine de l'hôtel de Metz. Si l'auteur *était Rabelais ou Homère*, il dirait : cette cuisine est un monde dont cette cheminée est le soleil. C'est un monde, en effet, où se meut toute une république d'hommes, de femmes et d'animaux, et M. V. Hugo y remarque particulièrement une petite cage où dort un petit oiseau ; on a beau faire rage autour

de lui; les hommes jurent, les femmes querellent, les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèche-fritte piaille, le tourne-broche grince, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent; la petite boule de plume ne bouge pas. *Dieu est adorable. Il donne la foi aux petits oiseaux.* Réflexion pieuse, et digne du bon croyant qui, un peu plus loin, va nous dire, à l'aspect du tombeau des trois mages: *j'avoue que rien au monde ne me charme plus que ce conte des mille et une nuits enchâssé dans l'Évangile.*

Quoi qu'il en soit, il y a de la vivacité, de la variété, de l'originalité dans ce tableau d'une grande cuisine; c'est le genre descriptif dans toute sa surabondance, et nous n'y trouvons qu'une chose à reprendre, savoir la comparaison d'une cheminée d'auberge avec le soleil, que l'auteur aurait faite, s'il avait été Homère, mais qui ne serait certainement pas venue à l'imagination du chantre d'Achille, même alors que son âme avait passé dans le corps d'*Ennius.*

Vient ensuite au sortir de Ste-Menehould, l'histoire de la Champagne, de ses comtes, de ses hommes illustres, que le touriste savait, et pouvait avoir rédigée avant de partir pour l'Allemagne.

A Sédan, le pavillon où naquit Turenne, a été démoli et remplacé par une pierre noire, avec cette inscription en lettres dorées: ici naquit Turenne, le 11 septembre 1611; à propos de quoi M. V. Hugo, surchargé de son bagage historique, et qui ne néglige aucune occasion de s'en débarrasser en courant, nous raconte tout ce qui se passait l'année où le grand capitaine vint au monde.

Il a traversé Dinant, et la vallée de la Meuse ne lui présente de toutes parts que des houblonnières, des pruniers violets, des pommiers rouges, et les grappes écar-

lates du sorbier des oiseaux, *avec les canards et les poules* qui jasent sur les chemins.

Namur, suivant lui, n'a déjà plus son passé écrit dans sa configuration, et ce n'est qu'une ville sans architecture, sans monuments, sans édifices, sans vieilles maisons, et qui n'est *meublée* que de quelques fontaines Louis XV, avec quatre ou cinq églises *rococo!*

Où il n'y a pas d'églises, M. V. Hugo lit les enseignes. Il en a distingué trois à Namur : *L'Épouse Debarly négociante; Crucifix Piret, mercier*, et *Ménandez Wodon, horloger*. A l'entendre, chacune de ces trois enseignes exprime et résume un des grands aspects du pays. L'une dit *la langue*, l'autre *la religion*, l'autre *l'histoire*. Quel coup-d'œil!

Huy est une des plus jolies villes de la Meuse. Rien de plus sévère que ses rochers, de plus riant que ses prairies. Il y a là quelques collines hérissées de ceps et d'échalas. C'est, croit-il, le seul vignoble du pays. Erreur, mais qui ne vaut pas la peine d'être relevée. De temps en temps, on rencontre, tout au bord du fleuve, une fabrique de zinc, dont la fumée, qui s'échappe de toutes les tuiles, simule un incendie qui commence ou s'éteint ; ou bien c'est une alunière avec ses vastes monceaux de terre rougeâtre; ou bien encore, parmi les caquets assourdissants d'une populace de *poules*, *d'oies* et de *canards*, on découvre une maison de briques, égayée d'une vigne grimpante, avec des *colombes* sur son toit, des cages d'oiseaux à ses fenêtres, un petit enfant et un rayon de soleil sur son seuil.

Quand on a passé le lieu appelé la *petite flémalle*, toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts-fourneaux de M. Cockerill. C'est un beau et prodigieux spectacle.

Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, les

cylindres, les balanciers, tous ces monstres de cuivre, de tôle et d'airain que la vapeur fait vivre d'une vie effrayante et terrible, mugissent, sifflent, grincent, râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et par moments hurlent avec douleur dans l'atmosphère ardente de l'usine, comme des hydres et des dragons tourmentés par des démons dans un enfer.

Voilà une peinture achevée ; et c'est en effet un spectacle qui mérite qu'on s'y arrête un peu plus qu'aux *poules*, aux *canards* et aux *oies* qui *jasent* sur le chemin.

Liége, la ville de St-Hubert, jadis église et forteresse, *ne prie plus et ne se bat plus*. Elle vend et achète. C'est aujourd'hui une grosse-ruche industrielle.

Verviers, ville insignifiante d'ailleurs, se divise en trois quartiers qui s'appellent la *Chick-Chack*, la *Basse-Crotte* et la *Dardanelle*. Le touriste y a vu un petit garçon de six ans, qui fumait magistralement sa pipe sur le seuil de sa maison !

Des mille réflexions que lui inspire, à Aix-la-Chapelle, la vue du tombeau de Charlemagne, nous ne citerons que la suivante : Charlemagne était un de ces rares grands hommes qui sont aussi des hommes grands. Il avait en hauteur sept fois la longueur de son pied. C'est ce pied de roi que nous avons platement remplacé par le *mètre*, sacrifiant ainsi d'un seul coup, l'histoire, *la poésie* et la langue à je ne sais quelle invention dont le genre humain s'était passé six mille ans. Cette réflexion prouve que M. V. Hugo est encore moins déplacé à l'académie française, qu'il ne le serait à celle des sciences.

Sur la route d'Aix-la-Chapelle à Cologne, il n'a rencontré personne, si ce n'est par instants quelque jeune musicien blond, maigre et pâle, le havresac sur le dos, allant aux redoutes de Spa, ou un chasseur *local* ainsi costumé : chapeau rond vert-pomme, avec grosse cocarde

lilas en satin fané, blouse grise, *grand nez*, fusil; et, à mi-chemin, dans une jolie petite ville dont il ignore le nom, quatre magnifiques voyageurs assis, croisées ouvertes, au rez-de-chaussée d'une auberge, devant une table pantagruélique encombrée de viandes, de poissons, de vins, de pâtés et de fruits, buvant, coupant, mordant, tordant, dépéçant, dévorant; l'un rouge, l'autre cramoisi, le troisième pourpre, le quatrième violet, comme quatre personnifications vivantes de la voracité et de la gourmandise; il lui a semblé voir le dieu *goulu*, le dieu *glouton*, le dieu *goinfre* et le dieu *gouliaf*, attablés autour d'une montagne de mangeaille.

Les édifices de Cologne lui fournissent, comme on devait s'y attendre, de nombreuses et savantes pages sur l'architecture. Quant à la ville, examinée en détail, tout, dit-il, vit et palpite: le pont est chargé de passants et de voitures, le fleuve est couvert de voiles, la grève est bordée de mâts. Toutes les rues fourmillent, toutes les croisées *parlent*, tous les toits *chantent*.

A Andernach, il est logé de manière à jouir d'un spectacle ravissant. Il a devant lui, au pied d'une haute colline qui lui laisse à peine voir une étroite *tranche* du ciel, une belle tour du XIII[e] siècle; à sa droite, le Rhin et le village blanc de Lautersdorf; à sa gauche, les quatre clochers byzantins d'une magnifique église du XI[e] siècle, et, sous sa fenêtre, *jasent* en parfaite intelligence, des *poules*, des *enfants* et des *canards*.

Il y a une seconde belle église dans Andernach; c'est une nef du XIV[e] siècle, aujourd'hui transformée en écurie de caserne. Au-dessus du portail, on lit : *Sancta Maria ora pro nobis*. Ce sont à présent les *chevaux* qui disent cela.

Devant la façade, de charmants petits enfants, gais et roses, s'ébattent sur la pelouse verte, et font brouter, avec de grands cris, un pauvre *lapin* tout ensemble apprivoisé et effarouché.

Entre tous les fleuves, M. V. Hugo aime le Rhin. Aussi en fait-il le plus pompeux éloge ; le Rhin réunit tout. Il est rapide comme le Rhône, large comme la Loire, encaissé comme la Meuse, tortueux comme la Seine, limpide et vert comme la Somme, historique comme le Tibre, *royal* comme le Danube, mystérieux comme le Nil, pailleté d'or comme un fleuve d'Amérique, *couvert* de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie, et l'imagination du poète y retrouve toute l'histoire de l'Europe, qu'il divise en quatre phases bien distinctes : 1°. L'époque ante-diluvienne et peut-être *préadamite*, les volcans; 2°. les luttes de la Germanie et de Rome, où rayonne César; 3°. l'époque merveilleuse où surgit Charlemagne; 4°. les luttes de l'Allemagne et de la France, que domine Napoléon. Et tout cela est longuement développé. Encore un coup, ce sont de belles et bonnes choses à dire, mais qui pouvaient se dire aux rives de la Seine aussi bien que sur les bords du Rhin.

A St-Goar, on se trouve entre le *chat* et la *souris;* à sa gauche, on a la souris à demi-voilée, au fond de l'horizon, par les brumes du Rhin; à sa droite, le chat, robuste donjon enveloppé de tourelles. Les deux châteaux ennemis se guettent et semblent se jeter des coups d'œil foudroyants à travers le paysage ; *car*, lorsqu'un donjon est en ruine, sa fenêtre défoncée regarde encore, mais avec le regard hideux d'*un œil crevé*.

En cet endroit, on peut, de sa croisée, voir passer les femmes avec leur bonnet bleu-ciel pareil à une tiare qui aurait été modifiée par *un coup de poing*, et l'on entend rire et jaser un tas de petits enfants qui viennent *jouer avec le Rhin*, et qui ont l'air *indulgent*, comme *de vieux curés*.

Oberwesel, une des villes du Rhin qui a le plus guerroyé, n'est plus qu'un vieux *soldat* qui s'est fait *vigneron*. — Son vin rouge est excellent.

De Lorch, où vient d'éclater un incendie, beau sujet de description, le voyageur n'a sans doute guère fait, jusqu'à Bingen, de rencontre fort curieuse, puisque cette partie de son itinéraire est consacrée presque entièrement au récit de deux aventures qui lui sont arrivées, il y a sept ou huit ans, l'une dans le Gatinais, l'autre sur la route de Paris à Meaux, et dont la seconde serait venue plus naturellement quand il repassait par cette route, pour prendre le chemin de l'Allemagne.

Nous nous arrêterons à Francfort où nous le laisserons dans le *Kaiserzael*, s'amusant à compter tous les bustes, à rappeler tous les noms des quarante-cinq *fantômes* qui, la race de Charlemagne éteinte, se sont succédé, pendant neuf siècles, sur le trône impérial, depuis le premier Conrad, jusqu'au second François, et nous ne lui emprunterons plus qu'un tableau.

Une des curiosités de Francfort, dit-il, mais qui disparaîtra bientôt, *j'en ai peur*, c'est la boucherie. Elle occupe deux anciennes rues. Il est impossible de voir des maisons plus *noires et plus vieilles* se pencher sur un plus splendide amas de chair fraîche. Je ne sais quel air de jovialité gloutonne est empreinte sur ces façades bizarrement ardoisées et sculptées, dont le rez-de-chaussée semble *dévorer* comme une gueule profonde toute grande ouverte, d'innombrables quartiers de bœufs et de moutons. Les bouchers sanglants et les bouchères roses causent *avec grâce* sous des guirlandes de gigots. Un ruisseau rouge coule et fume au milieu de la rue. Au moment où M. V. Hugo y passait, elle était pleine de cris effrayants; d'inexorables garçons tueurs, à figures hérodiennes, y commettaient un massacre de cochons de lait, et les servantes, leur panier au bras, riaient *à travers* le vacarme. Ajoutez qu'une superbe et grandiose enseigne, surmontée de la couronne impériale, domine et complète cette boucherie magnifique, et

vous croirez revoir l'écorcherie fameuse qui, selon l'auteur, faisait, au moyen âge, un des plus beaux ornements de Paris. Quel malheur qu'un monument si pittoresque vînt à *disparaître* de Francfort! et qui ne frémirait, avec le peintre de *la Cour des miracles*, à la seule idée qu'un pareil acte de vandalisme pût avoir lieu au XIX[e] siècle, au siècle *de la renaissance!*

M. V. Hugo, amateur, comme il l'est, du genre descriptif, nous saura gré de lui en avoir emprunté des exemples, et ne nous reprochera ni d'en avoir cité trop peu, ni d'avoir choisi les plus mauvais; mais ce genre est-il celui des meilleurs écrivains? et les critiques n'ont-ils pas eu raison d'en condamner l'abus dans l'abbé Delille lui-même qui pourtant n'y a pas d'égal? Nous sommes, quant à nous, de l'avis des critiques, et, à ce sujet, nous répéterons avec Chenier :

> Un scudery moderne, en sa verve indiscrète,
> Décrit tout sans couleurs, sans pinceau, sans palette.
> Un âne, sous les yeux de ce peintre maudit,
> Ne peut passer tranquille et sans être décrit.
> Un coche est embourbé! notre homme est là tout proche,
> Et, pour décrire mieux, s'embourbe avec le coche.
> . . . .
> Ou bien, d'un air niais, qu'il prend pour de la grâce,
> En pleine basse-cour établit son parnasse ;
> Ronfle avec l'animal aux Hébreux défendu,
> Nasille avec l'oiseau dans sa marre étendu,
> Et toujours au bon goût alliant l'harmonie,
> Glousse avec les dindons, rivaux de son génie.

Voilà tout ce que nous avions à dire des compositions en prose de M. V. Hugo; si nous ne nous y sommes pas arrêté d'avantage, et si nous n'avons analysé en détail que deux de ses romans, c'est que nous avons craint que notre travail ne parût trop monotone; nous ferons de même à l'égard de ses drames, et c'est *le Roi s'amuse* et *Ruy-Blas* que nous examinerons de préférence, comme étant ceux où il a fait l'application la plus franche et la plus complète de sa nouvelle théorie poétique.

DRAMES.

LE ROI S'AMUSE.

—

Le rideau se lève. L'intérieur du Louvre est à découvert. On s'y livre aux plaisirs d'une fête nocturne qui ressemble quelque peu à une saturnale.

Sur le premier plan apparaissent, avec Delatour Landri, le roi, *comme l'a peint* Titien, et Triboulet, *comme l'a peint* Boniface, expressions de l'auteur qui rappellent *Le Gros l'a peint!* crayonné par un soldat de la vieille garde, au bas d'un portrait de Louis XVIII.

Le roi, dans un style passablement trivial, fait part à Delatour Landri d'une intrigue amoureuse plus que vulgaire; mais, à l'aspect de Triboulet qui arrive, et qui a tout entendu, il affecte un air mystérieux; puis regarde passer un groupe de femmes, et, après quelques mots échangés avec ses courtisans sur Mesdames de Vendôme, d'Albe, de Montchevreuil, de Cossé, on le voit, au fond du théâtre, s'entretenant avec d'autres femmes. Mme de Cossé est jalouse de Mme de Coislin ; M. de Cossé est jaloux du roi ; et le roi est d'une indiscrétion choquante à laquelle applaudissent les seigneurs et le fou de la cour. Il sort, et la fête continue.

MM. de Pienne, de Gordes, de Pardaillan, le poète Marot, et plus particulièrement M. de Cossé, qui ont à se plaindre des railleries insolentes et des méchancetés du bouffon, forment le projet de lui enlever celle qu'ils croient sa femme, et qui est sa fille, sans que personne s'en doute, et qu'elle le sache elle-même.

Le roi, toujours entouré de femmes, rentre avec Triboulet. Un vieillard, vêtu de deuil, perce la foule et vient se placer en face du monarque qu'il regarde d'un œil fixe. C'est M. de St-Vallier, accusé de conspiration, à qui François a fait grâce, mais dont il a séduit la fille, Diane de Poitiers. Le roi fait un pas vers lui avec colère; Triboulet l'arrête, et adresse au vieillard, au milieu des huées et des éclats de rire de la compagnie, les propos les plus impertinents et les plus grossiers, auxquels l'infortuné ne répond qu'en reprochant au roi son infâmie, et en maudissant le bouffon.

Le lieu de la scène change. Nous voici dans le coin le plus désert du cul-de-sac de Bussy. C'est là que se trouvent la petite maison habitée par la fille de Triboulet et l'hôtel de M. de Cossé. Triboulet s'y promène tout rêveur. Il rencontre Saltabadil, spadassin, dont le métier est de

tuer les gens, à tant par homme, en ville ou chez lui, comme on veut. MM. de Gordes et de Pienne les suivent à quelque distance ; ils entendent la conversation, prennent le nom du spadassin et s'éloignent. Saltabadil est parti. Triboulet seul, avant d'entrer chez sa fille, se fait à lui-même un très-long discours sur l'abjection du misérable rôle de fou qu'il joue à la cour. Enfin il frappe à la porte, et l'on voit paraître Blanche, avec la dame Béralde sa surveillante. Blanche ne connaît pas sa famille. Elle ne sait pas quel est le nom de sa mère ; celui même de son père, comme nous l'avons dit, est un secret pour elle. Triboulet refuse de l'en instruire; mais il lui prodigue les marques de la plus tendre affection, et lui recommande d'être bien sage, de ne point sortir, de ne point se montrer. Et en effet, dans l'espace de deux mois, elle n'a quitté la maison que huit fois, pour aller à la messe.

Il est presque nuit. De l'autre côté du mur, dans la rue, on aperçoit le roi sous un déguisement. Il entre par la porte entre-baillée, et se cache derrière *un gros arbre*. Dame Béralde l'a vu. Elle approche. Une bourse d'argent la fait taire. Triboulet sort. Le roi, qui l'a reconnu, reste encore quelque temps derrière *le gros arbre*. Conversation entre Blanche et la duègne. La jeune fille craint d'avoir offensé son protecteur, en ne l'avertissant pas qu'un beau cavalier la suivait tous les dimanches, quand elle se rendait à l'église. Dame Béralde la rassure et flatte sa passion. Blanche se déclare; François se montre; il proteste de son amour, et, invité à dire qui il est, il se donne pour un écolier très-pauvre, nommé Gaucher Mahiet. A quoi bon en pareil cas se donner pour un écolier si pauvre?

Cependant MM. de Pienne et de Pardaillan arrivent dans la rue, une lanterne sourde à la main. Au bruit qu'ils font, le roi et la dame Béralde effrayés rentrent dans la maison. Blanche ne tarde pas à les suivre. Au même moment,

le cul-de-sac se peuple de gentilshommes masqués. MM. de Gordes, de Cossé, de Mont-Chevreuil, de Biron, de Montmorenci, Clément Marot rejoignent successivement MM. de Pardaillan et de Pienne. Un valet les suit, portant une échelle. Blanche se montre sur la terrasse. Triboulet revient, et se demande avec beaucoup de raison pourquoi il revient. La nuit est si épaisse qu'il ne voit pas M. de Gordes et le heurte en passant. Celui-ci reconnait le fou, et en avertit tout bas les autres gentilshommes. On délibère sur le parti à prendre, et s'il ne faudrait pas se débarrasser de l'incommode survenant. Triboulet entend chuchoter. Qui va là, dit-il, d'une voix terrible? Marot lui répond, se fait reconnaître, et lui persuade que c'est de l'enlèvement de Mme de Cossé qu'il s'agit. Le fou applaudit à ce dessein, et, après s'être *bonnement* laissé attacher un bandeau sur *les yeux* et sur *les oreilles*, consent à tenir le pied de l'échelle qui sert à monter, non chez Mme de Cossé, mais chez Blanche sa fille. Celle-ci est aux mains des ravisseurs qui l'emportent. Triboulet se lasse d'attendre, arrache son bandeau, s'aperçoit du tour infâme qu'il s'est *bêtement* laissé jouer, et tombe évanoui.

Les acteurs sont revenus au Louvre. Ils concertent entr'eux le moyen de dépister le bouffon. Marot lui écrit, sous le nom de *Jean de Nivelles*, qu'il est parti avec Blanche pour les pays étrangers. Le roi, de retour au château, apprend l'aventure, s'en félicite, et Blanche est amenée devant lui. Nous supprimons l'entretien du prince avec cette infortunée qui, ne remettant pas d'abord son Gaucher Mahiet, repousse toutes ses propositions, toutes ses promesses, et, pour échapper au danger, se précipite dans un appartement dont elle referme violemment la porte sur elle. Triboulet arrive sur ces entrefaites, et les signes que se font les gentilshommes, en voyant son air pâle et défait, leurs rires étouffés confirment ses soupçons. Il

dissimule cependant; mais, après quelques quolibets lancés aux courtisans qui les lui renvoient, remarquant que la reine elle-même, qui s'est fait annoncer, ne peut obtenir d'audience, il se met en fureur, se jette de désespoir sur la porte de l'appartement où il suppose sa fille enfermée, et celle-ci en sort égarée, éperdue. Alors, les yeux hagards, montrant l'antichambre aux seigneurs interdits, *il les balaie d'un regard*, comme dit le poète, et ils se retirent. Resté seul avec Blanche, il apprend toutes les circonstances du rapt, et jure de se venger du roi.

Nouveau changement de décoration. La scène maintenant est sur la Grève, au fond d'une vieille masure, dans le grenier de laquelle on distingue de la rue un sale et misérable grabat. C'est la demeure du spadassin Saltabadil. Triboulet et sa fille rodent autour de ce réceptacle du crime et de la débauche. Le *roi de France* y est entré. Blanche s'en assure en regardant par une des *crevasses* de la muraille où *elle reste collée*. Nous ne répéterons pas le colloque qui a lieu entre François 1er, Saltabadil, et Maguelonne, sœur du spadassin. La pudeur nous le défend. Tant il y a que Blanche ne peut plus douter de l'infidélité de son Gaucher Mahiet, et qu'elle l'abandonne à toute la vengeance de son père. Triboulet en profite; s'abouche avec Saltabadil, et lui donne dix écus d'or, à compte sur le meurtre du roi, dont il le charge, lui promettant le reste de la somme, pour minuit, quand tout sera fait.

Saltabadil ne connait ni celui qu'il va égorger, ni celui qui le paie. Il rentre dans son bouge. La nuit est presque noire. Le ciel se couvre. On entend le tonnerre au loin. Le roi, voyant la pluie tomber à larges gouttes, se décide à passer la nuit dans ce mauvais lieu. Maguelonne, qui ne veut pas sa perte, cherche à l'en détourner. Il refuse de sortir.

Blanche, qui avait promis à son père de partir *à cheval* pour Évreux, n'est point partie; on l'aperçoit au fond du théâtre, en habits d'homme. Elle s'avance lentement vers la masure. Le roi dort.

Saltabadil, tirant d'un coffre un vieux sac et un *pavé*, donne le sac à Maguelonne qui se met à le raccommoder. Toutefois, elle conseille encore à son frère d'épargner le beau jeune homme, et de mettre à sa place dans le sac un *fagot*, ou Triboulet lui-même, quand il reviendra. Saltabadil s'y refuse; mais, dit-il, s'il se présente ici quelqu'un avant minuit, quel qu'il soit, c'est lui qui périra. Blanche, qui a tout entendu, conçoit aussitôt l'héroïque dessein de mourir pour son ingrat. Elle frappe, on ouvre, et, au moment où elle met le pied sur le seuil de la porte, la toile tombe.

Au 5ᵉ et dernier acte, par dérogation aux principes de la nouvelle école, le lieu de la scène ne change pas. Il est si bien choisi ! La pluie a cessé. Quelques éclairs brillent encore par intervalles. Triboulet, enveloppé dans un manteau, vient à l'heure convenue. Il frappe. Saltabadil sort en rampant par le panneau inférieur de la porte, et tirant après lui, avec effort, une espèce de paquet de forme oblongue. Votre homme est dans le sac, dit-il à Triboulet, dont il reçoit le complément de sa somme, et, lui montrant une brèche dans le parapet : jettez par là, ajoute-t-il, c'est très-profond. Et il rentre dans sa taverne.

Triboulet seul, regarde le sac, le tâte, met le pied dessus, croise les bras, se penche sur le cadavre, le frappe, se relève, se penche de nouveau, se relève encore et s'écrie : *à l'eau François 1ᵉʳ !* Le monologue n'est ni moins bizarre, ni moins horrible que les gestes. En cet instant même, Triboulet entend le roi qui chante. Il en est frappé comme d'un coup de foudre, retourne à la masure, revient au sac, le déchire avec son poignard, et se baisse

pour voir ce qu'il renferme. Un éclair brille. Il a tout vu! *Ma fille! ah Dieu! ma fille!* un second éclair passe. *C'est bien elle!* ajoute-t-il, en poussant un cri plus déchirant. A ce cri, Blanche se ranime, se soulève à demi, et retombe aux bras de son père qui la soutient et appelle du secours. Alors il s'arrache les cheveux, court à la cloche du bac, la secoue avec fureur, et des gens du peuple, que le bruit éveille, arrivent de tous côtés. Ils le saisissent et veulent l'entraîner. Une femme s'intéresse pour lui, on s'arrête. Il tombe à genoux, prend sa fille dans ses bras, la place tout-à-fait sur lui, l'arrange comme une mère son enfant au maillot, lui essuie le front, la contemple et tombe sur le pavé.

Tels sont et le sujet et le plan du drame que M. V. Hugo a intitulé: *le Roi s'amuse.* La police en a défendu la seconde représentation. Elle aurait pu s'en dispenser. La pièce serait tombée d'elle-même, et le bon sens du parterre en aurait fait justice. La police, cependant, a-t-elle eu tort, ne fût-ce que pour l'exemple, de donner cette leçon aux novateurs? Convient-il de mettre de pareils scandales sous les yeux du public? et, malgré l'attention que nous avons eue de les dépouiller de ce qu'ils ont de plus hideux, sont-ce là les spectacles que devrait offrir aux pères, aux mères de famille et à leurs enfants, une école qui a la prétention de régénérer le goût, les arts, les mœurs, la société tout entière? qui s'indigne des règles tracées au génie par le génie lui-même? qui ne reconnaît ni maîtres ni modèles, et qui n'a que des expressions de mépris pour tout ce que les siècles précédents nous ont transmis de plus parfait dans tous les genres?

Et qu'est-ce qu'un drame où le principal rôle est dévolu au plus lâche, au plus méchant des bouffons, le seul pourtant qui, à travers cent turpitudes, malgré sa laideur physique et morale, montre quelques lueurs de raison, et

quelques sentiments d'humanité ? où l'auteur semble prendre plaisir à déshonorer les plus beaux noms de son pays? où les plus grands seigneurs de la cour sont transformés en ignobles complaisants, et les dames les plus illustres, en courtisannes sans pudeur? où la vieillesse même et le malheur du père de Diane de Poitiers, grâce au pathétique ampoulé qu'on lui prête, font un contraste presque ridicule avec l'intérêt qu'inspire sa situation ? où la royauté est sans grandeur dans François 1er, le protecteur des arts et le plus vaillant des chevaliers français? où la noblesse est sans dignité dans les Montmorenci et les Vendôme? où la littérature est avilie dans Marot? où l'on ne sort d'une orgie à la cour, que pour entrer dans des maisons de débauche? où l'on n'entend parler que de séductions, de rapt, d'assassinat? où l'on se vautre dans la fange? où l'on se roule sur des cadavres? où l'absurde le dispute au dégoûtant, l'invraisemblable à l'horrible?

Encore si le style eût déguisé ce que le sujet avait d'immoral et d'obscène; si l'exécution du plan en eût dissimulé les défauts, tout en blâmant l'ouvrage, on pourrait rendre justice au talent de l'auteur ; mais ni le style ni l'exécution ne valent mieux que les idées et le plan. Qu'on en juge par les citations suivantes :

DELATOUR LANDRI, *parlant à François Ier, de la fille de Triboulet :*

Sait-elle que le roi l'aime?

FRANÇOIS 1er.

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une robe grise.

François 1er ne répond pas *ad rem.* Et puis dit-on *se déguiser d'une livrée et d'une robe?*

Triboulet est fou, on le sait bien ; mais n'abuse-t-il pas du privilége de son emploi, et son maître se montre-t-il

beaucoup plus raisonnable dans un dialogue comme celui-ci :

LE ROI.

Marot t'a-t-il montré ces derniers vers de moi?

TRIBOULET.

Je ne lis pas de vers de vous. . . . . . .

Si le roi n'en fait pas de meilleurs , Triboulet a bien raison de ne pas les lire.

LE ROI.

. . . . Ah ! rimer pour les belles!
Cela hausse le cœur. Je veux mettre des ailes
A mon donjon royal.

Il ferait mieux de mettre de l'ordre dans ses idées.

TRIBOULET.

. . . . Une femme est un diable
Très-perfectionné.

Si la pensée est délicate, l'expression ne l'est pas moins.

On trouve des maximes, des vers sentences dans presque tous les bons poètes; M. V. Hugo les aime aussi ; mais il en prête à M. de Cossé qui passeront difficilement en proverbes.

M. DE COSSÉ.

. . . . Un roi qui s'amuse est un roi dangereux .

Est-ce bien vrai ? et ne doit-on pas plutôt croire, avec le chansonnier, que :

L'homme heureux qui toujours rit,
Ne fait jamais pleurer personne?

M. de Cossé ajoute:

Un puissant en gaîté ne peut songer qu'à nuire.

M. de Cossé se répète, et cela n'est point permis, surtout quand on a commencé par une sottise.

Il dit encore un peu plus loin :

D'une bouche qui rit, on voit toutes les dents.

Ce qui donnerait à entendre, d'après les maximes précédentes, qu'une bouche qui rit s'apprête à mordre; mais on ne mord pas en riant.

Au reste les autres gentilshommes présents à la conversation ne partagent point l'opinion de M. de Cossé. *Un roi qui s'ennuie* n'est point du tout leur fait. Ils le comparent, l'un *à une fille en noir*, l'autre *à un été de pluie*, celui-ci *à un amour sans duel*, celui-là *à une caraffe d'eau ;* toutes comparaisons qui prouvent bien que c'est à la cour la plus polie et la plus élégante de l'Europe, que la scène se passe.

Poursuivons :

LE ROI.

Ma sœur veut m'entourer de savants. . . . . .

TRIBOULET.

. . . . C'est bien mal,
De la part d'une sœur! Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poète,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent,
Que cet âne bâté qu'on appelle savant.

LE ROI.

. . . . Moi, foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'*une pomme*.

A la bonne heure; voilà comme doit parler un roi, restaurateur des lettres, et Triboulet lui-même n'est pas plus heureux, quand il répond : Je crains plus

Un poète toujours de rimes barbouillé,
Que Belzébuth n'a peur d'un goupillon mouillé.

St-Vallier, le personnage le plus intéressant du drame, parle-t-il au moins le langage qui convient à son rang, à son âge, à son malheur? Écoutons-le.

ST. VALLIER.

Ah! monseigneur le roi, *puisqu'ainsi l'on vous nomme*,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme
Soit moins *décapité*, répondez-moi, seigneur,
Quand, au lieu de la tête, il lui manque l'honneur?

Il y a de la vérité, de la noblesse dans ce sentiment, mais le sublime en est gâté par le style, et il nous semble que le roi pourrait fort bien répondre au pathos du bon vieillard, qu'à son avis *le plus décapité* des hommes est celui à qui on a coupé la tête.

Et quand St-Vallier ajoute en terminant le plus pathétique des discours:

Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire,

observe-t-il les règles de la gradation oratoire, et n'a-t-on pas lieu d'être surpris de ce *telum imbelle sine ictu* auquel aboutissent tant et de si éloquentes imprécations?

Nous passerons rapidement sur la rencontre de Triboulet et de Saltabadil, ce spadassin qui, à la nuit tombante, en pleine rue, offre ses services à un homme qu'il ne connait pas, lui donne son adresse, lui parle de Maguelonne sa sœur et du beau métier qu'elle fait, entre avec lui dans tous les détails de sa profession, lui apprend qu'il se charge de tuer les gens *en ville ou chez lui*, mais qu'il demande plus pour un grand seigneur que pour un simple bourgeois, attendu que le grand seigneur est *cher*, qu'on *y risque sa chair*, et qu'à ce jeu

On court plus d'un péril de coup d'épée au ventre.

Nous ne dirons rien du mépris avec lequel ce Saltabadil, fier du talent qu'il a d'expédier son monde sans témoins

et sans éclat, parle des autres assassins,

Bandits dont le courage est plus court que l'épée.

Enfin nous laisserons Triboulet, au sortir de cette rencontre, seul, à la porte de sa maison, se dire longuement à lui-même, sur son emploi de bouffon, des choses qu'il se serait dites plus commodément chez lui, et achever son monologue, en nous apprenant :

Que son âme *sanglotte et pleure* amèrement.
. . . .
Qu'on le laisse jouer sur un lit comme un chien.
. . . .
Que, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
Une belle existence, il l'effeuille à plaisir.
. . . .
Qu'il garde et sait cacher, sous un rire moqueur,
Un fond de vieille haine *extravasée* au cœur.

Une scène plus intéressante est celle qui suit, entre le héros de la pièce et Blanche sa fille ; car il n'y a pas de doute que le héros de la pièce ne soit Triboulet.

BLANCHE.

Hélas! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille;
J'ignore votre nom.

Cette ignorance, il faut l'avouer, ne laisse pas d'être assez extraordinaire.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom?

Il m'importe beaucoup, pourrait lui répliquer la jeune fille, mais elle se contente de lui répondre :

Si, vous ne voulez pas me parler de vous même !

TRIBOULET.

Ne sors jamais.

Triboulet joue aux propos interrompus.

BLANCHE.

. . Mon bon père, au moins parlez-moi de ma mère.

TRIBOULET.

Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé
Une femme contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde *où rien n'appareille* les âmes,
Me voyant seul, infirme et pauvre et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité.

Que dans un monde où rien *n'appareille les âmes*, Triboulet ait rencontré une femme qui l'ait aimé, *malgré* sa difformité et sa misère, la chose n'est pas impossible; mais cette femme en effet a été *bien contraire à la plupart des autres*, si elle ne l'a aimé précisément que *pour sa pauvreté et sa laideur*.

BLANCHE.

Mon père! qu'avez-vous? dites-moi votre nom.

TRIBOULET.

A quoi bon me nommer?

Toujours, de la part de Blanche, la même demande qui est fort naturelle, et, de la part de Triboulet, la même réponse qui n'a pas le sens commun.

TRIBOULET.

Un autre croit à Dieu; je ne crois qu'en ton âme.

Voilà de l'athéisme bien placé!

TRIBOULET.

. . . . . . Ton sourire est charmant.
Oui, c'est toute ta mère. Elle était *aussi* belle;
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer; *car* il faut au cœur pur
Un front tout innocence, et des cieux tout azur.

Le beau raisonnement!

TRIBOULET

Ah ! les beaux cheveux *noirs !* Enfant, vous étiez *blonde;*
Qui le croirait ?

Personne assurément.

Triboulet est sorti de sa maison ; les gentilshommes arrivent dans le cul-de-sac Bussy. Messieurs, dit M. de Pienne,

Nous avons résolu de punir Triboulet.
Or, nous sommes ici, tous, *à l'heure qu'il est,*
Avec notre *rancune* et de plus une *échelle.*

M. de Pienne n'apprend là rien de nouveau à ses compagnons de débauche, et l'addition de leur rancune à une échelle est assez singulière.

TRIBOULET, *rentrant.*

Je reviens. A quoi bon? Ah ! je ne sais pourquoi.

Nous non plus.

TRIBOULET.

. . . . Ah ! la nuit est si noire !

MAROT.

Oui, le diable s'est fait du ciel un écritoire.

Ce n'est probablement pas pour des vers de cette espèce que Boileau conseillait aux écrivains de son temps

D'imiter de Marot l'élégant badinage.

LE ROI, *à Blanche.*

Parceque je suis roi, ce n'est pas un motif
De me prendre en horreur, *subitement, tout vif.*
Tout est à moi, tout est pour moi, je suis le roi.

Oui, sire, vous êtes le roi, et tout vous est permis, excepté d'écorcher ainsi le français, vers et prose, *subitement, tout vif.*

Triboulet, instruit que les gentilshommes ont livré sa fille au roi, s'abandonne contre eux à des emportements qu'on a trouvés sublimes. En voici quelques traits :

> Qui le croirait? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
> . . . .
> Un Pienne, un Pardaillan, les plus grands *noms qu'on nomme*,
> Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme !
> . . . .
> Scélérats ! assassins, vous êtes des infâmes
> Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes.
> . . . .
> C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
> Se meurtrir la poitrine et s'arracher du front
> Des cheveux que *deux nuits pareilles* blanchiront.

Puis, s'adressant à sa fille qu'on lui a rendue :

> Ame par qui mon âme à la vertu remonte,
> Ange oublié chez moi par *la pitié de Dieu*....

Triboulet croit donc à Dieu maintenant !

> Le rire du mépris sur mes maux aiguisé,
> J'en voulais bien pour moi, *mon Dieu*, mais non pour elle.

Les plus grands noms qu'on nomme, *aiguiser le rire du mépris sur les maux de quelqu'un*, et cette accumulation si savamment graduée d'épithètes outrageantes, qui commence par *scélérats* et finit par *tourmenteurs de femmes*, et des vers où l'hémistiche est suspendu comme dans ceux-ci :

> Qui le croirait? des *ducs et pairs*, des grands d'Espagne,
> Des cheveux que *deux nuits pareilles* blanchiront,

et tant d'autres beautés si neuves ; comment les apprécier à leur juste valeur ?

Le roi, à cause de l'orage, s'est décidé à passer la nuit chez Saltabadil. Le spadassin lui dit :

> Voilà le lit, monsieur, la chaise et puis la table.

LE ROI.

Tes meubles étaient donc *à Marignan*, mon cher,
Qu'ils sont tout éclopés?

Il ne suffit pas à M. V. Hugo de faire coucher un roi, dont s'honorent la France et les lettres, dans un lieu de débauche, réceptacle de tous les crimes, il faut encore, pour mieux dégrader la majesté du trône dans le rival de Charles-Quint, qu'il lui prête un langage digne tout au plus de son gîte et de ses hôtes.

Maguelonne, qui a proposé à son frère d'épargner les jours du bel étranger, lui montre un fagot et ajoute :

Hé bien! mets dans le sac ce fagot de futaie.
Dans l'ombre, il le prendra pour son homme.

SALTABADIL.

. . . . C'est fort!
Comment veux-tu qu'on prenne un fagot pour un mort?
C'est immobile, sec, tout d'une pièce, raide;
Cela n'est pas vivant.

C'est vrai; mais faut-il être vivant pour ressembler à un mort?

Saltabadil se laisse attendrir et consent, si quelqu'un vient frapper à sa porte, avant minuit, de le tuer et de le mettre dans le sac à la place de l'autre.

MAGUELONNE.

Ma foi, si quelqu'un vient dans une nuit pareille,
Je m'engage à porter *la mer* dans ma corbeille.

La mer dans une corbeille! c'est là ce qui est *fort!* et plus fort que le fagot de futaie, plus fort que les meubles éclopés à Marignan.

BLANCHE, *qui écoutait à la porte.*

Faut-il que pour l'ingrat je franchisse ce pas?
. . . .
Mourir avant seize ans! c'est affreux; je ne puis.
. . . .

Si l'on ne souffrait pas! mais on vous frappe au front,
Au visage. Oh! mon Dieu! . . . . . .
Je suis glacée. Allons. Mourir ayant si froid!
. . . .
Ciel! j'entends le couteau qu'ils aiguisent ensemble.
. . . .
J'entends tout. Oh! ils vont me faire bien du mal!

Ce monologue serait un petit chef-d'œuvre, si le dévouement y était mieux motivé, la vérité plus vraisemblable, et l'ingénuité moins niaise.

Triboulet arrive.

SALTABADIL.

Votre homme est dans le sac.

TRIBOULET.

Voyons-le. Quelle joie!
Un flambeau!

La joie de Triboulet est horrible; on la conçoit néanmoins; mais demander dans la rue, sur la grève, un flambeau pour éclairer le crime, c'est une imprudence qu'on a peine à imaginer. Saltabadil n'a garde de commettre une telle faute.

SALTABADIL.

Diable! un flambeau! c'est bien assez du bruit.
. . . .
Vous aiderai-je un peu pour le jeter en Seine?

Non, répond Triboulet, j'y suffirai tout seul.

Nouvelle imprudence et qui ne s'explique pas mieux que la première; car, en pareille circonstance, dans une grande ville et sur la place publique, quoiqu'il fasse nuit, on n'est jamais trop tôt débarrassé d'un fardeau de cette espèce; mais Triboulet n'a pas encore dit tout ce qu'il a sur le cœur. Il se croise les bras, et, regardant le cadavre:

Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire!
Quoi! ce François Ier, un roi de France, un dieu,

A l'éternité près! . . . .
Ce roi de l'*univers*, par sa gloire *étoilé!*
. . . .
Et peut-être demain des crieurs *inutiles*,
. . . . S'en iront par les villes,
Et crieront au passant de surprise éperdu,
A qui retrouvera François Ier perdu.
Ma fille. . . . . . .
Tu me l'as enviée et prise; *tu me l'as*
Rendue avec sa honte. . . . . . .
. . . . Tu croyais donc,
La colère d'un père aisément *édentée* ?

Qu'est-ce que tout ce galimatias ? qu'est-ce que ce roi de *l'univers*, qui n'est pourtant que roi de France, et qui est *étoilé* par sa gloire? qu'est-ce que ces crieurs qui s'en iront par les villes crier François 1er, à son de trompe, et avec promesse de récompense, comme s'il s'agissait de tout autre *objet perdu?* qu'est-ce qu'une colère aisément *édentée?* qu'est-ce qu'un alexandrin terminé par *tu me l'as?*

M. V. Hugo veut un vers *à charnières*, sans césure, qui enjambe à volonté, qui ne fasse point *la petite bouche*, et il se rit, dit-il, de la pruderie du style classique. Nous croyons que M. V. Hugo se rit de la poésie, du public et de lui-même.



RUY-BLAS.

—

Nous avions pensé d'abord à examiner tour à tour le plan et le style de *Ruy-Blas*, comme nous l'avons fait pour *le Roi s'amuse*; mais l'analyse que nous donnerons de ce nouveau chef-d'œuvre, sera assez détaillée, et les vers que nous en citerons, en assez grand nombre, pour le faire apprécier sous ce double rapport.

Ruy-Blas est laquais de don Salluste de Bazan, marquis de Finlas, premier ministre de Charles II, roi d'Es-

pagne, et son maître est disgracié pour avoir séduit une des femmes de chambre de la reine. *Séduite, beau malheur!* dit le ministre à Gudiel son confident :

> Parceque la donzelle *a pleuré contre moi.*
> Et traîné son enfant *dans les chambres du roi,*
> . . . .
> On m'exile et voilà tous mes honneurs croulés,
> Au milieu *des éclats de rire* de la foule !
> . . . .
> Je m'en vengerai, *va.* Comment? Je ne sais pas.

Puis, s'adressant à Ruy-Blas :

> La Reine va passer là, dans la galerie;
> Dans deux heures, Ruy-Blas, soyez là. . . . .

Et, au même instant, en regardant par la fenêtre, il aperçoit don César de Bazan, son cousin, grand seigneur ruiné qui, sous le nom de Zafer, exerce à Madrid le métier de truand et de coupeur de bourses; il ordonne à Ruy Blas de lui faire signe de monter. Don César de Bazan monte, et, malgré son chapeau défoncé, sa grande cape déguenillée, ses bas mal tirés et ses souliers crevés, entre comme un mendiant qui arriverait aux Tuileries dans la salle des maréchaux.

DON SALLUSTE.

> Ah! vous voilà, *bandit*!

DON CÉSAR.

> Oui, cousin, me voilà.

DON SALLUSTE.

> C'est grand plaisir de voir un *gueux* comme cela.

Et il se met à lui faire un beau sermon sur la vie désordonnée qu'il mène, ce dont le cher cousin est si peu déconcerté, qu'il se plait au contraire à lui en redire tous

les détails : comme quoi il n'avait pas encore vingt ans

> . . . . Qu'il ne lui restait plus,
> De ses propriétés, ou réelles ou fausses,
> Qu'un tas de créanciers hurlant après ses chausses;

Comme quoi

> . . . . Le soir, le front sur un pavé,
> Devant l'ancien palais des comtes de Trèvé,
> C'est là, depuis neuf ans, que la nuit il s'arrête,
> Et va dormir *avec le ciel bleu* sur sa tête !

Don Salluste, qui a sur lui des projets dont il ne parle pas plus qu'on ne devine pour quel motif il a recommandé à Ruy-Blas, de se trouver là, dans deux heures, au passage de la reine, finit par promettre monts et merveilles à son vaurien de parent, s'il consent à servir sa vengeance; mais, le vaurien, apprenant que c'est d'une femme qu'il s'agit de venger don Salluste, se rétracte aussitôt; car c'est un vaurien fort délicat sur l'article; halte là, lui dit-il, mon cousin; celui qui se venge sur une femme,

> Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
> Celui-là *fut-il grand de Castille*, fut-il,
> Suivi de cent clairons, *faisant des tintamares*,
> . . . .
> N'est pour moi qu'un maraud *sinistre et ténébreux*.

Et. . . . . .

> J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
> *Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori.*
> . . . .
> Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille;

mais se venger d'une femme, fi donc !

Voilà certes de nobles sentiments, et un admirable effet de l'union *du grotesque au sublime !*

Don Salluste, qui ne trouve pas dans son cousin un instrument assez docile, ne songe plus qu'à s'en débarrasser. La proposition qu'il lui a faite, n'était qu'une plaisanterie; il est toujours prêt à l'obliger; il va même cher-

cher cent ducats qu'il lui a promis, fait entrer Ruy-Blas et se retire.

Or, Ruy-Blas et don César sont de vieilles connaissances, qui ont couru les mêmes aventures, qui n'ont pas de secret l'un pour l'autre.

Ruy-Blas dit à son compagnon :

Nous nous ressemblions au point qu'on nous prenait
Pour frères. Nous chantions dès l'heure où *l'aube naît*,
Et le soir, devant Dieu *notre maître et notre hôte*,
Sous le ciel étoilé nous dormions côte à côte.
. . . .
. . . . Que te dirai-je ?
Orphelin par pitié, nourri dans un collége,
J'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé.
Et c'est ainsi qu'en vivant . . . . . .
Dans la fainéantise et dans l'ignominie,

Je me suis vu réduit à endosser la livrée d'un laquais ; Mais écoute bien,

Frère, je ne sens pas cette livrée infâme,
Car j'ai dans la poitrine une hydre aux dents de flamme
. . . .
. . . . Je suis amoureux de la reine.

Don César, à ce discours qui le surprend et en surprendrait bien d'autres :

Mais quelle idée ! Aimer la reine ! Ah çà, pourquoi ?

RUY-BLAS.

. . . . Est-ce que je sais, moi?
Écoute . . . .
Je l'attends tous les jours au passage; je suis
Comme *un fou*. . . . .
. . . .
Comment cette *démence* en mon cœur s'amassa,
Je l'ignore; mais juge. Elle aime une fleur bleue
D'*Allemagne*. Je fais chaque jour une lieue,
Jusqu'à *Caramanchel*, pour avoir de ces fleurs.
Oh ! mais je te dis là des choses, *des folies*.
Puis à minuit, *au parc royal*, comme un voleur,
Je me glisse et je vais déposer cette fleur
Sur son banc favori ! Même hier, j'osai mettre
Dans le bouquet, vraiment plains moi, frère, une lettre.
. . . . :
Frère, tu le vois bien, je suis un *insensé*.

Sans doute il est *insensé*, et plus qu'il ne le croit, plus même qu'il ne le dit, quoiqu'il le répète à tout bout de champ, car enfin, un laquais, aimer la reine, quelle idée! comme le lui a fait observer don César, et dans quelle autre tête a-t-elle pu tomber que dans celle d'un écrivain pour qui *l'art ne connaît pas les frontières du possible et de l'impossible?*

Ruy-Blas conseille à son ami de fuir; va, laisse-moi, va-t-en, frère, abandonne un misérable *fou*. — Moi, fuir, réplique don César,

> Moi, *pauvre grelot vide, où manque ce qui sonne,*
> *Gueux*, qui vais mendiant l'amour je ne sais où;
> Moi. . . . .
> *Du spectacle d'hier, affiche déchirée!*

Don Salluste écoutait à la porte; il surprend le secret de Ruy-Blas, c'est-à-dire, son amour pour la reine, et à l'instant même son projet de vengeance est bâti. Il s'avance à pas lents, et, déposant une bourse sur la table: *voici l'argent*, dit-il à don César. Don César dénoue la bourse, remue et empile les ducats, tandis que l'ex-ministre, ouvrant une petite porte, désigne du doigt à trois alguazils, l'homme qui compte là de l'argent, et leur ordonne de l'arrêter, quand il sortira, pour aller le vendre aux Corsaires d'Afrique. Ni Ruy-Blas ni son compagnon ne s'aperçoivent, ne se doutent de rien; c'est quelque peu extraordinaire; mais il fallait bien que don César disparût au moins pour quelque temps.

Don Salluste, resté seul avec Ruy-Blas, lui fait écrire deux billets, l'un par lequel celui-ci se reconnaît pour le laquais du marquis de Finlas, l'autre à l'adresse d'une certaine dona Praxedis,

> Ce démon que je crois (dit-il) venu du Paradis,

Et il prend les deux billets. Ensuite il donne à Ruy-Blas une belle écharpe, le coiffe d'un chapeau à plumes, lui jette un

manteau sur les épaules et lui ceint une riche épée dont la poignée est de Gil,

Celui qui le mieux creuse, *au gré des jeunes filles*,
Dans un pommeau d'épée une boîte à pastilles.

Ruy-Blas, sans y comprendre rien de plus qu'aux deux billets qu'il a signés, se laisse enrubaner, enpourprer, empanacher, comme s'il s'agissait de lui faire jouer le rôle de Mascarille ou de Crispin rival de son maître.

C'est le moment où la reine doit passer. On voit entrer tous les grands de la cour, le marquis del Basto, le marquis de Santa-Cruz, le comte d'Albe, etc. Don Salluste leur présente César de Garofa son cousin. Le véritable César étant loin, Ruy-Blas peut prendre impunément son titre et son nom. Tout le monde le croyait mort aux Indes ; on le trouve un peu changé; cependant on ne doute pas que ce ne soit lui , et le marquis de Santa-Cruz promet de le recommander au roi et à la reine. Le pauvre Ruy-Blas devait être fort étourdi de la métamorphose, et passablement empêché sous son nouvel acoutrement. Aussi, à l'aspect de la reine, il se trouble, et don Salluste, qui le remarque, lui mettant le chapeau sur la tête :

. . . . . . Quel vertige vous gagne ?
Couvrez-vous, don César; vous êtes grand d'Espagne.

RUY-BLAS.

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, en ce moment ?

DON SALLUSTE.

De plaire à cette femme, et d'être son amant.

L'ordre, quoiqu'il entre assez dans les sentiments de Ruy-Blas, ne l'en étonne pas moins , et il tombe dans un fauteuil, évanoui ou peu s'en faut.

Arrêtons-nous un peu ici, et demandons-nous ce qu'il y a de vraisemblable dans une pareille intrigue ; comment

Ruy-Blas, qui a été *nourri au collége*, est assez stupide pour ne pas s'apercevoir qu'il y a là-dessous quelque projet de mystification; comment il est possible que son travestissement et son air nécessairement emprunté, échappent à la vue toujours si perçante des gens de cour, et que même quelques-uns d'entre eux le prennent pour leur parent, pour ce don César qui a fait tant de bruit, causé tant de scandale à Madrid ; comment enfin un homme allié aux Santa-Cruz, a pu vivre de la sorte, *pendant neuf ans*, sur le théâtre de son ancienne prospérité, à la porte de son propre hôtel, dans une ville dont il n'est jamais sorti, et cela, sans y être signalé, sans y être reconnu par personne, ni par sa famille, ni par ses domestiques, ni par ses créanciers, ni par la police. A quel grand seigneur ruiné est-il jamais arrivé rien de semblable?

Nous voici dans l'appartement de la jeune reine qui s'y ennuie à mourir, et qui, quoique M. V. Hugo n'imite personne, n'est qu'une copie de la triste et douce Elisabeth de Schiller.

Casilda, une de ses femmes, l'invite à payer au moins d'un mot gracieux les attentions de don Guritan son majordome,

. . . . Vieux brave, amoureux sous l'armure,
D'autant plus tendre au cœur que l'écorce est plus dure.

Elle y consent, et tout désagréable qu'elle le trouve, bonjour, comte, lui dit-elle. Le vieux brave s'approche, et après lui avoir baisé la main en soupirant, retourne à sa place, enchanté d'une telle faveur, ce qui fait dire à la malicieuse camériste :

Oh ! le pauvre héron ! *près de l'eau qui le tente*,
Il attrape un bon jour. . . . .
Et s'en va tout joyeux, *cette pâture au bec !*

La reine veut sortir. Sa Camérera mayor lui fait obser-

ver que la reine d'Espagne ne sort pas sans que la porte lui soit ouverte

Par un des grands d'Espagne ayant droit à la clé.

Elle appelle ses femmes pour jouer au lansquenet; *mais* sa majesté ne peut jouer

. . . . Qu'avec des rois ou des parents du roi.

Elle ordonne qu'on lui serve à goûter et invite Casilda à sa table; *mais*

Quand le roi n'est pas là, la reine mange seule.

Elle s'approche d'une fenêtre pour voir des lavandières qui passent en chantant; *mais*

. . . . Une reine d'Espagne
Ne doit pas regarder à la fenêtre. . . . .

Elle se plaint à Casilda de la contrainte où elle vit.

. . . . Vois, tout me désespère.
Mes oiseaux d'Allemagne, ils sont tous morts, et puis
On m'empêche d'avoir *des fleurs de mon pays*.
. . . .
Je ne puis même voir *la nature de Dieu*.

Et Casilda, la regardant avec compassion :

. . . . Pauvre femme! n'avoir
D'autre distraction que le plaisir de voir,
Au bord de ce marais, à l'eau dormante et plate,
Un vieux comte amoureux rêvant sur une patte.

Nous croyons bien que l'étiquette était alors rigoureusement observée à la cour d'Espagne; mais le tableau n'est-il pas chargé? et celle que rien n'empêche d'aller prendre tous les jours sur son banc favori les *fleurs bleues* et les billets doux qu'un inconnu y dépose; qui tout à l'heure ne rougira pas de sauter au cou de son majordome; qui un peu plus tard ira de nuit trouver Ruy-Blas dans sa petite maison, peut elle être si gênée en ce moment qu'il ne lui

soit permis ni d'avoir des *fleurs de son pays*, ni de regarder par la fenêtre?

La princesse laissée à ses méditations ne s'occupe que du mystérieux amant qui risque ses jours

> Pour donner une fleur à la reine d'Espagne,

Et qui lui écrit si galamment :

> Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là,
> Qui souffle *ver de terre*, amoureux *d'une étoile*,
> Et qui se meurt *en bas*, quand vous brillez *en haut*.

Le moyen de ne pas se laisser prendre, n'importe par qui, à des vers si délicats, à de si jolies antithèses!

Enfin la reine a reconnu l'homme *aux fleurs bleues*. A quel signe? Est-ce à son regard? au trouble de son visage? aux palpitations de son cœur? Non; ce serait trop naturel. Ruy-Blas a déchiré sa manchette à la grille du parc,

> Au risque d'y laisser sa chair et ses entrailles;

La reine a recueilli ce débris précieux, et elle remarque que le seigneur don César porte une manchette déchirée toute semblable ; il ne lui en faut pas davantage ; elle ne doute plus de l'identité. Ce petit détail de toilette fait cependant peu d'honneur à l'élégance du nouveau grand d'Espagne, qui a conservé son linge de laquais.

Ruy-Blas continue à prendre son rôle au sérieux ; il est décidément en faveur auprès du roi qu'il est allé rejoindre à la chasse, et qui lui a dicté, pour le remettre à la reine, un billet conçu en ces termes :

> Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups.

La princesse, en lisant ce billet, reconnaît la main qui a tracé le madrigal *du ver de terre amoureux d'une étoile*. Le bel écuyer qui le lui apporte a fixé son attention :

> Pourquoi donc suis-je émue en voyant ce jeune homme,

se dit-elle? et bientôt elle s'est convaincue que c'est lui qui a servi de secrétaire au roi. Sa passion se trahit; Ruy-Blas le voit. Il pâlit. On lui demande s'il se trouve mal :

. . . . . Moi. Non ; mais c'est singulier comme
Le grand air. . . . le soleil. . . . . . .

La reine tirant vite un flacon de sa gorgerette, lui fait respirer quelque essence; leurs regards se rencontrent, et lui alors, en extase :

. . . Faites, *mon Dieu*, qu'en ce moment je meure!

Et un peu plus bas, quand il est seul, levant les yeux *au ciel* :

. . . . *O Dieu!* grâce,
Ne me rendez pas *fou*.

On remarquera que Ruy-Blas a souvent *Dieu* et le *ciel* à la bouche, ce qui a droit de surprendre de la part d'un tel personnage dans la position où il se trouve; nous en dirons autant de la reine qui s'écriait, il n'y a qu'un instant :

Quand l'âme a soif, il faut qu'elle se désaltère,
Fût-ce dans du poison. Je n'ai rien sur la terre;
Mais enfin il faut bien que j'aime quelqu'un, *moi*!

Et qui maintenant, son petit bouquet de *fleurs bleues* à la main, et lorsqu'elle brûle d'une flamme adultère, à genoux devant une madone,

. . . . Secourez-moi, Madame, car je n'ose
Elever mon regard jusqu'à vous. *O mon Dieu!*
. . . . La fleur, la lettre, c'est du feu.
Vierge, astre de la mer, vierge, espoir du martyre,
Aidez-moi. . . . .
. . . . O reine de douceur !
Vous qu'à tout affligé *Jésus* donne pour sœur,
Venez, je vous appelle.

Un langage si pieux avec une aussi étrange conduite

fait un contraste auquel nous ne comprendrions rien, si M. V. Hugo ne nous avait averti que, dans son école, *le trépied du poète a toujours sa place près de l'autel.*

Mais la madone ne s'est pas laissé fléchir. Le majordome a percé le mystère d'un amour encore plus extravagant que le sien. Il est jaloux de Ruy-Blas, et le provoque dans des termes que celui-ci n'entend pas d'abord :

Que veut dire cela, monsieur?

GURITAN.

Cela veut dire,
Monsieur, qu'il sort de l'eau d'un puits, quand on en tire.

Ils se comprennent enfin et le duel est accepté ; mais l'explication a été vive ; Casilda n'en a point perdu un mot, et la reine qu'elle est allée prévenir, fait appeler son majordome. Guritan accourt, charmé d'un tel honneur : Comte, lui dit-elle , Casilda soutenait tout à l'heure qu'il n'était rien que vous ne fussiez prêt à faire pour moi :

GURITAN.

. . . . Casilda parlait fort bien ainsi.

LA REINE.

Et moi, je dis *que non*.

GURITAN.

Et moi je dis *que si*.

LA REINE.

En ce cas, vous allez partir de Madrid sur le champ,
Pour porter cette lettre, *en bois de calambour*,
A mon père, monsieur, l'électeur de Neubourg.

C'était une boîte renfermant *des reliques*. Le vieux galant hésite; *mais elle lui saute au cou et l'embrasse;* il n'y a plus moyen de résister.

Dieu s'est fait homme, soit, le diable s'est fait femme,

dit-il, et le voilà parti pour un voyage de 600 lieues.

Nous avons parcouru les deux premiers actes. Le troisième commence par une séance du *Despacho universal*, où quelques-uns des membres du conseil, avant de s'occuper des affaires publiques, s'entretiennent du premier ministre dont la fortune les étonne ; car l'avancement de Ruy-Blas n'a guère été moins rapide que son changement de costume, et nous ne savons que les ombres chinoises de Séraphin qui offrent rien de pareil; le comte de Camporeal fait observer, en parlant de don César, qu'il vit d'une façon qui n'est pas naturelle ; qu'il a le caprice d'habiter

Un logis *aveuglé par des volets fermés*,

et qu'autrefois c'était un drôle

. . . . Dont la fantaisie *avait des dents féroces*
Capables de manger en un an le Pérou.

Ensuite les conseillers entrent en délibération, et laissant de côté les intérêts du royaume, ne pensent qu'à s'en partager les dépouilles. Ruy-Blas, qui probablement a écouté à la porte , survient en ce moment, et, se drapant en sénateur romain, dans un discours à la façon de Corneille, et que M. Jules Janin a fort admiré, leur dit, entre autres choses sublimes :

Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que d'emplir votre *poche* et vous enfuir après !
. . . .
Mais voyez, nous avons, depuis Philippe IV,
Perdu le Portugal, Goa, cinq mille lieues
De Côte, et Fernambouc, et les montagnes bleues.
. . . .
La Savoie et son duc *sont pleins de précipices*.

Le peuple misérable

A sué *quatre cent trente* millions d'or.
. . . .
Tous veulent dévorer leur voisin *éperdu*,
Morsures d'affamés *sur un vaisseau perdu*.
Notre église en ruine est pleine de couleuvres.
Voilà !

Le grand peuple espagnol expire

Triste comme un lion *rongé par la vermine.*
O lève-toi, viens voir Charles-Quint. . . . . . .
. . . . . . Un tas de nains difformes,
Se taillant des pourpoints dans ton manteau de roi,
Et l'aigle impérial . . . .
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme.

A ce discours foudroyant, tous les conseillers interdits, atterrés, donnent leur démission que Ruy-Blas accepte, et se retirent chacun de leur côté.

Ruy-Blas triomphait de l'impression produite par une aussi éloquente apostrophe; mais un triomphe plus flatteur l'attendait. Cachée derrière une tapisserie, la reine, *invisible et présente*, avait tout entendu; car, dans cette pièce, il y a toujours quelqu'un aux écoutes :

Que vous avez bien fait de leur parler ainsi.

. . . .

Et comme vous aviez *superbement* raison !
Je n'y puis résister, duc; il faut que je serre
. . . . Cette main *si sincère.*

. . . .

Mais où donc aviez-vous appris *toutes ces choses*?

. . . .

Pourquoi donc étiez-vous comme eût été *Dieu* même,
Si terrible et si grand ?

RUY-BLAS.

Parceque je vous aime.

. . . .

Je ne m'occupe pas de ces hommes *du tout.*
Je vous aime, *ô mon Dieu*! j'ose le dire en face
A votre Majesté.

LA REINE.

Oh ! parle, ravis-moi.
Jamais *on ne m'a dit ces choses là*, ...
Cent fois depuis six mois que ton regard m'évite.
Mais non, je ne dois pas *dire cela si vite.*

RUY-BLAS.

Oh ! Madame achevez.

LA REINE, *levant les yeux au ciel* :

. . . . Oui, je vais tout lui dire.
Est-ce un crime? *tant pis.* . . . .
Mon Dieu ! si je fais mal, pourquoi dans cette tombe
M'enfermer *comme on met en cage une colombe* ?
Je te dis tout cela sans suite, *à ma façon ;*
Mais tu dois cependant bien voir *que j'ai raison.*

RUY-BLAS.

Madame. . . . .

LA REINE.

Don César, je vous donne mon âme.
. . . .
Quand vous *m'appellerez*, *je viendrai*, *je suis prête.*

Et puis elle le baise au front, soulève la tapisserie et disparaît.

Elle aurait bien dû soulever la tapisserie et disparaître avant de dire des choses si niaisement ingénues, si ridiculement inconvenantes, si contraires à la modestie de son sexe, à la dignité de son rang, à l'étiquette de la cour où elle vivait.

RUY-BLAS, *seul comme absorbé dans une contemplation angélique :*

. . . . Devant mes yeux, c'est le *ciel* que je vois.
De ma vie, *ô mon Dieu* ! cette heure est la dernière.
La reine m'aime, *ô Dieu !* . . . .
Elle se fie à moi, *pauvre ange !* . . . .
Oh! s'il est vrai *que Dieu*. . . devant *Dieu* qui m'entend.

Toujours *Dieu, le ciel, les anges !* Que de blasphêmes ! mais le dévôt personnage va bientôt sortir de l'amoureuse extase où il est plongé. Don Salluste qui, pour n'éveiller le soupçon de personne en se montrant dans le palais d'où il a été banni, s'y présente *en livrée*, arrive jusqu'à Ruy-Blas et lui posant la main sur l'épaule : *bonjour, comment cela va-t-il?* Votre seigneurie me surprend, lui répond le ministre laquais; vous, ici, en plein jour et sous cet habit! j'ai peur pour vous.

DON SALLUSTE.

. . . . Peur ! quel est ce mot risible !

Et, sans faire plus d'attention à ce qu'il lui dit, s'asseyant dans un fauteuil, il lui reproche sa sévérité envers les grands, ses projets de réforme et de guerre, et principalement la manie qu'il a

. . . . De vouloir être *un gaillard populaire*,
Adoré des bourgeois et *des marchands d'esteufs*,

Attendu que :

La popularité, *c'est la gloire en gros sous*.

Sur quoi Ruy-Blas, cherchant à se défendre par des raisons d'État, s'écrie avec emphase :

. . . . . . Excellence, écoutez.
Le salut de l'Espagne est dans *nos probités*.
Pour moi j'ai, comme si notre armée était prête,
Fait dire à l'empereur *que je lui tiendrai tête*.

Et tandis que cet autre Olivarès lui parle des plans qu'il a conçus pour sauver l'Espagne, don Salluste, l'interrompant à tout propos, tantôt lui dit de ramasser son mouchoir, tantôt d'aller fermer une porte ou une fenêtre, et finit par lui ordonner d'aller l'attendre demain, à telle heure, dans sa petite maison à lui, Ruy-Blas. Celui-ci effrayé et qui commence à soupçonner la trame ourdie contre lui et la reine :

Seigneur, *Dieu* tout puissant, *mon Dieu* qui m'éprouvez,
Epargnez-moi, *Seigneur* !

DON SALLUSTE.

Ah ! çà. . . . mais vous rêvez.

RUY-BLAS.

. . . . O *mon Dieu* ! *Dieu* clément !
Dieu juste ! . . . vous êtes *notre père*.

Et se traînant aux genoux de son maître, grâce, lui dit-il ! Don Salluste, peu touché de ces pieuses exclamations,

. . . . . . Abrégeons, mon maître.
Gageons que vous avez mal fermé la fenêtre.

Et il va la fermer lui-même. Ruy-Blas alors, poussé à bout :

. . . . . Oh ! c'est trop à présent.
Je suis duc d'Olmédo, ministre tout puissant;
Je vous fais arrêter.

Et moi, lui répond froidement don Salluste, si vous ne m'obéissez de point en point, je dirai qui vous êtes et la reine lira le billet que vous savez et que voici :

. . . . Moi, Ruy-Blas
Laquais de Monseigneur le marquis de Finlas, etc.

A ces mots, le fier ministre, brisé, et d'une voix éteinte:

Il suffit, je ferai, Monsieur, ce qu'il vous plait.

Et en effet, pour éviter un plus grand esclandre, il ne manque pas de se rendre le lendemain de très bonne heure, dans la maison indiquée; il y est arrivé, et médite sur les moyens de sauver la reine.

Que faire? empêchons la de sortir du palais.
Faisons la prévenir. Par qui ? je n'ai personne.

Comment n'a-t-il personne, lui premier ministre encore? et s'il n'a personne, que n'y va-t-il lui-même ? Mais il a quelqu'un. C'est *son bon petit page* sur lequel il peut compter, et qu'il charge d'un billet à faire remettre à la reine, par qui? vous ne pourriez le croire ; par don Guritan, son rival, qui ne l'attend que pour se couper la gorge avec lui. N'avait-il pas bien raison de dire un peu plus haut?

. . . . . . *Mon Dieu, mon Dieu* !
Je suis *fou*. Je n'ai plus une idée en son lieu.

Quoiqu'il en soit, son bon petit page est parti. Et lui que fait-il, en attendant son retour? *il prend son chapeau et va prier dans quelque église.* Le bon apôtre!

Personne ne pensait plus au vrai don César, vendu à des Corsaires d'Afrique, et, si l'on pouvait s'attendre à le revoir, ce n'était guère dans le logis mystérieux où nous sommes. Il y survient cependant, ou plutôt il y tombe. Par où? par la cheminée! Dans *le Ramoneur prince*, le héros du vaudeville arrive comme don César, ce qui convient un peu mieux à un ramoneur qu'à un hidalgo. Il descend dans un riche palais, se revêt des habits du maître, vide sa cave, mange son déjeûner et le reste. M. V. Hugo n'est pas si original qu'il le croit, et il oublie, en cette circonstance, un de ses grands principes: *admirons les grands hommes, mais ne les imitons pas.*

Rien de plus curieux que le monologue de don César, lorsque, s'arrêtant au milieu de la chambre, il s'aperçoit qu'il est seul:

Ouf! que d'événements! j'en suis émerveillé,
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Et il se raconte à lui-même l'histoire de son enlèvement par les alguazils, ses aventures en Afrique, les tentatives

. . . . . . *Faites sur sa vertu*
Par une femme jaune;

comment il s'est échappé de sa galère, et, ajoute-t-il, le jour où j'arrive,

. . . . *C'est fort;*
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord!
Je me sauve; . . . .
J'avise une maison cachée entre les arbres;
. . . .
Je grimpe, et m'introduis *dans le sein des familles*,
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui *sur mes chausses pend;*
Pardieu! M. Salluste est *un grand sacripant*!
. . . .

Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Ce n'est peut-être pas si juste; mais enfin il est entré. Il parcourt des yeux tous les coins de l'appartement ; une armoire est pratiquée dans le mur ; il l'ouvre ; c'est un garde-manger bien garni; il mange, il boit, et, quand il a bien mangé et bien bu, pensant à don Salluste :

Ah! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit !
Quoi ! ce Bohémien, *ce galeux*, ce bandit,
Ce va nu-pieds, *ce gueux*, ce zafari, tout juste.
O la bonne surprise!

Pendant qu'il se dit tout cela, un homme portant sur son dos une grosse saccoche, entre et, malgré une foule de propos interrompus, le prenant pour le maître de la maison, lui dit: cet argent

Vient de qui vous savez, pour ce que vous savez.

DON CESAR.

, . *Je comprends* et *je prends*, mon très-cher;

et, lui présentant un verre de vin:

Approche, *galion*, et d'abord bois-moi çà.
. . . .
L'homme, mon cher ami, n'est que de la fumée,
Noire, et qui sort du feu des passions. *Voilà* !

Voilà qui n'est pas clair. Il lui verse une nouvelle rasade :

C'est bête comme tout, ce que je te dis là.

In vino veritas ; mais que va-t-il faire de la saccoche d'argent?

Il se demande premièrement s'il ne devrait pas s'en servir pour payer ses créanciers, ou du moins *les arroser avec quelques à compte.* Oh ! non;

A quoi bon arroser ces vilaines *fleurs-là*.
Rien n'est tel que l'argent pour vous corrompre un homme.

Et fût-il descendu d'Annibal *qui prit Rome*,
L'emplir jus*qu'au goulot* de sentiments bourgeois.

Jus*qu'au goulot!* l'idée est neuve et don César a bien raison de s'écrier :

Où diable mon esprit va-t-il chercher cela ?

Au reste, s'il n'aime point à payer ses dettes , il n'a pas envie non plus de dormir sur son trésor. Il donne au commissionnaire qui le lui a remis, les adresses de plusieurs personnes auxquelles il destine des cadeaux, adresses qui devraient paraître suspectes à ce brave homme, tout ivre qu'il est, et lui faire craindre quelque méprise ; mais qu'est-ce qu'une invraisemblance de plus ou de moins parmi tant d'impossibilités ? Il lui indique, au bout de la place mayor,

. . . . . Une maison étroite,
Beau logis, si ce n'est que la fenêtre à droite
A sur le cristallin une taye en papier.

LE COMMISSIONNAIRE.

Maison borgne ?

DON CÉSAR.

Non ; louche. En haut loge une belle,
Un peu courte, un peu rousse; *un bonnet de six sous*
Avec de gros cheveux ébouriffés dessous;
Compte lui cent ducats en mon nom. . .
. . . .
Plus loin tu trouveras un trou noir comme un four,
Un cabaret *qui chante* au coin d'un carrefour ;
Sur le seuil boit et fume un vivant qui le hante;
C'est mon ami de cœur, nommé *Goulatromba*.
Trente écus. . . . .

LE COMMISSIONNAIRE.

Après ?

DON CÉSAR.

Garde le reste, et, pour dernier chapitre. . .

LE COMMISSIONNAIRE.

Qu'ordonne monseigneur ?

DON CÉSAR.

Va te *souler,* bélitre.
Et quand tu sortiras. . . . .
S'il tombe par hasard des écus *de tes chausses*,
Laisse tomber. et si *des essayeurs de sauces*
Les ramassent, mon cher, laisse les ramasser.

Le commissionnaire, pour peu qu'il lui restât de bon sens, pouvait-il n'être pas surpris de rencontrer un grand seigneur qui eût de pareilles accointances et qui s'exprimât de la sorte? mais la muse de M. Victor Hugo, comme il nous en a prévenus, n'a point la *pruderie du style classique*, et son vers *ne fait jamais la petite bouche*.

Au commissionnaire succède une vieille duègne, chargée de demander au maître de la maison si c'est bien lui qui a donné rendez-vous, pour cette nuit même, à une dame dont il est aimé. Don César, espérant profiter encore du quiproquo, se hâte de répondre affirmativement :

Oui, c'est moi, moi, te dis-je. . . . . . .

LA DUÈGNE.

En ce cas, si c'est vous,
Vous écrirez *venez,* au bas de cette lettre,
Mais non de votre main. . . . .

Pourquoi pas *de sa main ?* il ne se donne pas la peine de le demander, appelle un nègre *muet* qui se trouve là fort à propos, et lui fait écrire le mot fatal *venez*. La duègne alors en se retirant :

Je vous baise la main.
Don César lui donnant une poignée de doublons : et moi,
Je te graisse la patte,
Tiens, vieille. . . . .

Et, quand elle a disparu :

Tout cela me paraît bien beau... gare la fin !

Il est certain que tout cela était bien beau, et trop beau pour durer ; la position devenait critique ; don César le sentait; mais, dans ce cas, pourquoi, après avoir remonté sa garde-robe, et rempli ses poches de ducats, s'obstinait-il, pour courir une aventure plus hazardeuse que toutes les autres, à rester dans un endroit dont il lui était si facile de s'échapper?

Comme il est dans le plan du drame que tous les acteurs se rendent à la file dans cette maison mystérieuse, don Guritan y arrive à son tour ; il y vient pour couper le cou à don César de Bazan. Nouvel imbroglio. Où est-il

Ce César de Bazan, cet impudent, ce traître?
Voyons, que je le tue. Où donc est-il ?

DON CÉSAR.

C'est moi.

DON GURITAN.

Vous raillez-vous, monsieur ?

DON CÉSAR.

. . . . Je suis don César.

DON GURITAN.

. . . . Monsieur, quittez ce rôle.
Vous m'ennuyez beaucoup, *si vous vous croyez drôle.*

DON CÉSAR.

Vous, vous m'amusez fort.

Don Guritan se fâche ; don César continue à goguenarder; la querelle s'envenime, et les deux champions sortent pour aller se battre *derrière un mur dans une rue déserte.* Ainsi, comme nous le disions plus haut, rien n'empêchait don César de s'enfuir.

Sur ces entrefaites entre don Salluste qui, étonné de voir la table chargée de mets, et de ne pas trouver Ruy-Blas, craint que, par quelque contremine, on n'ait éventé son projet ; mais il est bien plus surpris, et il demeure comme pétrifié, lorsque, venant à tourner la tête, il aperçoit don César, l'épée nue à la main, et qui lui crie, du seuil de la porte :

Ah ! j'en étais bien sûr ! vous voilà donc, *vieux diable* !
Je comprends. Vous tramez quelque *histoire* effroyable ;
Mais je dérange tout, *pas vrai*, dans ce moment ?
. . . . Depuis toute la matinée,
Je patauge à travers vos toiles d'araignée.

Et il se met à lui parler, en riant aux éclats, de l'homme au sac d'argent, qu'il a soulé, du message qu'il a reçu, de la part d'une belle dame, par l'entremise

. . . . . D'une duègne, *affreuse compagnonne*
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne ;

et du vieux brave qu'il vient de tuer en duel, et qui lui a dit *sur le pré*, s'appeler don Guritan.

Rien n'est désespéré pour don Salluste; le rendez-vous n'est pas manqué, et il se flatte que la reine n'a pu encore être avertie de rien ; mais la présence de don César le gêne; il veut le congédier. *Point*, répond le bandit :

Toute intrigue de cour *est une échelle double* ;
Moi je tire l'échelle et *patatras*. . . . . .

Don Salluste veut se justifier ; c'est *le hazard* qui a fait tout le mal. *Hazard*, reprend le rude cousin :

Mets que font les fripons pour les sots qui le *mangent* !

et il court à la fenêtre, aperçoit des alguazils qui passent, les appelle, quoiqu'il ne doive guère se fier à de pareilles gens; et, marchant à eux d'un air de triomphe, il les requiert de verbaliser contre don Salluste; mais celui-ci, loin de perdre la tête, le fait arrêter lui-même, comme

un brigand qui s'est introduit dans une maison étrangère, et qui vient de lui voler son argent et son manteau.

> . . . . Regardez le manteau, s'il vous plait,
> Vous trouverez Salluste écrit sur le collet.

Hum! dit l'alcade, en hochant la tête. Don César se sent pris dans ses propres filets. On le fouille, on le dépouille, on lui lie les mains et, ne songeant plus à crier son nom *sur les toits*, comme il en faisait la menace tout à l'heure, il se contente de dire à don Salluste, en le regardant fixément:

> . . . . *Vous êtes un fier gueux!*

et toi, un fier imbécile, aurait pu lui répondre don Salluste!

Ruy-Blas, qui est allé à l'église, au lieu de courir au palais, et qui, depuis huit heures du matin,

> Jusqu'au soir, au hazard, a marché dans les rues,

s'imagine cependant que sa commission aura été faite; que don Guritan aura bien accueilli *son bon petit page*, et que la reine ne viendra pas; mais comment *son bon petit page* n'est-il pas venu lui en rapporter des nouvelles? comment peut-il s'abuser sur le danger de sa position, au point de s'écrier:

> *O mon Dieu*, n'est-ce pas que je peux vous bénir?
> Que vous m'avez *aidé*, vous, *Dieu bon*! vous, *Dieu juste!*

Oui, comme il s'est aidé lui-même.

Alors il tire de sa poitrine une petite fiole, et, en la considérant

> . . . . L'homme qui m'a vendu
> *Ceci* me demandait *quel jour du mois nous sommes*.
> *Je ne sais pas*.... j'ai mal dans la tête. . . . .

Au moment où il saisit convulsivement la fiole, une porte

s'ouvre et la reine paraît, une lanterne sourde à la main. Dieu! c'est elle! dit Ruy-Blas! Madame qui vous a dit de venir ici? — Toi. — Moi? — J'ai reçu une lettre de vous. — De moi?

Mais je n'ai pas écrit! *pardieu!* j'en suis bien sûr.

— Lisez. — J'avais oublié ce billet; va-t-en;

Je ne t'ai pas écrit; je suis un démon; fuis;
Mais c'est toi, *pauvre enfant*, qui te prends dans un piége!
Oh! je t'aime, va-t-en. . . . .
Mais j'y songe; on a dû vous ouvrir; qui?

DON SALLUSTE.

Moi.

. . . .
Je vous tiens; écoutez; ne faisons pas de bruit.
Seule avec don César, dans sa chambre, à minuit!
Ce fait pour une reine étant public, en somme,
Suffit pour annuler un mariage à Rome.
. . . .
Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne.
Signez-moi cette lettre au roi notre seigneur.

puis partez tous les deux sur le champ,

Et par Alcantara gagnez le Portugal.
Allez où vous voudrez, *cela nous est égal.*

Et il pousse sur le papier la main de la reine éperdue qui semble prête à signer:

Ruy-Blas aussitôt, comme sortant d'un rêve: ne signez pas, madame:

Je m'appelle Ruy-Blas, et je suis un laquais;
. . . . Je dis que je me nomme
Ruy-Blas, et que je suis le laquais de cet homme.

Et laissant tomber sa robe, il se montre vêtu d'une livrée. Pourquoi avait-il une livrée en ce moment?

DON SALLUSTE, *à la reine.*

Cet homme a raison; il est mon laquais; mais il a parlé trop tôt.

Nous sommes de l'avis de don Salluste; Ruy-Blas ne devait pas tant se presser ; et puisque, dans quelques minutes, il va désarmer et assassiner don Salluste, nous ne comprenons pas ce qui l'empêche de le désarmer et de l'assassiner à l'instant; par là son honneur et celui de la reine serait sauvé; mais il ne s'en avise qu'après avoir bu jusqu'à la lie et laissé boire à la reine la coupe des humiliations, et c'est alors seulement qu'il ferme le verrou, qu'il tire par derrière l'épée de son maître comme Arlequin la batte de Pierrot, et que, le fer en main, il le poursuit, le pousse vers un cabinet, et lui crie :

C'est dit, monsieur, allez là dedans prier *Dieu*.

DON SALLUSTE.

C'est un assassinat. . . . .

RUY-BLAS.

Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien,
Comme un infâme, comme un lâche, comme *un chien*.

Et il le tue en effet, puis s'empoisonne et vient tomber aux pieds de la reine qui *l'entoure de ses bras* et qu'il *tient lui-même embrassée*.

Après ce coup de théâtre, la toile se baisse et il le faut bien ; car il n'y a plus d'interlocuteur sur les planches ; don César est pendu ; don Guritan tué en duel; don Salluste assassiné; Ruy-Blas a rendu le dernier soupir; il n'y a plus que la reine ; et, si elle ne meurt pas, c'est, ou qu'elle n'a pas de cœur, ou qu'il est nécessaire qu'il reste au moins quelqu'un pour venir, en partant, faire aux spectateurs la révérence accoutumée.

Ruy-Blas est bien de la même école que le *Roi s'amuse;* c'est toujours la même théorie, le même mode d'exécution, le même goût pour les détails d'une réalité grossière et repoussante, des sentiments ignobles, un style qui en est l'expression fidèle, des maximes fausses, des comparaisons

bizarres, des événements forcés, des situations impossibles, et, par dessus tout, l'intention marquée de réhabiliter toutes les laideurs physiques et morales.

Que ce soit le système de l'auteur, ses principes avoués et les deux analyses précédentes, suffisent pour le démontrer; mais quelques mots sur la plupart de ses autres drames, en achèveront la preuve. En effet, pour ne parler ni du *Dernier jour d'un condamné*, pièce bien écrite, à l'exagération près, mais à la représentation de laquelle nous n'assisterions guère plus volontiers qu'à une exécution en place de grève; ni de *Cromwel*, morceau d'histoire en dialogue où la couleur locale et les mœurs de l'époque sont observées, mais qui, vu sa longueur, n'a pu être destiné à la scène; ni des *Burgraves* dont M. Jules Janin lui-même n'a pas osé faire l'éloge, et qu'il nous a été impossible de lire jusqu'à la fin; qu'est-ce que *Hernani*, *Marion de Lorme*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Lucrèce Borgia?*

Hernani aime Dona Sol, et il en est aimé; c'est un *bandit plein d'honneur*, qui se tue pour dégager sa parole.

Marion de Lorme aime un honnête homme, et *se prostitue* par dévouement pour lui. Il y a dans cette pièce un fou de profession, qui ne rit jamais et ne parle que de mort et de potence.

Marie Tudor est une reine d'Angleterre, qui joue fort mal son rôle. Elle a aimé le jeune Fabiano, aventurier italien, et, après en avoir hautement fait l'aveu devant le conseil de ses ministres, elle appelle *le bourreau* qui paraît élégamment drapé en rouge, et à qui, pour nous exprimer comme la princesse, *elle fait présent de la tête bouclée* de son favori; puis, se ravisant, elle n'imagine pas de meilleur moyen, pour le sauver, que de faire décapiter un homme masqué à sa place. C'est un orfèvre, le vieux Gilbert, qui consent à la substitution, parcequ'il n'est pas aimé d'une petite fille qui se trouve être une grande dame.

Angelo, tyran de Padoue, est épris d'une courtisanne du plus bas étage, la Tisbé, qui ne veut pas de lui, qui en aime au contraire un autre, celui précisément qui a des liaisons criminelles avec l'épouse du tyran, et, par amour pour sa mère qui est morte, elle se laisse tuer, au profit de sa rivale, de la main d'un homme qui la méprise.

Lucrèce Borgia, cent fois adultère, n'est pas seulement incestueuse; elle ignore duquel de ses deux frères Gennaro est le fils, ce Gennaro pour qui elle brûle d'un exécrable amour, et, après vingt scènes plus révoltantes les unes que les autres, après avoir empoisonné cinq de ses ennemis dans un banquet, en vain elle veut soustraire Gennaro au sort de ses autres victimes; en vain elle lui présente du contre-poison et lui révèle qu'il est son fils. Transporté de fureur, à cette odieuse révélation, il rejette la coupe, porte un coup mortel à l'empoisonneuse, et meurt dans les convulsions auprès du cadavre sanglant de sa mère.

Et l'on ne craint pas de comparer ce drame à la *Phedre* de Racine! on prétend justifier *Lucrèce Borgia* par l'épouse de Thésée! comme si la belle-mère d'Hippolyte n'était pas entraînée à sa perte par une irrésistible fatalité! comme si elle était

> . . . . De ces femmes hardies
> Qui goûtent dans le crime une tranquille paix!

comme si elle n'en expiait pas la seule pensée par les tourments les plus cruels! comme si *sa douleur vertueuse*, ses remords, et mille circonstances atténuantes, adroitement ménagées par le poète, ne finissaient point par attirer sur elle le plus touchant intérêt! comme si les malheurs de Thésée, l'innocence d'Hippolyte, sa mort et celle d'Aricie, le désespoir, les aveux, la fin déplorable

> De Phèdre malgré soi, perfide, incestueuse!

en nous faisant passer par toutes les alternatives de la

terreur et de la pitié, ne nous pénétraient pas des plus vives émotions, des sentiments les plus généreux! comme si enfin on pouvait mettre en parallèle l'oubli de toute les bienséances, avec leur observation la plus scrupuleuse, les personnages les plus vils avec les plus nobles caractères, la prose la plus commune avec la plus haute poésie, des conversations de mauvais lieux avec des entretiens pleins de grandeur et de dignité, le faux avec le vrai, le burlesque avec le sublime, le hideux avec le beau!

Où en sommes-nous? Où veut-on nous conduire?

Nous avons toujours pensé, et l'on enseigne partout, que le but, que le premier devoir du romancier et du dramaturge, est de peindre la vertu et de la faire aimer. M. V. Hugo paraît l'avoir senti; il a aussi la prétention de rendre hommage à la vertu; mais sous quel manteau affecte-t-il de nous la montrer? Où, et dans quels personnages se plaît-il, par exemple, à nous faire admirer — *l'honneur, le dévouement, l'amour maternel, l'amour paternel, la piété filiale, la reconnaissance, la compassion pour les malheureux, le respect pour les femmes, la profonde sagesse d'un premier ministre*, etc?

L'honneur? *dans le brigand Hernani.* Le dévouement? *dans la prostituée Marion de Lorme.* L'amour maternel? *dans l'incestueuse Lucrèce*, ou dans *la sachette* du roman de Notre-Dame. L'amour paternel? *dans le fou Triboulet ou dans le buveur de sang Han d'Islande.* La piété filiale? *dans la courtisanne Tisbé.* La reconnaissance? *dans le bossu Quasimodo.* La compassion pour les malheureux? *dans la danseuse des rues Esméralda.* Le respect pour les femmes? *dans le bandit don César de Bazan.* La profonde sagesse d'un premier ministre? *dans le laquais Ruy-Blas*, etc.

N'y a-t-il donc de sentiments honnêtes, nous ne dirons point qu'au plus bas, mais au-dessous des derniers degrés de l'échelle sociale? que dans les repaires du crime, dans

les asyles de la débauche, au milieu des brigands, des assassins, des prostituées, des incestueuses, et parmi ces êtres exceptionnels et dégradés dont rougit la nature humaine? On semblerait le croire ; on semblerait croire qu'il n'y a plus d'honorables modèles à chercher dans ce qu'on appelle les classes supérieures ! Mais quelque peu d'estime que l'on ait pour la naissance, la fortune et l'éducation, quoiqu'on ne vénère plus rien de ce qu'on a toujours vénéré, nous pensons que la vertu, plus commune peut-être dans la médiocrité, n'est cependant pas si rare dans les hautes positions; qu'elle peut même habiter le cœur des rois, et, pour nous en tenir à un seul exemple, l'amour maternel, à notre avis, n'est pas moins naturel, moins vif et moins éloquent sous le manteau de pourpre de la mère d'Iphigénie, que sous les abjectes guenilles de la Sachette.

Mais laissons, pour n'y plus revenir, cette immorale dramaturgie qui a fait beaucoup de mal et qui en fera encore, mais qui serait bien plus dangereuse si elle était moins extravagante, si elle ne portait son anti-dote avec elle, si, au défaut de la police ou de la censure, le goût et le simple bon sens ne suffisaient pas pour en faire justice, et passons aux poésies lyriques de l'auteur.



POÉSIES LYRIQUES.

M. Victor Hugo est sans contredit un poète lyrique du premier ordre. Le genre où

> Souvent un beau désordre est un effet de l'art,

lui convenait particulièrement, et c'est aussi dans ce genre qu'il s'exerça et se distingua d'abord ; car il avait à peine seize ans, quand il composa, pour un concours, *les vierges de Verdun*, qui furent écartées, il est vrai, mais seule-

ment parcequ'on ne croyait pas qu'il fût possible à cet âge d'écrire aussi bien en vers.

Les génies précoces avortent presque toujours.

Puisse M. Victor Hugo avoir fait exception à la règle!

Voici au reste la liste et la date de ses principaux recueils de poésies.

Odes, 1822. *Nouvelles odes et ballades*, 1824-26. *Les orientales*, 1828. *Les feuilles d'automne*, 1831. *Les chants du crépuscule*, 1835. *Les voix intérieures*, 1837. *Les rayons et les ombres*, 1840.

On ne doit pas s'attendre à une analyse complète d'un si grand nombre de compositions. Ce serait un travail également fastidieux pour le critique et pour le lecteur; nous nous bornerons à en signaler les beautés et surtout les défauts; les beautés, parceque nous voulons être juste, malgré les éloges un peu exagérés qu'on en a faits; les défauts, parcequ'il importe de prévenir contre les écarts d'un si grand maître, cette foule de jeunes plagiaires qui ne jurent que par lui, et ne l'imitent que par ses mauvais côtés.

ODES ET BALLADES.

C'est à Napoléon que M. Victor Hugo doit les inspirations les plus heureuses de sa lyre. Il s'en faut cependant qu'il ait été des premiers à lui rendre hommage. *Royaliste pur*, au commencement, et *Vendéen de cœur*, il s'écrie :

> O que la royauté. . . . .
> Fille aux cheveux blanchis des âges révolus,
> O que la royauté, peuples, est douce et belle !

et il anathématise l'usurpateur exilé ; mais il a beau fer-

mer les yeux à cette gloire éclatante, il en est ébloui, et déjà il lui échappe de ces vers qui trahissent le chantre futur de l'Empereur. Ainsi dans *Buonaparte :*

Il mourut. Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier.

Trois ans plus tard, à la mort de Louis XVIII, il se rappelle la fin de Napoléon, et il en est attendri :

Tombé sous la main qui châtie,
L'Europe le fait prisonnier.
Premier roi de sa dynastie,
Il en fut aussi le dernier.
Une île où grondent les tempêtes
Reçut ce géant des conquêtes,
Tyran que nul n'osait juger,
Vieux guerrier qui, dans sa misère,
Dut l'obole de Bélisaire
A la pitié de l'étranger.

En 1815, l'enthousiasme le gagne, et il met dans la bouche des peuples l'acclamation qui se termine par ces vers :

Il a bâti si haut son aire impériale,
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater.
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête ;
Il faudrait, pour frapper sa tête,
Que la foudre pût remonter.
La foudre remonta.

L'Ode *à la colonne* étincelle de traits sublimes. Qu'on en juge par cet extrait :

Débris du grand empire et de la grande armée,
Colonne d'où si haut parle la renommée,
Je t'aime ; l'étranger t'admire avec effroi.
J'aime tes vieux héros sculptés par la victoire,
Et tous ces fantômes de gloire
Qui se pressent autour de toi.
J'aime à voir sur tes flancs, colonne étincelante,
Revivre ces soldats qu'en leur onde sanglante

Ont roulé le Danube et le Rhin et le Pô !
Tu mets, comme un guerrier, le pied sur ta conquête.
J'aime ton piédestal d'armures, et ta tête
Dont le panache est un drapeau.

. . . .

Qu'est-donc?... et pourquoi, bronze envié de Rome,
Vois-je tes légions frémir comme un seul homme?
Quel impossible outrage à ta hauteur atteint?
Qui donc a réveillé ces ombres immortelles,
Ces aigles qui, battant ta base de leurs ailes,
Dans leur ongle captif pressent ton foudre éteint?
Je comprends. L'étranger qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire
Ecrite avec du sang, à la pointe de fer!
Ose-t-il, imprudent! heurter tant de trophées?
De ce bronze forgé de foudres étouffées
Chaque étincèle est un éclair.

Est-ce Napoléon qu'il frappe en notre armée?
Veut-il de cette gloire en tant de lieux semée
Disputer l'héritage à nos vieux généraux?
Pour un fardeau pareil il a la main débile.
L'empire d'Alexandre et les armes d'Achille
Ne se partagent qu'aux héros.

. . . .

Prenez-garde. La France où grandit un autre âge .
N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage.
Les partis pour un temps voileront leur drapeau.
Contre une injure ici tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
Sur la pierre de Waterloo.

. . . .

L'étranger briserait l'écusson de la France !
On verrait, enhardi par notre indifférence,
Sur nos fiers écussons tomber son vil marteau!
Ah! comme ce Romain qui *remuait* la terre,
Vous portez, ô Français! et la paix et la guerre
Dans le pli de votre manteau.

On trouvera aussi de belles strophes dans les odes intitulées *le rétablissement de la statue de Henri IV, la naissance et le baptême du duc de Bordeaux*, *Moïse sur le Nil*; etc. Nous transcrirons cette dernière en entier.

MOISE SUR LE NIL.

Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!
Venez : le moissonneur repose en son *séjour;*
La rive est solitaire encore;
Memphis élève à peine un murmure confus;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

Au palais de mon père on voit briller les arts;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris,
Le souffle embaumé du zéphyre.

Venez; l'onde est si calme et le ciel est si pur.
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes,
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
Au sein des vagues murmurantes.

Hâtons-nous; mais... parmi les brouillards du matin,
Que vois-je? regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides!
C'est sans doute par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les pyramides.

Que dis-je? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère.

Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve *inconstant*
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche *enfantine* il erre au gré du vent;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe.

Il s'éveille! accourez, ô vierges de Memphis!
Il crie.... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles?
Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence!
Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;
Je veux être sa mère; il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance.

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil, son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié, vers l'enfant qui gémit,
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde, écartant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant un doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel;
Viens ici, comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas;
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil;
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël;
Un berceau doit sauver le monde.

Nous l'avons dit, et nous le répétons ; ce que M. Victor Hugo a fait de mieux, ce sont ses odes, et certainement, quand il a écrit celle-ci, dans un style si élégant, si pur, si *Racinien*, il conservait encore quelque chose de *la pruderie du langage classique;* il n'avait pas encore imaginé de *retremper la langue dans une infusion de Ronsard;* il n'avait pas encore adopté *ce vers brisé, sans césure, qui enjambe à volonté*, dont *les charnières multipliées se plient et se superposent à toutes les formes du dialogue*, et *qui ne fait jamais la petite bouche.* En était-il moins poète pour cela?

Ce n'est pas que toutes ses odes soient d'une égale perfection; il en a composé d'assez bonnes, pour avoir droit de siéger, parmi les quarante, sur le fauteuil de Le Brun; mais il en a aussi hasardé qu'il aurait bien fait de corriger, ou de retrancher de ses œuvres; nous n'en citerons qu'une, *le Chant de l'arène,* où il y a, sans doute, de l'imagination et que nous avons entendu vanter par des hommes d'esprit, mais qui n'est pas des meilleures, suivant nous, et qui nous a paru, au contraire, une des plus propres à mettre en relief, pour l'instruction des jeunes lecteurs, quelques-uns des défauts que nous reprochons à la nouvelle école.

—

LE CHANT DE L'ARÈNE.

Cette pièce forme une espèce de trilogie avec *le Chant du cirque* et *le Chant du tournoi;* mais, dans ces deux dernières, les spectacles du peuple à qui il ne faut plus que *du pain et des gladiateurs*, et les galants carrousels de nos anciens chevaliers, sont plus fidèlement décrits que les jeux *de l'arène.* De quelle *arène* d'abord et de quels jeux va-t-il être question? L'auteur nous met-il bien au courant de son sujet, quand il nous apprend que l'athlète vainqueur est en honneur dans la cité, et que les peuples répètent son nom depuis le septentrion jusqu'à l'aurore. Devait-il attendre jusqu'à la seconde strophe, pour s'écrier :

Voici la fête d'Olympie?

et n'était-ce point par là qu'il fallait commencer? Quoiqu'il en soit, maintenant le lieu de la scène est marqué et le sujet est connu. Il est éminemment lyrique, et nous avons tout lieu de nous attendre à une description animée, ressemblante de ces jeux solennels où d'innombrables concurrents, fiers de se disputer la palme, guerriers, magistrats, législateurs, chefs de républiques, orateurs, poètes, musiciens, accouraient en foule de toutes les cités, de toutes les îles de la Grèce et même de la Sicile, de l'Égypte, de la Libye, etc; l'auteur n'aura pas manqué d'étudier la nature, le but, les circonstances de ces fêtes pompeuses, de ces solennités nationales, et, plein de la lecture de Pindare, versé dans les antiquités grecques, il aura eu grand soin de conserver dans ses tableaux le costume de l'époque, la couleur locale, la vérité historique. Voyons comment il a rempli la tâche qu'il s'est imposée.

Nous assistons donc aux jeux olympiques. Le poète

ordonne de tresser l'acanthe et le laurier; il prie les dieux de confondre l'impie; il exhorte les guerriers à ranimer leur antique audace; il leur montre Apollon prêt à leur décerner la couronne *de chêne;* il appelle aux combats les athlètes de Corinthe, de Crète, de Tyr, de Scylla, d'*Athos,* de l'île des Colombes, des mers de l'Archipel, de Rhodes, d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de Lemnos, d'Amathonte; il représente les temples et les gynécées cachant leurs frontons sous des guirlandes; les archontes et les éphores assis dans le stade; les canéphores et les vierges purifiant les amphores, selon les rites d'Éleusis; on a consulté la Pythie et ceux qui parlent en rêvant, et, à l'heure où Clytie s'éveille, on a jeté au vent la plume d'un vautour fauve de Scythie; le vainqueur recevra deux trépieds, et la coupe agreste dans laquelle Bacchus goûta les premiers vins; le prix du discobole est une urne indélébile; celui du lutteur une chlamyde de Sidon. Enfin les athlètes sont invités à venir prendre un bain pour se préparer à combattre.

Il est possible que nous nous trompions; mais il nous semble que ce n'est pas là une description exacte des jeux olympiques; que les faits y sont dénaturés; et que l'auteur en a trouvé les détails dans Virgile, qui décrivait les jeux latins, plus que dans Pindare, qui célébrait ceux des Grecs. Si nous avons quelque mémoire, la palme que recevaient les vainqueurs dans Olympie, n'était pas une branche de laurier, d'achante ou de chêne; c'était une couronne d'olivier; et l'on n'en obtenait une de laurier, que dans les jeux pythiques, célébrés en l'honneur d'Apollon, comme celle que l'on décernait dans les jeux néméens et isthmiques, était de lierre pour les premiers, et pour ceux-ci, de lierre ou de pin.

Les concitoyens de l'athlète couronné à Olympie, lui faisaient élever une statue dans la ville, et l'on y chantait des hymnes à sa gloire; mais on ne distribuait dans *l'arène*

ni trépieds, ni urnes, ni coupes, ni chlamydes. Il nous semble que, si des prêtres y présidaient, ce ne devaient pas être les prêtres d'Apollon, mais ceux de Jupiter; que les gynécées n'y prenaient aucune part, puisque, à l'exception des prêtresses de Cérès, toutes les femmes en étaient exclues; que les Lacédémoniens n'y envoyaient pas leurs éphores, que l'on n'y voyait pas les archontes, dont un seulement dans Athènes, avait, sous *le nom de roi*, l'intendance des jeux mégalésiens; que les canéphores, ministres chargés de porter les corbeilles, ne l'étaient pas de purifier les amphores; qu'on n'y consultait pas la Pythie; qu'on n'y déplumait pas de vautour. Il nous semble encore qu'il n'y a ni beaucoup d'art, ni beaucoup d'ordre, dans l'énumération que nous fait le poète des peuples qui accouraient aux jeux olympiques; qu'il en arrivait de l'Égypte, de la Libye dont il ne parle point, et non de Tyr dont il parle; etc., etc.; mais il est temps de dire un mot du style.

L'exposition, comme nous l'avons déjà fait observer, n'est pas assez claire, assez précise.

L'athlète vainqueur dans l'arène

Dans quelle arène? et où sommes-nous?

Est en honneur dans la cité.

Dans quelle cité? n'est-il en honneur que dans une cité, quand son nom est répété par tous les peuples, depuis la plage

Où dort sur la borne du monde,
L'hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore, etc.

En d'autres termes, depuis le nord jusqu'à l'orient? on disait autrefois du couchant à l'aurore, du nord au midi, et il y avait plus loin que du septentrion au levant.

L'hiver qui dort *sur une borne*, doit en effet être un

vieillard au dur sommeil, et *jusqu'aux lieux* où *quand naît l'aurore*, ne nous paraît pas très euphonique.

> Venez, vous que la gloire *enchaîne*.

Nous aimerions mieux *entraîne*, quoique la rime fût moins riche. On ne vient pas si vite, quand on est *enchaîné*, n'importe comment et pourquoi.

> On a consulté la Pythie
> Et ceux qui parlent en rêvant.

Nous ne lisons nulle part que la Pythie ait été consultée dans ces fêtes. Quant à ceux qui parlent en rêvant, nous ne les connaissons pas ; nous ne connaissons que ceux qui rêvent en écrivant.

> A l'heure où s'éveille Clytie,
> D'un vautour fauve de Scythie
> On a jeté la plume au vent.

Dès le matin sans doute; car c'est aux premiers rayons du soleil que doit s'éveiller la nymphe Clytie métamorphosée en héliotrope; mais dans quel pays et à quel propos jette-t-on au vent la plume des vautours de Scythie? il y a là une érudition qui nous embarrasse.

> Le vainqueur de la course agile
> Recevra deux trépieds divins

Où a-t-on vu cela?

> Et la coupe agreste et fragile
> Dont Bacchus a touché l'argile,
> Quand il goûta les premiers vins.

La coupe du fils de Jupiter, du conquérant de l'Inde, était-elle *agreste*? était-elle d'argile ? était-elle si fragile enfin puisqu'elle avait duré pour le moins jusqu'à la première olympiade?

> Celui dont le disque mobile
> Renversera les trois faisceaux.

Le jeu de quilles n'était pas au nombre des cinq exercices des athlètes.

> Aura cette urne indélébile

Qu'est-ce qu'une urne *indélébile* ou ineffaçable ?

> Que sculpta, d'une main habile,
> Phlégon, de l'île de Naxos.

Il n'est pas bien certain qu'il y ait eu dans l'île de Naxos un sculpteur habile, appelé Phlégon, et cette île est bien moins fameuse par ses urnes, que par ses fruits, ses vins et l'aventure d'Ariane.

> Nous offrons au lutteur ardent
> Une chlamyde éblouissante.

Cet usage est latin. *Victori chlamydem auratam.*

> Venez de l'île des colombes
> Et d'Athos où l'aigle s'arrête,
> Pour voir de plus haut dans les cieux.

Y avait-il une île des colombes ? et ne pourrait-on pas donner ce nom à toutes celles où Vénus était honorée ?

On ne vient ni d'Athos, ni de Caucase, mais du Caucase, de l'Athos ; et, pour voir de plus haut dans les cieux, l'aigle ne s'arrête pas sur les montagnes; c'est de là au contraire qu'il prend son essor, qu'il s'élève dans les airs, et va défier les rayons du soleil : cependant ces deux vers sont les plus beaux de la pièce.

> De Rhode, aux saintes hécatombes,

Quelles hécatombes alors immolait-on à Rhode ?

> Venez du palais centenaire,
> Dont Cecrops a bâti la tour.

Nous ignorons si le palais bâti par Cecrops, 1556 ans avant Jésus-Christ, avait une tour, comme ceux du moyen âge, mais ce que nous savons bien, c'est que le palais de

Cecrops était plus que centenaire avant l'institution des jeux olympiques.

Les temples saints, les gynecées,
Tels que de jeunes fiancées,
Ont caché leurs chastes frontons
Sous des guirlandes enlacées.

Supposons que les gynecées, ou appartements des femmes, puissent ressembler à de jeunes fiancées, pourquoi cachent-ils pendant les jeux, leurs chastes frontons sous des guirlandes? Notre érudition ici est encore en défaut.

Les archontes et les éphores
Dans le stade se sont assis.

Nous avons fait observer que ce n'étaient ni les magistrats d'Athènes ni ceux de Sparte, qui jugeaient les athlètes, et qui faisaient la police du stade; ce soin regardait les Éléens ou les Piséens.

Les vierges et les canéphores
Ont purifié les amphores
Suivant les rites d'Eleusis.

Nous répéterons que les canéphores portaient les corbeilles et ne lavaient pas les amphores; et nous ajouterons que l'auteur, dans cette strophe, a fait un trop grand sacrifice à la pompe des mots et à la richesse des rimes.

Ces réflexions paraîtront sévères, minutieuses, injustes peut-être sous quelques rapports; mais elles nous ont paru nécessaires; car, on ne saurait trop le redire, si la critique est utile, c'est surtout quand elle s'attaque aux grands écrivains dont les moindres écarts sont toujours d'un exemple dangereux; et s'il est vrai que les deux volumes d'odes de M. V. Hugo nous auraient offert un plus grand nombre de beaux morceaux à transcrire, il l'est aussi qu'il nous aurait été facile d'en ajouter plus d'un à ceux que nous en avons extraits pour les critiquer. Nous

avons hâte d'en finir; mais, pour preuve de ce que nous avançons, qu'on lise cette apostrophe *à l'ombre d'un enfant :*

O, parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de Saphir,
Parmi les saints rayons, parmi les sacrés voiles
Qu'agite un éternel zéphir;

Parmi les jeux sans fin des âmes enfantines,
Quand leurs soins, d'un vieil astre égaré dans les cieux,
Avec de longs efforts et des voix argentines,
Guident les chancelants essieux;

O, dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel?

La première et la troisième strophes de cette ode se comprennent ou à peu près; mais que veulent dire ces jeux sans fin d'âmes enfantines qui guident, avec des voix argentines et de longs efforts, les essieux chancelants d'un vieil astre égaré dans les cieux?

LES ORIENTALES.

—

Si on demande à M. Victor Hugo, à quoi bon ces orientales? et qui a pu lui inspirer de s'aller promener en *Orient* pendant tout un volume, il répondra (voyez sa préface) que *c'est une idée qui lui a pris, et qui lui a pris d'une manière assez ridicule* un jour d'été en allant voir *le coucher* du soleil; *il regrettera seulement que le livre ne soit pas meilleur.* C'est trop de modestie; le livre n'est peut-être pas le meilleur qu'il ait fait; mais il est bon, et

notre seul regret, à nous, est de ne pouvoir nous y arrêter assez longtemps.

Les pièces intitulées : le *Feu du ciel*, *Canaris*, *Navarin*, *Grenade*, *les Fantômes*, *Lui*, nous en ont paru les plus remarquables ; nous allons en donner une idée.

Le Feu du ciel. Alors le seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe, une pluie de souffre et de feu, et il perdit ces villes avec tous leurs habitants. *Genèse.*

Ce sont donc les causes qui ont armé la vengeance céleste contre Sodome et Gomorrhe, et le spectacle de leur destruction qu'il s'agit de mettre sous les yeux du lecteur; le poète ne saurait avoir et n'a pas d'autre but; mais ce cadre, assez vaste pourtant, lui semble trop étroit, et il veut l'élargir; avant de nous représenter le nuage fatal crévant sur les deux villes impies qu'il se garde bien de nommer d'abord, il s'amuse à le promener d'un bout de l'horizon à l'autre, à nous le montrer dominant tour à tour, du haut des cieux, la Mer, l'Afrique, l'Egypte, le Désert, Babel, et à nous donner ainsi la topographie d'une grande partie du Globe.

—

LA MER :

La mer! partout la mer! des flots, des flots encor.
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là bas les ondes;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ;
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés,
Rouler sur les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison;
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon ;
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

L'AFRIQUE :

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine
Dans le cuivre des miroirs;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un *lait blanc* sous leurs *doigts noirs.*

—

L'ÉGYPTE :

On entendait mugir le semoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet;
Comme une peau de tigre au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tâcheté d'iles.

—

LE DÉSERT.

Du sable, puis du sable.
. . . .
Parfois de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passaient les caravanes
D'Ophir ou de Membré.
Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu.
Lui seul en sait les bornes.
En marque le milieu.

BABEL.

Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

. . . .

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.

. . . .

Ses escaliers devaient monter jusqu'au Zenith ;
Chacun des plus grands monts à *ses flancs* de granit
N'avait pu fournir qu'une *dalle.*

. . . .

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards, sur ses murs entr'ouverts
Glissaient parmi des blocs *superbes ;*

. . . .

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs.

Après ce long voyage, le nuage *noirci* arrive enfin à sa destination, et une voix d'en haut lui criant, c'est ici ! tout à coup,

La nue éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs.

. . . .

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers !
Et ses larges *gueules*
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres,
Trop mal affermis,
Abondent dans l'ombre
Des *mourants* sans nombre
Encore *endormis.*

. . . .

Le feu qui foudroye
Bat les ponts qu'il broie,

Crève les toits plats,
Roule, tombe et brise
Sur la dalle *grise*,
Ses *rouges* éclats.

. . . .

Son flot vert et rose,
Que le souffle arrose
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire
Agathe, porphyre,
Pierres du tombeau;
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient *Nabo*.

On trouvera peut-être que M. Victor Hugo, dans cette vaste composition, a un peu trop sacrifié le principal à l'accessoire, et nous craignons qu'on n'en dise autant des trois suivantes, *Canaris, Navarin* et *Grenade*.

Dans *Canaris*, le poète, après nous avoir expliqué comment à la suite d'un combat naval on voit de toutes parts se confondre parmi les morts,

Ancres, agrès, voilures,
Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars
Comme des chevelures ;

et la galère géante, qui saigne à travers son armure d'airain, voguant au hazard,

La carène entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort dont le ventre flottant
Argente l'onde verte ;

nous apprend que le vainqueur

Alors pend au grand mât, comme au front d'une tour,
Son drapeau que l'air ronge,
Et dont le reflet d'or, dans l'onde tour à tour,
S'élargit et s'allonge;

et cela, pour nous dire à la dernière strophe, la seule où il soit question du héros,

Que ce bon Canaris dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie!

Encore n'en vient-il à cette espèce de pavillon du bon Canaris, qu'après avoir passé en revue ceux de tous les autres peuples, *la croix* de Malte, l'*héraldique lion* de Venise, *la bannière* de Naples où

Quand elle se déploye,
On croit voir onduler, de la poupe à la mer,
Un flot d'or et de soie;

Les drapeaux de l'Espagne

. . . . voltigeant
Sur ses flottes avares;
Léon *aux lions d'or*, Castille *aux tours d'argent*.
Les chaînes des Navarres.

L'enfant de Milan, qui hurle dans les dents de la guivre, les *clefs* de Rome, *les lis* de France, *les trois blanches queues* de Stamboul la turque, *le ciel semé d'étoiles bleues* de l'Amérique, l'*aigle* d'Autriche, aux ailerons dressés, *l'autre aigle au double front*, qui suit la loi des czars, et *la splendide oriflamme* que

L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers!

Nous le demandons, — est-ce là ce que promettait le titre de la pièce? et fallait-il déployer tant de bannières pour arriver à celle de Canaris, qui n'en est point une?

Dans *Navarin*, le poète retrouve une partie de son talent; Canaris absent de la bataille, lui inspire de beaux vers; il déplore éloquemment l'abandon où l'Europe laissa trop longtemps la Grèce;

Envain pour te sauver, patrie illustre et chère,
Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire;
Envain nous mandions une armée à nos rois,
Les rois demeurent sourds, les chaires sont muettes;
Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poètes.

Mais, ...
Qu'on change cette plainte en joyeuse fanfare.
Une rumeur surgit de l'isthme jusqu'au Phare;
Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.
Le vieux colosse Turc sur l'Orient retombe.
La Grèce est libre, et dans la tombe
Byron applaudit Navarin.

Salut donc Albion, vieille reine des ondes!
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes!
Gloire à nos fleurs de lis dont l'éclat est si beau!
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale;
Navarin la lui rend. Notre gloire navale
A cet embrâsement rallume son flambeau.

Tout cela est bien dit, bien pensé; mais pourquoi le gâter par cette éternelle nomenclature de toutes les espèces de navires dont se compose la flotte mahométane? Et que font à l'affaire les noms barbares de *Chèbecs*, que rassemble Alger ou Tétuan, d'*yachts* aux mille couleurs, *de galères capitanes*, *caïques et tartanes*, *de sloops*, *de jonques rapides*

Qui sur les eaux limpides
Berçaient les Icoglans;

De goëlette

Ce flamboyant squelette
Noir dans les feux sanglants;

De *barcarolle*, de *caravelle*, de *dogre* ailé, de *brick*, de *brigantine*, de *balancelle*, de *lougre*, de *galéace*, d'*yole*, de *mahonnes*, de *prames*, de *félouque*, de *polacre*, de *chaloupes*, de *canonnières*, de *lanches*, de *bombardes*, de *caraques et gabares*, etc. etc?

Ne croirait-on pas lire un dictionnaire de marine? Est-il rien de plus fatiguant, et n'est-ce pas le cas de répéter, avec un poète qu'on ne cite plus :

Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire?

Dans *Grenade*, même défaut. L'auteur semble n'avoir en vue que de chanter cette ville

Qui compte plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons,

et il nous déroule toute la carte de l'Espagne ; il nous cite les palmiers de Cadix, les oranges de Murcie, le palais de Jaën , le couvent d'Agreda, l'autel de Ségovie, *dont on baise les marches*, les tours de Llers, le phare de Barcelone, les vieux tombeaux de Tudèle, *les forges sombres* de Tolose,

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie,
Se jouant dans le golfe où dort Fantarabie.

Les clochers et les minarets d'Alicante, le saint de Compostelle, la mosquée de Cordoue, le Manzanarès de Madrid, les murs noirs et caducs de Bilbao, les sycomores de Médina, les trois cents églises de Valence, les drapeaux turcs pendus aux piliers d'Alcantara, Salamanque qui

S'endort au son des mandolines
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers ;

Tortose chère à St-Pierre, les marbres de Puicerda, la bastille octogone de Tuy, les murs de Tarragone *qu'un roi fonda*, le Douro qui passe à Zamore, l'Alcazar de Tolède, la Giralda de Séville, le chapitre de Burgos, Pénaflor marquise, Girone duchesse, Bivar nonne aux sévères atours, la sombre Pampelune, toujours prête aux combats.

Toutes ces villes d'Espagne
S'épandent dans la campagne,
Ou hérissent la Sierra;
Mais Grenade a l'Alhambra!

On conviendra que si cette kyrielle n'est pas très-poétique, c'est au moins une excellente leçon de géographie.

Les fantômes. Cette charmante composition est remplie de sentiments trop délicats, d'images trop gracieuses, pour que nous nous permettions d'en critiquer un mot.

...ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis. . . . .

Et d'ailleurs que trouverait-on à reprendre dans des stances comme celles-ci ?

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
. . . .
Que j'en ai vu mourir ! . . . .
Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes que le ciel au monde avait données !
Qui de grâce et d'enfance et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printems !

Quoi ! mortes ! quoi ! déjà sous la pierre couchées !
Quoi ! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix !
Tant de flambeaux éteints ! tant de fleurs arrachées !
Oh ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois !
. . . .

Une surtout : — Un ange, une jeune espagnole,
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans.

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte. Pour elle
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats :
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;
Quand tous, en la voyant, s'écriaient : Qu'elle est belle !
Nul ne le lui disait tout bas.
. . . .

Elle aimait trop le bal : — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait
. . . .
La fête commencée, avec ses sœurs rieuses,
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille;
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille.
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.
. . . .

Mais hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil, le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu parure et danse et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre ;
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants, les yeux éteints !

Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée !
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil ;
Morte, hélas ! et des bras d'une mère adorée,
La mort aux froides mains, la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Sa pauvre mère ! hélas ! de son sort ignorante,
Avait mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits pour l'endormir pleurante,
Toute petite en son berceau !

. . . .

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles ! joyeuse et d'une main *ravie*,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour !

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs ;
Mais qu'elle a passé vîte, hélas ! l'infortunée !
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

Lui, ou Napoléon. Nous avons déjà fait observer que M. Victor Hugo ne s'élevait jamais à une plus grande hauteur que lorsqu'il parlait de Napoléon; il nous le déclare lui-même.

Toujours lui ! lui partout ! ou brûlante ou glacée,
Son image toujours ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides ;
Là, massacrant le peuple, au nom des régicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leur pouvoir;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant. . . . .
Puis, pauvre prisonnier. . . . .

Promenant sur un roc où passent les orages,
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout! quand puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits !
. . . .

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même.
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Qu'il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil ;
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire
Et prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil !
. . . .

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon, soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge; ange ou démon, qu'importe ?
Ton aigle, dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit, te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien il y a de poésie dans ce morceau et dans le précédent. Notre suffrage n'y ajouterait rien : tout ce que nous voulons, c'est de prouver que le blâme chez nous n'est pas exclusif de la louange, et que les beautés ne nous échappent pas plus que les défauts.

LES FEUILLES D'AUTOMNE.

—

S'il y a de l'indécis, du vague, du nébuleux dans les premières compositions de M. Victor Hugo, il y en a encore plus dans ce troisième volume qu'il désigne, on ne sait trop pourquoi, sous le nom de *Feuilles d'automne;* en veut-on la preuve, veut-on savoir, par exemple :

Ce qu'on entendait sur la montagne?

C'était une musique ineffable et profonde
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,

Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait, élargissant ses orbes infinis,
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace, et la forme et le nombre.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'Ether,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Veut-on savoir *les regrets que l'on éprouve au souvenir de ses premières* années?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche, où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis, que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Ce que l'auteur pense des yeux bleus de sa maîtresse?

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles;
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est encor par *sa blanche main*;

Rêver tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrâsées,
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol.

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés;
Suivre, fuyant dans la nuit sombre
Un esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds;
Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou *fabuleux*,
N'est rien pour mon âme enchaînée,
Quand tu regardes inclinée,
Mes *yeux noirs* avec tes *yeux bleus*.

Les conseils qu'il donne aux poètes, sous le nom du Dieu Pan ?

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez et répandez vos âmes sur les cimes.

. . . .

Partout où sont des champs, des moissons, des cités ;
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez !

Allez dans les forêts, allez dans les vallées ;
Faites-vous un concert des notes isolées !
Cherchez dans la nature, étalée à vos yeux,
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été l'égaye,
Le mot mystérieux que chaque voix bégaye,
Écoutez ce que dit la foudre dans les cieux !

Énivrez-vous de tout ! énivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles *inquiètes*,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix ;
De ces premières fleurs dont février s'étonne ;
Des eaux, de l'air, des prés et du bruit monotone
Que font les charriots qui passent dans les bois !

Énivrez-vous du soir ! à cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé ;
Quand le mont dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché *qui regarde et qui rêve*,
Sur son coude appuyé.

Car, ô poètes saints ! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau *qu'un rien fait dévier*,
Redit par un écho dans toute créature,
Que *sous vos doigts puissants* exhale la nature,
Cet immense *clavier*.

Le volume toutefois ne renferme pas que de ces idées creuses, de ces définitions alambiquées, de ces images insaisissables. On y rencontre aussi des pensées naturelles, des sentiments religieux poétiquement exprimés.

Quoi de plus naturel que cette peinture de l'enfant ?

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille,

Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se déridecnt soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Car ses beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car ses petites mains joyeuses et bénies
N'ont point fait mal encor ;
Jamais ses jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche ;
Vos pieds tendres et purs n'ont pas l'âge où l'on marche;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde;
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis mêmes
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Quoi de plus religieux que cette exhortation à faire l'aumône ?

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, envain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un temps où la terre nous laisse.
Vos aumônes là haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme;
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme;
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Nous pourrions joindre à ces citations, comme empreinte des plus purs et des plus tendres sentiments, *la Prière pour tous*, recommandée à une jeune fille par son père; mais elle est longue, décousue, et le style n'en est point assez égal. Nous terminerons par où nous aurions dû commencer, par la première pièce du recueil, à laquelle le poète ne donne, et peut-être ne pourrait donner aucun titre, ce qui justifierait ce que nous disions tout à l'heure du vague de la plupart de ses conceptions.

Voici le sujet et le plan de cette pièce; c'est l'auteur qui parle et qui parle de lui.

Je suis né sous le Consulat, si faible, si débile qu'on désespérait de ma vie. Un jour je dirai les soins et l'amour de ma mère. Un autre jour, mais plus tard, quand je serai vieux, je raconterai comme quoi je fus entraîné par le destin de l'Empereur. Maintenant, à cause des vicissitudes, des peines de la vie par lesquelles j'ai passé, quoique jeune encore, mon front est sillonné de toutes les rides de la vieillesse; un vieillard pâlirait en lisant dans mon âme, en y lisant tout ce que j'ai souffert; et, si j'ai écrit, comme je l'ai fait, des chansons, des romans, des drames, c'est que tout dans la nature, au moral et au physique, a fait reluire et vibrer mon âme de cristal; d'ailleurs, rien d'immonde en mon cœur, et, après avoir chanté, j'écoute et dresse dans l'ombre un temple à l'Empereur tombé.

Tel est le sommaire exact de la première *Feuille d'automne*, dont peut-être on trouvera les idées quelque peu incohérentes; examinons :

Ce siècle avait deux ans. . . . .

Le mot de l'énigme, qui ne se trouve qu'à la fin du 15e vers, est que M. Victor Hugo est né en 1802, ce qu'il n'est pas indifférent de savoir. Ce siècle en effet n'avait alors que deux ans, comme à l'heure où nous écrivons, le mois d'avril n'a que 13 jours. En ce temps,

Naquit dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme *la graine au gré* de l'air qui vole,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix.

Les enfans ne se jettent guère ainsi, et ce n'est pas l'air qui vole, mais la graine qui vole dans l'air.

Qu'un enfant naisse sans couleur, c'est rare ; sans voix plus rare encore ; sans regard rien de moins merveilleux.

M. Victor Hugo n'est pas le seul qui n'ait pas vu clair en naissant.

Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère.

L'exception heureusement est le principal, et un enfant qui ne fait que de naître, n'est pas tellement abandonné, quand il ne l'est pas de sa mère. Et puis, les chimères sont-elles abandonnées *de tous ?* le sont-elles de nos poètes à la mode ?

Et que son col, ployé comme un faible roseau,
Fit faire en même tems sa bière et son berceau.

Son col était donc bien long ! et comment, à cause de la fragilité de son col, aurait-on songé à faire en même temps son berceau et sa bière ? Sa mère y eût-elle consenti ? se fût-elle occupée à la fois de deux soins si différents? La nature y répugne.

. . . Je vous dirai peut-être quelque jour,
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour.

Pourquoi ne pas nous le dire sur le champ ?

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse.

Encore un coup, pourquoi un si long retard? M. Victor Hugo ignore-t-il le plaisir que nous aurions à connaître l'histoire de sa vie? ne craint-il pas, lui qui, à 32 ans, a déjà tant de plis sur le front, de ne point parvenir au terme de cette vieillesse conteuse dont il nous promet les entretiens? Quelle privation pour ceux qui ne seront plus, de n'avoir pu l'entendre les soirs, à la nuit *douteuse*, raconter

> Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
> Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
> Dans son souffle orageux l'emportant sans défense,
> A tous les vents de l'air fit flotter son enfance.

Quelle privation de n'avoir pu entendre de sa bouche, ce que c'est qu'un destin de terreur qui emporte dans son souffle un enfant sans défense, et le fait flotter à tous les vents de l'air?

> Certes, plus d'un vieillard, sans flamme et sans cheveux,
> Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
> Mon âme où ma pensée habite comme un monde.

Nous ne voyons pas qu'il y eût là de quoi faire pâlir un homme sans cheveux plus qu'un autre homme, et la pâleur n'a rien que de fort ordinaire chez un vieillard sans flamme.

Mais ce n'est pas de cela seulement que pâlirait le vieillard; il pâlirait encore s'il voyait

> Mon plus beau temps passé, sans espoir qu'il renaisse,
> Et quoi*qu'encore* à l'âge où l'avenir sourit,
> Le livre de mon âme à toute page écrit.

De bonne foi, que M. Victor Hugo n'ait plus l'espoir que ses beaux jours renaissent, est-ce une chose si étrange, si affreuse, que nous en devions pâlir, nous autres vieillards, et ne pourrions-nous pas même, sans changer de couleur, voir, s'il était possible, le livre de son âme écrit à chaque page? Car enfin, en admettant que son âme soit un livre,

quel malheur y a-t-il que toutes les pages en soient écrites ?

Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque, aux yeux d'une foule choisie,
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix.

D'autres hommes comme eux ! à qui se rapporte *comme eux ?* Si c'est à la foule choisie, la grammaire ne se prête point à cette licence.

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume,
Dans un rythme profond. . . . .

L'auteur ici compare fort justement sa poésie au métal jeté dans la fournaise, et il ne faut pas s'étonner que son vers soit un peu dur, puisqu'il est d'airain.

Si M. Victor Hugo a fait tout cela, en savez-vous la raison ?

C'est que l'amour, la tombe et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon ou propice ou fatal,
Fait reluire ou vibrer son âme de cristal.

Que l'amour, la tombe, la gloire, la vie, le rayon fassent reluire et vibrer une âme, ce n'est point facile à comprendre, mais c'est possible ; il n'y a que le souffle qui ne nous semble propre à produire ni l'un ni l'autre de ces effets ; celui même de Borée ne ferait pas *vibrer* le cristal, et, d'ordinaire, on le ternit plutôt qu'on ne le fait *reluire*, en soufflant dessus.

D'ailleurs, j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.

Nous sommes moins heureux; car, nous ne savons ni l'un ni l'autre.

L'orage des partis avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde, a remué mon âme.

Altérer l'onde d'une âme! y a-t-il de l'onde dans l'âme de M. Victor Hugo? son âme est-elle de l'onde?

> Rien d'immonde en mon cœur; pas de limon impur
> Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur.

Toujours son cœur, son âme et du vent et de l'onde et de l'azur!

> Après avoir chanté, j'écoute et je contemple.

J'écoute qui? je contemple quoi?

> A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple.

Pourquoi ne lui dresser un temple que dans l'ombre? Dit-on dresser un temple, comme dresser une statue?

Mais laissons les *Feuilles d'automne*, et passons aux *Chants du crépuscule*.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

—

M. Victor Hugo prétend, ce qui nous étonne en ce siècle de lumières, *qu'aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu, tout est à l'état de crépuscule*, et c'est ce qui motive le titre de son nouvel ouvrage.

Quant au volume en lui-même, il ne voit pas *à quoi bon faire remarquer le fil qui le lie aux précédents. C'est toujours la même pensée avec d'autres soins, la même onde avec*

d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la même vie avec un autre âge.

Et l'on y trouvera *beaucoup de choses rêvées.*

Au reste on voit déjà que l'*individualité* de l'auteur, *quoiqu'elle ne vaille pas*, dit-il, *la peine d'être étudiée*, y jouera un grand rôle, et l'on n'en doit pas être surpris, puisque dans une autre de ses préfaces, il pose en principe *qu'il faut au poète cette profonde peinture du moi, qui est peut-être l'œuvre la plus large, la plus générale et la plus universelle qu'un penseur puisse faire*, principe que nous voulons bien accorder aux *poètes intimes*, mais qui, pourtant, n'est point celui que professait le *dieu du goût*, quand il disait à madame de Sévigné, en lui parlant de son cousin le comte de Bussy :

Bussy, qui s'estime et qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Trop souvent parlé de lui-même.

Quoiqu'il en soit, jetons un coup d'œil rapide sur ces chants mélancoliques où c'est avec *le moi*, l'anxiété, l'incertitude et le doute qui nous paraissent dominer.

Dans l'âme et sur la terre, effrayant crépuscule !
Les yeux pour qui fut fait dans un autre univers,
Ce soleil inconnu, qui vient ou qui recule,
Sont-ils déjà fermés, ou pas encore ouverts?

Là-bas, l'arbre frissonne; est-ce allégresse ou plainte ?
Là-bas, chante un oiseau; pleure-t-il ? a-t-il ri ?
Là-bas, l'océan parle; est-ce joie ? est-ce crainte?
Là-bas, l'homme murmure; est-ce un chant ? est-ce un cri ?

A si peu de clarté, nulle âme n'est sereine.
Triste, assis sur le banc qui s'appuye à son mur,
Le vieux prêtre se courbe, et, n'y voyant qu'à peine,
A ce jour ténébreux épelle un livre obscur.

Obscur sans doute, mais moins qu'un pareil style.

Dans *les vers dictés après le 30 juillet*, et dans un second hymne *à la colonne*, au sujet du refus de la chambre des

représentants d'y faire transporter les cendres de Napoléon, le poète retrouve encore, quoique sur un ton moins soutenu, de nobles sentiments et de hautes pensées.

S'adresse-t-il à la génération nouvelle qu'il exhorte à venger la patrie?

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées!
Là, vous applaudissiez nos victoires passées;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard;
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard.

Aigle qu'ils devaient suivre! aigle de notre armée,
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots,
Toi qui les as couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie, et bats de l'aile;
Mère, tes aiglons sont éclos.

Veut-il peindre *les trois journées*?

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crèvant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
Envain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre, à grand bruit d'ailes,
Dans le formidable foyer;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient, comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier.

La famille de Charles X est-elle en fuite?

Oh! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte.
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva!
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Je ne leur dirai pas de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre.
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents!
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

Le nouvel hymne *à la colonne* ne vaut pas le premier; il n'en est pas moins assez remarquable. Après une apostrophe aux trois cents avocats qui refusèrent à la cendre de Napoléon un tombeau au pied du monument de ses victoires, l'auteur s'écrie :

Hélas! hélas ! garde ta tombe,
Garde ton rocher écumant
Où, t'abattant comme la bombe,
Tu vins tomber *tiède et fumant !*
Garde ton âpre Ste-Hélène
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers ;
Garde l'ombre où tu te recueilles,
Ton saule sacré dont les feuilles
S'éparpillent sur l'univers.

Dors; nous t'irons chercher; ce jour viendra peut-être;
Nous t'avons eu pour Dieu sans t'avoir eu pour maître.

. . . .

Oh! va ; nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie,
Et nous t'amenerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté !

Les noces et festins ressemblent un peu à un amphigouri.

La salle est magnifique et la table est immense;

Aussi la cohue est-elle grande dans *ce banquet magique amoncelé* dans l'or et le cristal. Tous les sexes et tous les âges y ont place :

Guerrier de quarante ans, au profil sérieux,
Jeune homme au blond duvet, jeune fille aux doux yeux ,
Enfant qui balbutie et vieillard qui bégaye ,
Tous mangent, tous ont faim et leur faim *les égaye;*
Et les plus acharnés sont, autour des plats d'or,
Ceux qui n'ont plus de dents ou n'en ont pas encor.

Voilà bien des convives, mais ce n'est pas tout ; on y voit encore *le pouvoir, l'amour, le plaisir, la débauche, la justice vendue, la terreur des petits,*

La guerre, le canon tout gorgé de mitrailles,
Qui passe son long cou par-dessus les murailles,

Le budget, monstre énorme, admirable poisson
A qui de toutes parts on jette l'hameçon,
Et qui, laissant à flots l'or couler de ses plaies,
Traîne un ventre splendide écaillé de monnaies.

La nature du banquet n'est peut-être pas clairement indiquée, mais le *budget* est bien défini !

Napoléon II est moins amphigourique ; ce nom porte toujours quelque bonheur à M. Victor Hugo.

Un fils était né à l'empereur :

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !

. . . .

Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux, avec un air sublime :
L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

. . . .

Non, l'avenir n'est à personne.

. . . .

O revers ! ô leçon ! . . . .
Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant des splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;

. . . .

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance. . . .
Avant qu'il eut goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eut touché la coupe,
Un cosaque survint et prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré.

. . . .

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,

. . . .

Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, *et les genoux aux dents.*

. . . .

Tous deux sont morts. Seigneur, votre droite est terrible :
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Il s'en faut que tout soit de la même force dans cette ode, et nous n'aimons guère, par exemple, la strophe où, faisant un retour sur son *moi*, le poète se dit :

Que sert ta chanson, ô poète?
Ces chants que ton génie *émiette*,
Tombent à la vague *inquiète*,
Qui n'a jamais rien entendu.
Ta voix s'enroue en cette brume;
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Le chantre de *Canaris* le console de l'oubli où on l'abandonne, lui et la Grèce :

Nous t'avons oublié ; . . . .
. . . .
On n'entend plus sonner ta gloire sur l'enclume
De la presse, géant par qui tout feu s'allume,
Prodigieux Cyclope à la tonnante voix,
A qui plus d'un Ulysse a crevé l'œil par fois.
. . . .
Nous t'avons oublié; . . . .
Mais il te reste, ô Grec! *ton ciel bleu, ta mer bleue*,
Tes grands aigles qui font *d'un coup d'aile une lieue*,
Tes larges caleçons de toile, tes cafetans
De velours rouge et d'or, aux coudes éclatants!
. . . .
Va, que te fait l'oubli de ceux dont tu rirais
Si tu voyais *leurs mains et leurs âmes* de près?
Que t'importent ces cœurs faits de *cire* ou de pierre,
Ces mémoires en qui tout est cendre et poussière;
Ce traitant qui du peuple infructueux fardeau,
N'est bon qu'à s'emplir d'or comme l'éponge d'eau?
Que t'importe l'oubli de l'Europe où tout roule,
L'homme et l'événement, sous les pieds de la foule?
De Paris qui s'éveille et s'endort tour à tour,
Et fait un mauvais rêve en attendant le jour?
De Londres où *l'hôpital* ne vaut pas l'*hippodrôme?*
De Rome qui n'est plus que *l'écaille de Rome?*

Si d'aussi bonnes raisons n'ont pas consolé Canaris de l'oubli où on l'a laissé, il faut qu'il en ait ressenti un chagrin bien amer, et qu'il en ait gardé une rancune bien profonde!

Sur un *suicide*.

Sa sève nuit et jour s'épuisait aux orgies,
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.
Il ne croyait à rien; jamais il ne rêvait;
Le baillement hideux siégeait à son chevet;
Toujours son ironie inféconde et morose
Jappait sur les talons de quelque grande chose;
Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,

. . . .

Avant la fin du jour *blasé du lendemain*,
Un soir qu'un pistolet se trouva sous sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle.

. . . .

Où tend ce siècle? où court le troupeau des esprits?
Rien n'est encor trouvé; rien n'est encor compris;
Car beaucoup ici-bas sentent que l'espoir tombe,
Et se brise la tête à l'angle de la tombe,
Comme vous briseriez le soir sur le pavé
Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé!

Nous nous bornons à transcrire; car on nous en voudrait d'ajouter la moindre réflexion à des choses si bien pensées, à des expressions si naturelles, à des comparaisons si exactes, à des métaphores si justes.

A *Alphonse Rabbe*, mort le 31 décembre 1839.

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe! ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi?

Pas grand'chose apparemment.

Si parmi nous ta tête était *debout* encore,
Cette cime où vibrait l'éloquence sonore,
Tu dirais aux amis à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais : amis nés pour des tems prospères,
Oh! n'allez pas errer comme ont erré vos pères!
Laissez *mûrir vos fronts!* gardez-vous, jeunes gens,
Des systèmes dorés aux plumages changeants,
Qui dans les carrefours s'en vont faire la roue,
Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue.

Nous serions curieux de voir dans les carrefours un système doré faire la roue comme un paon!

A *mademoiselle J.* Il règne une mélancolie touchante dans cette espèce d'élégie; mais ce n'est pas tout à fait sur ce ton qu'amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il fut un temps, un temps d'ivresse,
Où l'aurore qui vous caresse,
Rayonnait sur mon beau printems;
Où l'orgueil, la joie et l'extase,
Comme un vin pur d'un riche vase,
Débordaient de mes dix-sept ans.

La terre me disait : Poète!
Le ciel me répétait : Prophète!
Marche, parle, enseigne, bénis!
Penche l'urne des sons sublimes!
Verse aux vallons noirs, comme aux cimes,
Dans les aires et dans les nids.

Penche l'urne des sons sublimes! est-ce que la musique se met en bouteille?

Ces temps sont passés. . . . .

L'ombre en mon cœur s'est épanchée.
Sous mes prospérités cachées,
La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge *ma grappe mûre;*
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon.

Mon avril se meurt feuille à feuille;
Sur chaque branche que je cueille,
Croît l'épine de la douleur;
Toute herbe a pour moi sa coulœuvre,
Et la haine monte à mon œuvre
Comme un bouc au cytise en fleur.

Le poète prétend que nous vivons au jour le jour et sans règle de conduite; il a raison, mais il nous semble qu'il pouvait rendre cette idée d'une manière beaucoup moins vague qu'en disant:

Les hommes en tous sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie.
Tout marche en eux, au gré des choses qui viendront,
L'action sans l'idée, et le pied sans le front.

Ils suivent au hasard le projet où le rêve,
Toute porte qui s'ouvre, ou tout vent qui s'élève.
Nul accord ne les tient dans ses proportions.
Quand ils pensent une heure, au gré des passions,
Rien de lointain ne vient *de derrière leur vie*,
Retentir dans l'idée à cette heure suivie, etc.



LES VOIX INTÉRIEURES.

—

La Porcia de Shakespeare parle quelque part de cette musique *que tout homme a en soi.* Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas !

Cette musique, cet écho intime et secret étant, aux yeux de l'auteur, la poésie même, ce volume ne fait que continuer les premiers, à cette seule différence près que, dans *les Orientales*, par exemple, *la fleur serait plus épanouie*, dans *les voix intérieures*, *la goutte de rosée ou de pluie*, *plus cachée.*

L'auteur a toujours pensé que la mission du poète était de fondre dans un même groupe de chants cette triple parole qui renferme un triple enseignement, *car la première s'adresse plus particulièrement au cœur, la seconde à l'âme, la troisième à l'esprit. Tres radios.*

Et puis, dans l'époque où nous vivons, tout l'homme ne se retrouve-t-il pas là? n'est-il pas entièrement compris sous ce triple aspect de notre vie: *le foyer, le champ, la rue?* le foyer, qui est notre cœur même; le champ, où la nature nous parle; la rue, où tempête à travers les coups de fouet des partis, cet embarras *de charrettes* qu'on appelle les événements politiques.

Cette théorie peut être vraie; mais nous n'y comprenons rien.

Les trois morceaux les plus intéressants *des Voix intérieures* sont, à notre avis, ceux que le poète a intitulés: *Dieu est toujours là. Sunt lacrymæ rerum. A l'arc de triomphe.*

Le premier se compose d'environ 75 strophes, dont nous n'extrairons qu'un petit nombre, en tâchant d'en composer un tout qui ait de la suite:

Quand *l'été* vient, le pauvre adore!
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore;
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nature éveillée,
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Elle cache et recouvre d'ombre,
Loin du monde sourd et moqueur,
Une lyre dans le bois sombre,
Une oreille dans notre cœur!

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé,
Montre avec une fierté douce,
Son vieux mur de roses brodé.

J'ai toujours pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré !

Mais hélas ! juillet fait sa gerbe;
L'été lentement effacé,
Tombe feuille à feuille *dans l'herbe*,
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus,
Couvrent de leur rousse fourure
L'épaule des côteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel;
Pareil au temps ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel!

Le pauvre alors s'effraye et prie.
L'hiver hélas ! c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie!
Qui tremble auprès du foyer mort.

Il croit voir une main de marbre
Qui mutilant le jour obscur,
Retire tous les fruits de l'arbre
Et tous les rayons de l'azur.

Puis vient la charité au secours du pauvre qui croit voir tout cela.

Oh! que l'été brille ou s'éteigne,
Pauvres, ne désespérez pas.
Le Dieu qui souffrit et qui règne
A mis ses pieds où sont vos pas!

Pour vous couvrir il se dépouille ;
Bon même pour l'homme *fatal*
Qui, *comme l'airain dans la rouille*,
Va s'endurcissant dans le mal.

Tendre, même en buvant l'absynthe,
Pour l'impie au regard *obscur*,
Qui l'insulte sans plus de crainte
Qu'un passant qui raye un vieux mur!

Car dans ses bontés éternelles
Il penche sur l'humanité
Ces mères aux triples mamelles,
La nature et la charité.

Sunt lacrimæ rerum. Charles X est mort.

Il est mort! rien de plus; rien n'a changé l'aspect
De ce siècle orageux, mer de récifs bordée
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée!

On conviendra que le point d'admiration est bien placé ici.

D'où vient, dit le poète, en s'adressant aux canons des Invalides :

. . . . D'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et que rien n'est sorti de vos mornes affûts,
Pas même, ô canons sourds! ce murmure confus
Qu'au vague battement de ses ailes livides,
Le vent des nuits arrache à des armures vides?
C'est que, prostitués dans nos troubles civils,
Vous êtes, comme nous, fiers, sonores et vils;
. . . .
Soyez flétris; mais non, c'est à nous, insensés,
Que le mépris revient; vous nous obéissez.
. . . .
Mornes captifs! le jour où des rois proscrits meurent,
Vous ne pouvez, jetant votre fumée à flots,
Prolonger sur Paris vos éclatants sanglots!
Et, *pareils à des chiens liés à des murailles*,
D'un hurlement plaintif suivre leurs funérailles.

Ce qui suit vaut mieux :

Vous vous taisez! mais moi, moi dont parfois le chant
Se refuse à l'aurore, et jamais au couchant,
Moi que jadis à Rheins Charle admit comme un hôte,
Moi qui plaignis ses maux, moi qui blâmai sa faute,
Je ne me tairai pas. Je descendrai courbé
Jusqu'au caveau profond où dort ce roi tombé;
Je suspendrai ma lyre à cette voûte noire,
Et sans cesse à côté de sa triste mémoire,
Mon esprit, dans ces tems d'oubli contagieux,
Fera veiller dans l'ombre un vers religieux.

L'arc de triomphe, qui ne comprend pas moins de cinq à six cents vers, ne s'élève point, et il s'en faut de beaucoup, à la hauteur de l'ode *à la colonne*; le sujet pourtant n'était pas moins poétique.

Ce vaste entassement ciselé par l'histoire,
Monceau de pierre assis *sur un monceau de gloire,*

n'est, aux yeux de M. Victor Hugo, qu'un monument inachevé.

Non, tu n'es pas fini, quoique tu sois superbe.
. . . .
A ta beauté royale il manque quelque chose.
. . . .
Il manque sur ta tête un *sombre amas d'années*
Qui pendent pêle-mêle *et toutes ruinées*
Aux brêches de ton front !
Il te manque la ride et l'antiquité *fière*,
Le passé, *pyramide* où tout siècle a sa pierre,
Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts.
. . . .
Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre ;
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur ;
Et que la vétusté par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture *et la ronge* à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.
. . . .
Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit *pleurent comme des veuves.*

Enfin, pour qu'une église, une tour, une colonne soit belle, il faut :

Attendre que de mousse elle soit revêtue.
. . . .
Il faut que le vieillard, chargé de jours *sans nombre* ,
Menant son *jeune* fils sous l'arche pleine d'ombre. . .
. . . .
Lui dise, en la montrant de ses mains décharnées :
Vois cette porte énorme : elle a trois mille années.

Passe pour cet amour des débris et des décombres ; mais le poète nous en fait-il une peinture si attrayante

dans cette lugubre énumération des anciennes villes tombées en ruines ?

Athène est triste. . . . .
Et, pleurant ses tours mutilées,
Rêve à l'artiste grec qui versa de sa main
Quelque chose de beau, comme un sourire humain,
Sur le profil des propylées.

Thèbe a des temples morts où rampe en serpentant
La vipère au front plat, au regard éclatant,
Autour de la colonne torse;
Et seul quelque grand aigle habite en souverain
Les piliers de Rhamsès dont les lames d'airain
S'en vont comme une vieille écorce.

Dans les débris de Gur, pleins du cri des hiboux,
Le tigre en marchant ploie et brise les bambous,
D'où s'envole le vautour *chauve ;*
Et la lionne, au pied du mur mystérieux
Met le groupe *inquiet* des lionceaux *sans yeux*,
Qui *fouillent* sous son ventre fauve.

Comme une mère sombre et qui, dans sa fierté,
Cache sous son manteau son enfant *souffleté*.
L'Égypte au bord du Nil assise
Dans sa robe de sable enfonce enveloppés
Ses colosses camards à la face frappés
Par le pied brutal de Cambyse, etc.

Cette peinture, nous le demandons encore, a-t-elle rien qui inspire tant d'intérêt pour les vieux monuments ruinés, et l'auteur ne prouve-t-il pas le contraire de ce qu'il veut démontrer, quand, après avoir dit que :

Souvent par le désert et par l'ombre absorbé,
L'édifice déchu ressemble au roi tombé,

il ajoute pour conclure :

C'est que toujours les ans contiennent quelque affront;
Toute ruine, hélas ! pleure et penche le front ?

—

VIRGILE.

Dans Virgile parfois, *Dieu tout près d'être un ange*,
Le vers porte à *sa cime une lueur étrange*.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
. . . .
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

Comment le poète accorde-t-il cette pensée religieuse et toute chrétienne avec l'esprit de doute répandu dans la pièce : *Pensar*, *Dudar*, adressée à Mlle Louise B.... ?

Je vous l'ai déjà dit, notre incurable plaie,
Notre nuage noir qu'aucun vent ne balaie,
. . . .
C'est la fatale angoisse et le trouble profond
Qui fait que notre cœur *en abîmes se fond*,
Quand *un matin*, *le sort*, qui nous a dans sa serre,
Nous mettant face à face avec notre misère,
Nous jette brusquement, lui, notre *maître* à tous,
Cette question sombre : âmes, que croyez-vous ?
. . . .
C'est là l'infirmité de toute notre race.
De quoi l'homme est-il sûr ? qui demeure ? qui passe
Quel est le chimérique et quel est le réel ?
Quand l'explication viendra-t-elle du ciel ?
. . . .
Tout se voile à nos yeux sous un nuage austère,
Et l'âme du mourant s'en va dans le mystère
. . . . Hélas ! tout homme en soi
Porte un obscur repli qui refuse la foi.
Dieu, la mort, mots sans fond qui cachent un abîme !
. . . .
Enfants, résignons-nous et suivons notre route.
Tout corps traîne son ombre, et tout esprit son doute.

A *Eugène vicomte Hugo*, mort à la fleur de l'âge.

Doux et *blanc* compagnon de toute mon enfance,
. . . .

Tu dois te souvenir des vertes feuillantines;
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants!

T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude,
Oh! comme nous courions dans cette solitude!
Sous les arbres *blotis*,
Nous avions, en *chassant* quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits!

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées;
Le soir nous étions las;
Nous revenions jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue,
Par notre mère, *hélas!*

Elle grondait : — Voyez comme ils sont faits ces hommes!
Les monstres! ils auront cueilli toutes nos pommes.
Pourtant nous les aimons.
Madame, les *garçons sont* le souci des mères;
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres,
Comme font les démons!

Puis, un même *sommeil*, nous berçant comme un hote,
Tous deux au même lit nous *couchait* côte à côte;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait *rire* à la même table,
Notre appétit *vermeil*.

Hélas! Hélas! quel deuil pour ma tête *orpheline*,
Mon pauvre bien-aimé!

. . . .

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
A le ciel pour plafond;

Tu vas dormir, poussière, au fond d'un lit d'argile,
Et moi, je resterai parmi ceux de la ville
Qui parlent et qui vont!
Et moi, je vais rester, souffrir, agir et vivre;
Voir mon nom se grossir dans *les bouches de cuivre*

De la célébrité ;
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,
Le renard envieux qui me ronge le ventre,
Sous ma robe abrité !

J'ai d'austères plaisirs. *Comme un prêtre* à l'église,
Je rêve à l'art qui charme, à l'art qui civilise,
Qui change l'homme *un peu*,
Et qui, comme un semeur qui jette au loin sa graine,
En semant la nature à travers l'âme humaine,
Y fera germer Dieu !

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,
L'étudiant de près,
Sur mon *drame touffu* dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs, comme la large pluie
Aux feuilles des forêts !

Mais que de calomnie et combien de bassesse !
Combien de pamphlets vils qui flagellent sans cesse
Quiconque vient du ciel!
Et qui font, la blessant de leur lance payée,
Boire à la vérité, pâle et crucifiée,
L'éponge de leur fiel !

. . . .

Hélas ! nos passions ont des serres infâmes
Où pend, triste lambeau, tout ce qu'avaient nos âmes,
De chaste et de sacré !

Quel choc d'ambitions *luttant le long des routes*,
Toutes contre chacune, et chacune avec toutes !
Quel tumulte ennemi !
Comme on raille d'en bas tout astre qui décline !
Oh ! ne regarde rien, sur la haute colline
Où tu t'es endormi !

Quelles sont ces ambitions qui luttent *le long des routes?* contre qui luttent-elles? et quel est *cet astre à son déclin* que l'on raille d'en bas? Est-ce de lui que M. Victor Hugo voudrait parler ? nous le soupçonnons.

—

A OLYMPIO.

Ne pourrait-on pas soupçonner encore que c'est le poète qui se cache ici sous un nom emprunté?

Te voilà donc, ô toi dont la foule rampante
Admirait la vertu,
Déraciné, flétri, tombé sur une pente,
Comme un cèdre abattu !

Les méchants accourus pour déchirer ta vie,
L'ont prise entre leurs dents,
Et les hommes alors se sont avec envie
Penchés pour voir dedans !

Avec des cris de joie ils ont compté tes plaies
Et compté tes douleurs,
Comme sur *une pierre on compte des monnaies*
Dans l'antre des voleurs.

Ton âme qu'autrefois on prenait pour arbitre
Du droit et du devoir,
Est comme une taverne où chacun à la vitre,
Vient regarder le soir,

Afin d'y voir à table une orgie aux chants grêles,
Au propos triste et vain,
Qui renverse à grand bruit les cœurs pleins de querelles
Et les brocs pleins de vin!

Tu souffres cependant! toi sur qui l'ironie
Épuise tous ses traits,
Et qui te sens poursuivre, et par la calomnie
Mordre aux endroits secrets!

Console-toi, poète! — Un jour, bientôt peut-être
Les cœurs te reviendront,
Et pour tous les regards on verra reparaître
Les flammes de ton front.

Tous les côtés ternis de ta gloire outragée.
Nettoyés un matin,
Seront comme une dalle avec soin épongée
Après un grand festin.

On s'étonnera que nous soyons devenus si sobres d'observations, après les avoir peut-être un peu trop prodiguées; c'est qu'il nous a paru que les derniers recueils de M. Victor Hugo n'admettaient guère cette critique de détail, et que des extraits suffiraient pour les faire apprécier; nous ne suivrons pas d'autre méthode dans le peu que nous avons à dire *des Rayons et des ombres*.



LES RAYONS ET LES OMBRES.

—

Nous transcrivons quelques-unes des pensées mises en avant de ce volume par l'auteur qui sans doute les croit propres à nous indiquer le but qu'il se propose.

« Un poëte a écrit le *Paradis perdu*, un autre poëte a écrit les *Ténèbres*. »

« Entre Éden et les ténèbres, il y a le monde; entre le commencement et la fin, il y a la vie ; entre le premier homme et le dernier homme, il y a l'homme. »

« L'esprit de l'homme a trois clefs qui ouvrent tout : le chiffre, la lettre, la note. »

« Savoir, penser, rêver, tout est là. »

Ce livre, ajoute M. Victor Hugo, offre la même manière de voir les faits et les hommes que les trois qui l'ont précédé, et il les continue; seulement, dans *les Rayons et les ombres*, peut-être l'horizon est-il plus élargi, *le ciel plus bleu*, le calme plus profond.

Pour ce qui est des questions de style et de forme, il n'en parlera pas. Les personnes qui veulent bien le lire, savent depuis longtemps, que s'il admet quelquefois, en de certains cas, *le vague et le demi-jour* dans la pensée, il les admet plus rarement dans l'expression.

Plus rarement, soit; mais encore trop souvent. Au reste nous sommes charmé que M. Victor Hugo prenne le soin de justifier lui-même en partie le reproche que nous lui avons fait d'être trop vague, trop nébuleux dans la plupart de ses conceptions. C'est un grand défaut suivant nous, et nous nous permettrons, à ce sujet, de lui rappeler les deux vers de Boileau :

> Selon que la *pensée* est plus ou moins obscure,
> *L'expression* la suit ou moins nette ou plus pure.

Nous avons prévenu que nous avions peu de chose à dire *des Rayons et des ombres ;* c'est en effet ce que l'auteur a publié de moins bon, et nous n'en citerons que les pièces intitulées : *le Monde et le siècle, — Ce qui se passait aux feuillantines en* 1813, — *Que la musique date du* XVI[e] *siècle, — Écrit sur le tombeau d'un petit enfant au bord de la mer.*

—

LE MONDE ET LE SIÈCLE :

Nous lisons dans cette espèce de jérémiade :

> Que maintenant le prêtre infirme et triste apôtre,
> Marche avec ses deux yeux, ouvrant l'un, fermant l'autre ,
> Et que, pareil au bœuf par *l'instinct* assoupi,
> Chacun trace un sillon sans songer à l'épi ;

et que :

> L'homme ne sent plus luire en son cœur *triomphant*,
> Ni l'aube, ni le lis, ni l'ange, ni l'enfant,
> Ni l'âme, ce rayon fait de lumière pure ,
> Ni la création, cette grande figure.

De tout cela, ce qui nous étonne le moins, c'est que l'homme ne sente plus *luire l'âme dans son cœur*.

—

A LA DUCHESSE D'A.....

Ceci vaut beaucoup mieux. Le poète, faisant allusion aux magistrats qui ont refusé six pieds de terre, dans le cimetière Lachaise , à la veuve de Junot , ancien gouverneur de Paris :

> Puisque le souvenir de nos grandes batailles
> Ne brûle pas en eux, comme un sacré flambeau ;
> Puisqu'ils n'ont pas de cœur, puisqu'ils n'ont pas d'entrailles,
> Puisqu'ils t'ont refusé la pierre du tombeau ,
>
> C'est à moi de chanter un chant expiatoire;
> C'est à moi de t'offrir notre deuil à genoux !
> C'est à moi, c'est à moi de prendre ta mémoire
> Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux !

Car j'ai ma mission ! car, armé d'une lyre,
Plein d'hymnes irrités ardents à s'épancher,
Je garde le trésor des gloires de l'empire ;
Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher !

Car toi, la muse illustre, et moi, l'obscur apôtre,
Nous avons dans ce monde eu le même mandat,
Et c'est un nœud *profond* qui nous joint l'un à l'autre,
Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat !

Aussi, sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'empereur : rendez-lui sa colonne ;
Et je dirai pour toi : donnez-lui son tombeau !

Voilà au moins des vers, et nous en avons déjà cité beaucoup de pareils, qui disent quelque chose, qui parlent à l'âme, que l'on comprend, qui n'assourdissent pas l'oreille, qui n'endorment pas comme *les rêves, les grèves, les voiles, les étoiles, la vague, le gouffre, l'abîme, la mer bleue, le ciel bleu, l'azur, l'éther, l'espace, l'écume, la brume, l'ombre, le rayon, le souffle, le vent, l'onde, l'âme, la flamme, les feuilles, les branches, les ailes dorées, les visions blanches, et le nid qui jase, la maison qui chante, le clocher qui pleure, l'oiseau qui rit*, et toute cette kyrielle d'idées creuses, de mots sonores et vides qui, à chaque page des *Voix intérieures, des Chants du crépuscule, des Rayons et des ombres,* reviennent en foule sous la plume du poète qui dit :

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.

—

CE QUI SE PASSAIT AUX FEUILLANTINES EN 1813.

M. Victor Hugo avait onze ans alors, et il nous fait un portrait peu flatté de l'un de ses précepteurs : c'était

Un docteur au front pauvre, au maintien solennel.

. . . .

Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et, rien qu'en le voyant, je m'arrêtai soudain.
C'était le principal d'un collége *quelconque.*
Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque.
Les faunes que Watteau dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt, les gnômes de Goya.
Sont laids, mais sont charmants ; . . . .
Et parfois dans leurs yeux brille un éclair rapide;
Notre homme était fort laid, mais il était stupide.
Cet homme chauve et noir, très-effrayant pour moi,
Et dont ma mère aussi d'abord eut quelque effroi,
Tout en multipliant les humbles attitudes,
Apportait des avis et *des sollicitudes*... etc.

. . . .

Pardon, j'en parle encor comme un franc écolier.
C'est mal, ce que j'ai dit, tâchez de l'oublier.

C'est ce que nous ferons.

—

QUE LA MUSIQUE DATE DU XIVe SIÈCLE.

Avant d'arriver à *Palestrina*, qu'il vent chanter, le poète nous suppose au théâtre :

Écoutez, écoutez. . . . .
L'orchestre tressaillant *rit* dans son antre noir ;
Tout parle. . . . .
Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte *épanouie* a monté sur l'alto.
Les gammes, *chastes sœurs* dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leur amphores penchées,
Se tiennent par la main, et chantent tour à tour,
Tandis qu'un vent léger fait flotter à l'entour,
Comme un voile folâtre autour d'un divin groupe,
Ces dentelles du son que le fifre découpe.

Les *urnes pleines de sons sublimes* nous ont fait demander un peu plus haut, si la musique *se mettait en bouteille!*

Les *gammes vidant et remplissant leurs amphores*, *ou leurs cruches*, nous forcent de le demander encore.

Paraît enfin Palestrina :

Dieu ! que Palestrina, dans l'homme et dans les choses,
Dut entendre de voix joyeuses et moroses !

. . . .

Que de fois, épiant la rumeur des chaumières,
Le brin d'herbe *moqueur* qui siffle entre deux pierres,
Le nid qui jase au fond du cloître ruiné,
D'où l'aube se répand sur les tombes des moines,
Le champ doré par l'aube, *où dorment les avoines*
Qui, pour nous voir passer, ainsi qu'un peuple heureux,
Se penchent en tumulte, au bord du chemin creux,
L'abeille qui gaiement chante et parle à la rose,
Parmi tous ces objets dont *l'être* se compose,
Que de fois il rêva, scrutateur *ténébreux*,
Cherchant à s'expliquer ce qu'ils disaient entre eux.

Ce n'était pas en effet chose facile à comprendre, et Palestrina y dut *rêver* longtemps, mais moins longtemps que nous ne ferions, si on nous obligeait à l'expliquer ; il n'y a, dans tout ceci, qu'une image qui ne nous offre rien d'étrange, c'est celle des *avoines qui dorment* et qui se *penchent* au bord du chemin, pour nous voir passer, parce-qu'elle nous rappelle le vers si souvent cité de St-Amand, dans sa description du passage de la mer rouge par les Hébreux :

Les poissons ébahis les regardent passer.

—

ÉCRIT SUR LE TOMBEAU D'UN PETIT ENFANT, AU BORD DE LA MER.

Nous parlions tout à l'heure des mots vides et sonores dont surabondent les dernières compositions de M. Victor Hugo ; en voici une qui les résume en partie.

Vieux lierre, frais gazon, herbe, roseaux, corolles,
Mouches qui murmurez d'ineffables paroles,
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs.
. . . .
Vents, flots, *hymne orageux*, chœur sans fin, voix sans nombre,
Étoiles qui tombez du ciel. . . . .
Oiseaux aux cris joyeux, vague aux plaintes profondes;
Froid lézard des vieux murs dans les pierres tapi;
Plaines qui répandez vos souffles sur les ondes;
Mer où la perle éclôt, terre où germe l'épi;
. . . .
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer,
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe.

L'énumération est presque complète; mais comment le poète suppose-t-il que *le vieux lierre*, *le frais gazon*, *les étoiles*, *le froid lézard tapi dans les pierres*, *les feuilles que l'air n'ose effleurer*, puissent faire tant de bruit autour de la tombe d'un petit enfant? Nous devrions en rester là; mais comme M. Victor aime beaucoup *les comparaisons*, *les définitions et les sentences*, nous en avons extrait de ses ouvrages, un petit nombre que sans doute on ne sera pas fâché de trouver réunies, et qui achèveront de le peindre.

COMPARAISONS.



La comparaison est une figure de rhétorique plus ancienne que la rhétorique elle-même. La poésie des premiers âges dut s'en emparer d'abord. Les Orientaux en ont toujours fait et en font encore un fréquent usage. C'est une des formes et des ornements les plus agréables du discours; c'est par elle que l'imagination, réalisant ce qu'elle ne voit pas, et rapprochant les objets de la nature les plus éloignés, y aperçoit des analogies, des ressem-

blances qu'elle applique aux affections morales, aux facultés intellectuelles, prêtant ainsi plus d'éclat à la pensée, plus de variété à l'expression. Homère, Virgile, Le Tasse, Fénélon, une foule d'autres chez différents peuples, en fournissent de nombreux modèles, et, sous ce rapport du moins, M. Victor Hugo ne s'est pas écarté de la vieille école. Il a au contraire renchéri sur elle, et jamais poète ou prosateur n'a trouvé que ce qu'il disait ressemblait à tant de choses. Mais ses comparaisons sont-elles aussi justes que celles des anciens? Les deux termes en sont-ils toujours dans un rapport qui satisfasse l'esprit? sont-elles toujours d'un choix heureux? n'offrent-elles que des idées vraies, que des images nobles ou gracieuses? Les exemples que nous allons lui en emprunter répondront à ces questions.

Les premiers réformateurs de la littérature, dans leurs discussions au sujet de la prééminence des anciens sur les modernes, ou des modernes sur les anciens, n'ont pas manqué, entre autres défauts qu'ils ont reprochés à ceux-ci, de tourner en ridicule quelques-unes de leurs comparaisons. Ils ont trouvé mauvais que le vaillant Ajax, cédant à la terreur que lui inspire Jupiter, et se retirant devant Hector, sans cesser de combattre, ait été comparé par Homère à un âne qui, entré dans un champ de blé, le traverse lentement, malgré les coups de ses gardiens, et n'en sort qu'après s'être rassasié; ils ont blâmé Virgile d'avoir mis en parallèle le trouble et l'agitation de la reine Amate, avec le mouvement du buis léger que des enfants font tourner sous les lanières. Voici la traduction des textes grec et latin.

AJAX.

Tel on voit l'animal dont l'avare nature
Aux chardons épineux a borné la pâture,
Dans un champ couronné des présents de Cérès
Porter sa dent avide et fouler les guérêts.
D'une troupe d'enfants qui le frappent sans cesse,
L'animal obstiné méprise la faiblesse ;
D'un pas tranquille et lent, il se retire enfin
Quand les épis dorés ont assouvi sa faim.

—

AMATE.

Alors, les yeux hagards, pâle, désordonnée,
A toute sa fureur elle erre abandonnée.
. . . .
Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance.
Il court, il va, revient sous un portique immense.
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement,
L'exerce sans relâche, et, l'animant sans cesse,
Par des coups redoublés redouble sa vitesse.
Ainsi vole la reine; ainsi de tous côtés
Elle porte au hasard ses pas précipités.

Ces deux comparaisons, tout exactes qu'elles nous paraissent, et quelque parfait qu'en soit le style dans les auteurs originaux, n'ont peut-être pas toute la noblesse qui convient au poème héroïque. Il est bien vrai que les grecs et les latins avaient du goût aussi, et que leurs écrivains ne pouvaient ignorer ce qui était de nature à les choquer ou à leur plaire; mais les idiômes changent avec les mœurs et les usages, et *l'âne*, en dépit de Delille son poète, comme le buis tournant, surtout quand on l'appelera

sabot ou toupie, répugneront toujours, dans le style élevé, à la délicatesse de la langue française, *cette gueuse plus fière encore qu'elle n'est pauvre*, et qu'on n'habituera jamais, quoiqu'on fasse, à nommer chaque chose par son nom.

Nous ne nous chargeons donc point ici de défendre Homère et Virgile que leurs contemporains seuls auraient eu le droit d'attaquer, ce qu'ils n'ont pas fait, et nous passons immédiatement aux comparaisons de M. Victor Hugo.

Il est bien entendu qu'ayant eu à mettre en scène des personnages de tous les rangs, il serait injuste d'exiger de lui que toutes ses comparaisons fussent également nobles ou gracieuses ; mais ce qu'on a droit de lui demander, c'est qu'elles ne soient jamais bizarres, disparates, tirées de trop loin ou d'objets hideux et révoltants.

Voyons comment il a rempli ces conditions.

Orugix, bourreau de son métier, a près de lui trois enfants couchés sur de la paille, qui dorment *comme trois dépendus*.

Il est d'une effroyable laideur; ses lèvres ressemblent *aux bords d'une plaie incurable*, et ses yeux sont *comme du feu dans du sang*.

Il a des enfants qui crient *comme un coquin qui se dit innocent*.

Ceux-ci s'amusent à déplumer un oiseau qu'ils font crier, dit-il, *comme une mauvaise scie*.

Le col de *Béchlie* sa femme est *pareil à celui d'une cigogne étranglée*.

Il veut boire et demande de cette bierre *qui rape le gozier, comme si on buvait des limes*.

Spiagudry, gardien de la morgue de Drontheim, est un laid et ridicule personnage dont la grimace, quand il veut faire l'aimable, *ressemble au dernier éclat de rire d'un pendu*. Un pendu qui rit, et qui rit aux éclats !

Le *ventre* sert souvent de terme de comparaison à M. Victor Hugo.

Tantôt ce sont les prisons qui, sous Louis XI, *crévaient comme des ventres trop pleins*. Tantôt c'est la figure d'un gros homme, *qui ressemble à un ventre nu*. Quelle image! Ailleurs ce sont les grosses vieilles tours du logis d'Angoulême, qu'on prendrait *pour de gros ventres déboutonnés*. Plus loin, c'est un mauvais sujet qui s'écrie en jurant, qu'il veut *être ventru comme un pape*, s'il ne dit pas la vérité.

Gringoire, abandonné de ses auditeurs, et n'apercevant plus que des dos, quand il croyait parler à des visages, compare sa mésaventure *au succès d'un apothicaire*.

Ce même Gringoire, couché dans la rue, sur une paillasse à laquelle des polissons viennent de mettre le feu, se réveille, et fait, pour se tirer d'embarras, un effort *pareil à celui d'un faux-monnayeur qu'on va bouillir et qui tâche de s'échapper*. Faut-il un si grand effort pour sortir de dessous une paillasse?

Arrêté dans sa fuite par l'enchevêtrement de rues tortueuses, il prétend que c'est le diable qui a fait ces rues *à l'image de sa fourche*.

Il rencontre un cul-de-jatte sautelant sur ses deux mains, *comme un faucheux blessé qui n'a plus que deux pattes*, et un mendiant boiteux qu'il prend *pour un échafaudage de maçon en marche*.

Arrivé dans la *Cour des miracles*, taverne *aussi rouge de sang que de vin*, où les gueux sont entassés *comme un monceau d'écailles d'huîtres*, il comparaît devant le tribunal de Trouillefou qui s'élève au-dessus de ses pairs, *comme une hure parmi des groins*.

L'accusé veut se défendre, mais sa voix est couverte par une poële pleine de graisse, qui glapit sur le feu avec un bruit *pareil à celui d'une troupe d'enfants qui poursuit un masque*.

Condamné à fouiller le mannequin, et monté sur un escabeau qui n'a que trois pieds, il fait observer à ses juges

que cet escabeau boite, *comme un distique de Martial.*

On ne l'écoute pas et, voyant qu'il faut prendre son parti, il fait une grimace qui rend sa figure blème, *semblable à celle d'un nouveau né qui a la colique.*

Un jour que le pauvre poète, à la suite d'Esméralda, faisait des tours de force et d'équilibre, il est surpris par Claude Frollo, son protecteur, devant lequel il paraît plus pénaud *qu'un chat coiffé d'une calebasse, plus sot qu'un âne devant un tourne-broche.*

Dans une longue et savante dissertation sur l'architecture, M. Victor Hugo compare le Panthéon *à un gâteau de savoie;* la halle aux blés *à une casquette de jockey;* les tours de St-Sulpice *à deux grosses clarinettes*, et il trouve que l'école de médecine *ressemble au Colysée, comme la constitution de l'an III aux lois de Minos.*

Jéhan Frollo, frère de l'archidiacre, se distingue aussi par des comparaisons d'un goût tout particulier.

Il dit que sa bourse *cruellement éventrée par les pots de bierre*, est flasque et ridée *comme la gorge d'une furie;* que sa mère, en l'entendant jurer, se mit *à pleurer et à bâver comme une bûche sur le chenet.*

A la vue de Quasimodo attaché au pilori et qui ne répond rien aux huées de la populace : le butor, s'écrie-t-il, *il ne comprend pas plus qu'un hanneton dans une boîte.*

Jéhan, dans un autre endroit, se plaint d'être poursuivi par la famine dont la gueule béante est *plus noire, plus puante, plus profonde qu'un Tartare ou que le nez d'un moine.*

Ailleurs, il s'agit du siége de Notre-Dame par les truands; tous les préparatifs en sont faits et, selon Jéhan, la place *sera prise en moins de temps qu'il n'en faut à un bourgmestre pour manger une cuillerée de soupe.*

L'archidiacre, à qui Jéhan son frère demande quelques sols parisis pour faire une bonne œuvre en tiers avec deux de ses camarades, veut savoir quels sont ces deux braves

gens, et, sur la réponse du vaurien, qu'ils s'appellent *Pierre l'assommeur* et *Jacques Croque-oison :* parbleu, répond-il, voilà deux noms qui vont à une bonne œuvre, *comme une bombarde sur un maître-autel !*

Le capitaine Chateaupers, en société chez de belles dames, y appelle Esméralda à qui il raconte les tortures qu'on a fait subir à Quasimodo, et, comme elle en paraît touchée : vraiment, voilà de la pitié aussi bien placée *qu'une plume au cul d'un porc !* Les belles dames trouvent le propos un peu grossier. Nous le jugeons plus sévèrement, et ce n'est pas sans dégoût que nous le citons.

Un soir, le même Chateaupers se voit accosté dans la rue par un homme de mauvaise mine et qui ne lui annonce rien de bon. Monsieur, lui dit-il, si vous êtes un voleur, vous me faites l'effet *d'un héron qui s'attaque à une coque de noix.*

Quasimodo cramponné à la grosse cloche de Notre-Dame, *c'est le vertige à cheval sur le bruit.*

Paris, ville déjà puissante du temps de Louis XI, avait fait craquer tour à tour ses quatre ceintures *comme un enfant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé.*

La gardienne de l'une des tours de la cathédrale, s'y était pratiqué un petit parterre *qui ressemblait aux jardins suspendus de Babylone, comme une portière à Sémiramis, ou comme une laitue à un palmier.*

Des soldats au bivouac dansant en rond autour du feu, sont comme ces *esprits que l'on voit en rêvant tournoyer sur son front.*

Le cerveau du poète est comme *le couvercle d'une chaudière, soulevé par la vapeur de l'eau bouillante.*

Les méchants qui le calomnient, comptent ses plaies et ses douleurs

Comme sur une pierre on compte les monnaies
Dans l'antre des voleurs.

Son âme

Est comme une taverne où chacun à la vitre
Vient regarder le soir.

Il voit de petits enfants qui jouent et qui ont l'air *indulgent comme de vieux curés;* d'autres petits enfants qui font gazouiller en riant et en chantant,

> Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles,

Sont

> *Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles.*

La fumée des encensoirs déborde

> *Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs.*

Les sourcils épais et rapprochés de Claude Frollo, sont comparés *à deux taureaux qui vont lutter;* les manches de sa robe, *à des ailes de chauve-souris;* sa tête, *à une des cheminées de l'enfer.*

La gravité du discours d'un juge, *à la majesté d'une robe à queue;* sa grimace, quand la question est épineuse et qu'il hésite, *à la mine ambigüe d'un poète qui cherche une rime.*

Des dents ébréchées, *aux creneaux d'une forteresse.* Le tonnerre, *à un éclat de rire de satan.*

Un front ridé, *aux plis d'une paire de bottes à la hussarde.*

Le lierre qui recouvre un vieux monument, *au voile d'une aïeule qui dort.*

La voix de la sachette, *à une scie ébréchée.* L'horizon, *à une lèvre attachée à la robe des cieux.*

Les notes qui jaillissent des tuyaux de l'orgue, *à l'eau qui ruisselle d'une éponge.*

Le temps qui ronge un bas relief, *à l'avide oiseau qui dévore un fruit mûr.*

Un ciel nébuleux, *à l'écritoire du diable.*

Une colonne renversée, *au clairon monstrueux d'un titan disparu.*

La parole qui tombe de l'esprit d'une femme, *à l'épi doré qui tombe du sac de la glaneuse.*

La brise et la nuit, *à des veuves qui pleurent.* Un roi qui s'ennuie, *à un amour sans duel.*

Ce n'est pas tout : les poètes pareils au volcan, *sont comme le haut Etna :*

> Ils ont la lave au cœur et l'épi sur le front.

Un trône aujourd'hui n'est plus sous la main de la liberté, que *comme un gui sur l'écorce.*

François Ier se soucie des savants, *comme un poisson d'une pomme.*

M. Victor Hugo nous montre :

> Ses lourds Alexandrins, l'un sur l'autre enjambant,
> *Comme des écoliers qui sortent de leur banc.*

Il nous parle

> De sa lyre aux fibres d'acier,
> Qui passe sur les âmes viles
> *Comme sur le pavé des villes*
> *L'ongle résonnant du coursier.*

L'impie insulte Dieu *sans plus de crainte qu'un passant qui raye un vieux mur.*

Quand le cratère des révolutions s'entrouve :

> La lave se répand *comme une chevelure*
> *Sur les épaules du volcan,*

et un long jet de cendre grandit sur la cime,

> *Comme un col de vautour hors de l'aire dressé.*

L'espoir des hommes se brise à l'angle de la tombe, comme le soir on briserait sur le pavé

> *Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé.*

Une fête resplendit le soir sur le comble éclairé d'un édifice,

> *Comme l'idée au front d'un poète inspiré.*

De toutes ces comparaisons, dont nous alongerions facilement la liste, celle de la *nature* assimilée à une *vache*, n'est peut-être pas la moins curieuse.

Une vache était là. . . . .
Douce comme une biche avec ses jeunes faons.
Elle avait sous le ventre un *beau* groupe d'enfants,
D'enfants aux dents *de marbre*, aux cheveux *en broussailles*,
Frais et plus charbonnés que de vieilles murailles.
Qui, sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Ainsi, nature, abri de toute créature,
O mère universelle! indulgente nature,
Ainsi tous à la fois mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poètes, pêle-mêle
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !

DÉFINITIONS.

Qu'est-ce que *l'art ?*

. . . . L'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif, comme l'eau *qu'un rien fait dévier*,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous nos doigts puissants exhale la nature,
Cet immense clavier.

Qu'est-ce que *le fait ?*

Le fait est un flot sombre écumant sur l'idée.

Qu'est-ce que *la tristesse?*

Le tristesse est un *lieu* sombre
Où l'amour rayonne mieux.

Qu'est-ce que *le carillon ?*

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle
Que l'on croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait, en s'ouvrant, *une porte de l'air*,
Et qui vient. . . . .
Réveiller sans pitié les dormeurs *ennuyeux*,
Sautant, à petits pas, comme un oiseau joyeux.

Qu'est-ce que *l'espoir ?*

L'espoir, c'est l'aube incertaine
De notre but sérieux ;
. . . .
C'est le reflet, brume ou flamme,
Que, dans leur calme éternel,
Versent d'en haut sur notre âme,
Les félicités du ciel.
Ce sont les visions blanches
Qui, jusqu'à nos yeux maudits,
Viennent à travers les branches
Des arbres du paradis.

Qu'est-ce que *l'amour ?*

Aimer, c'est avoir dans les mains
Un fil pour toutes les épreuves,
Un flambeau pour tous les chemins,
Une coupe pour tous les fleuves;

Aimer, c'est comprendre les cieux ;
C'est mettre, qu'on dorme ou qu'on veille,
Une lumière dans ses yeux,
Une musique en son oreille.

C'est se chauffer à ce qui bout;
C'est pencher son âme enflammée
Sur le côté divin de tout !
. . . .

Qu'est-ce que *la gloire?*

La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Qu'est-ce que *le budget ?*

Le budget, monstre énorme, admirable poisson
A qui de toutes parts on jette l'hameçon,
Et qui, laissant à flots l'or couler de ses plaies,
Traîne un ventre splendide écaillé de monnaies.

Qu'est-ce que *la censure ?*

La censure, à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette *chienne* au front bas, qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours de sa gueule souillée,
O muse, quelque pan de ta robe étoilée.
. . . .
A plat ventre couchée, épiant l'heure où rentre
Le Drame, fier lion, dans l'histoire, son antre.

Qu'est-ce que *le destin ?*

Le destin est un antre habité par nos craintes,
Où l'âme entend, perdue en d'affreux labyrinthes,
Au fond, à travers l'âme, avec mille bruits sourds,
Dans un gouffre inconnu tomber le flot des jours.

Qu'est-ce que *le passé?*

C'est une pyramide où tout siècle a sa pierre.

Qu'est-ce que *le ciel ?*

. . . . Ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux ;
Cet azur qui ce soir sera l'ombre infinie ;
Ce soleil. . . . .
Si puissant à changer toute forme à nos yeux,
Que parfois en métaux transformant les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées ;

L'Éther, cet océan si liquide et si bleu,

. . . .

Où passent à la fois, mêlés dans l'infini,
Air tiède et vents glacés, aubes et crépuscules,
Les parfums de la fleur *et ceux de l'encensoir*,
Les astres scintillant sur la robe du soir.

. . . .

La clameur des soldats qu'énivre le tambour,
Le froissement du nid qui tressaille d'amour,
Les souffles, les échos, les brouillards, les fumées,
Mille choses que l'homme encor n'a pas nommées,
Les flots de la lumière *et les ondes* du bruit,

. . . .

Eh bien! nuage, azur, espace, Éther, abîmes,
Ce fluide Océan, ces régions sublimes.
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Où l'âme emporte l'homme, ...
Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,
Près de nous les oiseaux, et loin de nous les mondes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et *charmant*, contemple, c'est le ciel!

Qu'est-ce que *Paris ?*

Paris, feu sombre ou pure étoile,
Morne Isis, couverte d'une voile,
Araignée à l'immense toile
Où se prennent les nations.
Fontaine d'urnes obsédée,
Mamelle sans cesse inondée
Où, pour se nourrir de l'idée,
Viennent les générations!

Dans la fournaise, pêle-mêle
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains;
Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes
Tout *tordus* par ses fortes mains.

Paris qui garde. sans y croire,
Les faisceaux et les encensoirs,
Tous les matins dresse une gloire,
Éteint un soleil tous les soirs;

Avec l'idée, avec le glaive,
Avec la chose, avec le rêve,
Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux.

Qu'est-ce que *la vérité ?*

Vérité profonde!
Granit éprouvé
Qu'au fond de toute onde
Mon ancre a trouvé;
De ce monde sombre
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre,
Plafond et pavé!

. . . .

Tige où tout fleurit!
Lampe que Dieu pose
Auprès de toute cause!
Clarté que la chose
Envoie à l'esprit!

. . . .

Chêne au vaste front
D'où l'ombre s'épanche;
Où chacun se penche
L'un sur une branche,
L'autre sur le tronc.

. . . .

Gouffre où tout s'en va!
Rayon qu'on blasphème!
OEil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva.

Ces définitions, les seules que nous nous rappellions en ce moment, ne sont pas tout à fait aussi exactes que celles des logiciens, qui elles-mêmes ne sont pas toujours plus claires que la chose définie; mais, bien que les poètes ne soient pas astreints à raisonner si juste, nous croyons qu'ici, comme en plusieurs autres cas, M. Victor Hugo a usé un peu trop largement de la licence que lui accorde, à lui et à ses pareils, Horace, quand il dit :

. . . . Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

SENTENCES.

Il n'est pas d'écrivain, de poète surtout un peu célèbre, dont quelques pensées, quelques vers ne soient passés en proverbes. C'est un des cachets du génie. M. V. Hugo a aussi de ces pensées détachées, de ces vers-sentences qui lui appartiennent, qui le caractérisent et dont nous aurions facilement recueilli un plus grand nombre, si nous *avions voulu* relire ses ouvrages. En voici un échantillon.

Les actions qu'on fait ont des lèvres d'airain.

—

La femme qui chante est sacrée.

—

Les beaux yeux sauvent les beaux vers.

—

Les belles dents perdent les beaux yeux.

—

Toujours les plus beaux fruits d'ici-bas sont offerts aux belles dents du rire.

—

D'une bouche qui rit on voit toutes les dents.

—

Un puissant en gaieté ne peut songer qu'à nuire.

—

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

—

Les deux yeux font le visage.

—

Les deux ailes font l'oiseau.

—

Que fait l'excuse au crime et le fard sur la boue ?

—

Gluck est une forêt et Mosart une source.

—

C'est faire un mauvais éloge d'un homme que de dire qu'il n'a pas varié depuis quarante ans; c'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort, et préférer l'huître à l'aigle.

—

Les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux *leur bête* qui parodie leur intelligence.

—

C'est dans les créations de Shakespeare qu'on trouve *le point d'intersection de la grandeur et de la vérité.*

—

Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.

—

Ma pensée est un monde errant dans l'infini.

—

Je ne suis point celui. . . . .
Qui, voyageur sans guide, erre autour de son âme,
Comme autour d'un cratère éteint.

Entre le commencement et la fin, il y a la vie.

—

Entre Eden et les ténèbres, il y a le monde.

—

Entre le premier homme et le dernier homme, il y a l'homme.

—

Tout est méchant, hormis les morts.

—

On se pique aux chardons ainsi qu'aux envieux.

—

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose.

—

Nous avons terminé la tâche que nous avons cru devoir nous imposer, tâche ingrate, sous certain rapport, et qui nous exposera sans doute à un reproche de malignité que pourtant nous ne méritons pas. Nous avons déclaré que notre seul but était de défendre les saines doctrines littéraires, et de venger les écrivains du temps où nous avons vécu, de l'outrecuidance de ceux qui leur ont succédé; nous le déclarons de nouveau. Professeur de littérature depuis plus d'un demi-siècle, il nous était pénible d'entendre répéter sans cesse que nous n'avions jusqu'ici enseigné que des sottises, et qu'il y avait d'autres règles du goût que celles qui avaient produit tant de chefs-d'œuvre anciens et modernes. On ne renonce pas facilement à des croyances sincères, à des convictions profondes, au fruit de ses études, et nous ne sommes pas de ceux qui pensent que louer un homme de n'avoir jamais changé de principes, *c'est louer une eau d'être stagnante, et préférer l'huître à l'aigle.* Les opinions ne sont pas si variables, quand elles sont réfléchies et consciencieuses, et ce n'est pas sans y avoir réfléchi, sans en être bien pénétré, que nous avons admis et cherché à reproduire les préceptes de la vieille école. On a beau nous crier : *à peuple nouveau, art nouveau;* nous avons démontré qu'il n'en est pas du progrès des arts, comme de celui des sciences, et les productions de ces trente dernières années en sont la preuve la plus évidente.

Ce n'est pas que M. Victor Hugo ne soit un homme de génie; nous l'avons dit vingt fois, il y a de l'excellent dans ses œuvres; mais il n'est poète que dans les moments d'heureuse inspiration où, s'oubliant lui-même, il écrit comme il sent, au lieu de composer d'après ses théories.

Il n'y a donc rien d'exclusif, de personnel, de malveillant dans cette critique, sévère, il est vrai, mais tout-à-fait désintéressée, et que nous ne publions à la fin de notre carrière, que comme une dernière leçon, ou plutôt un dernier adieu à nos élèves pour qui seuls nous l'avons entreprise.

Qu'importe au reste ce qu'on pensera du mérite d'un travail si simple, si facile, pourvu que nos intentions ne puissent être accusées, et que nous ayons, en mourant, la conscience d'avoir fait, non pas un bon livre, mais une bonne action?

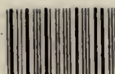
P. S. - A la lecture des dernières pages de cet écrit, faite devant des juges choisis et compétents, M. le comte F. de M..., présent à la séance, se rappela quelques vers improvisés, au sortir de la première représentation d'*Hernani*, par un de ses parents, M. le comte Ducluzel, âgé alors de 93 ou 94 ans.

Voici ces vers dont M. le comte nous pardonnera d'avoir eu l'indiscrétion de nous emparer et de nommer l'auteur, parce qu'ils sont bien faits et qu'ils résument à eux seuls tout le fond de notre analyse critique.

Est-ce à Paris, est-ce au Congo,
Qu'on applaudit œuvre pareille?
Chaque vers écorche l'oreille.
Que diraient Racine et Corneille
De cet étrange vertigo?
Criez, badauds, à la merveille,
Et couronnez Victor Hugo.



TABLE DES MATIÈRES.



a39003 002194180b